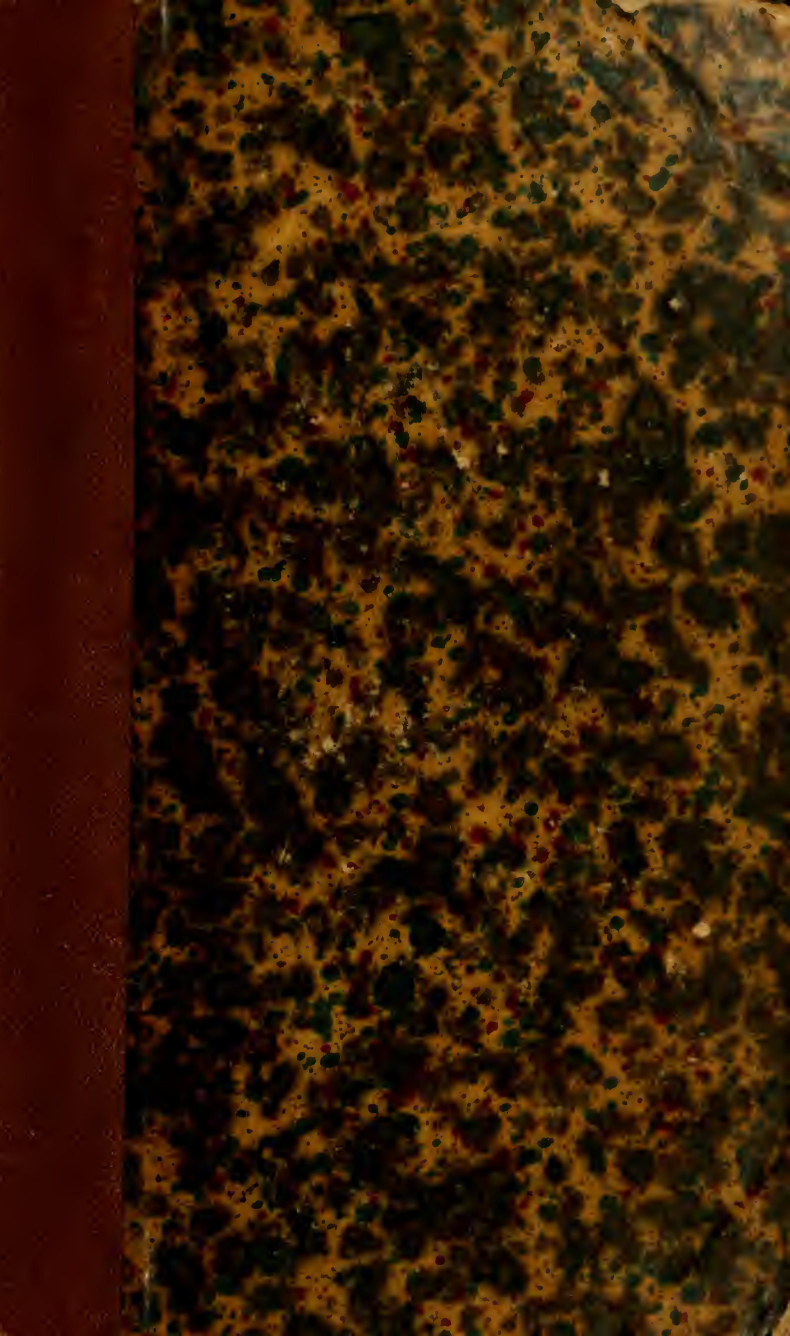
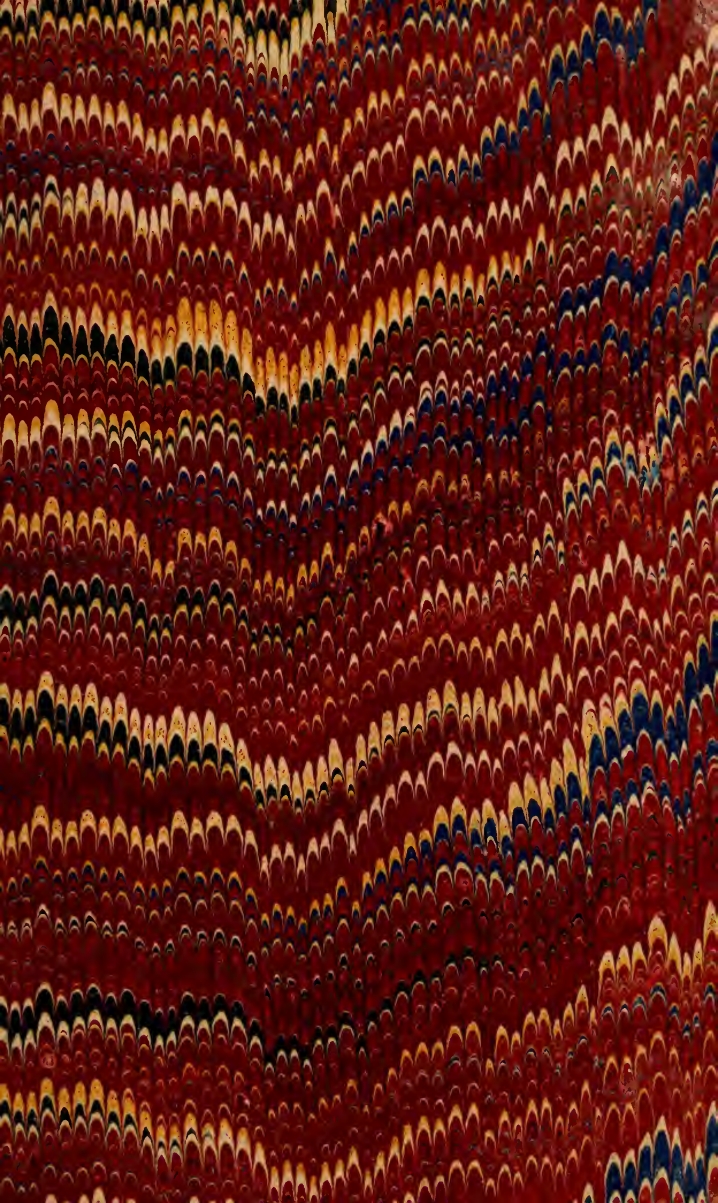




VOYAGES
CHASSES ET GUERRES

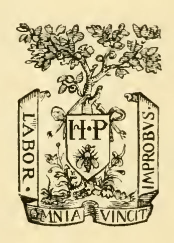
PARIS, TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

VOYAGES
CHASSES ET GUERRES

PAR

LE MARQUIS DE COMPIÈGNE

Commandeur de l'Ordre de Léopold
Lauréat de la Société de géographie de Paris
Secrétaire général de la Société khédiviale de géographie du Caire
Membre des Sociétés de géographie de Londres
Amsterdam, Lisbonne, etc., etc.



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1876

A Monsieur le comte O'DONNELL,

Conseiller maître à la Cour des comptes,

Ce livre est dédié
comme témoignage de ma profonde
et respectueuse affection.

Mis de Compiègne.

PRÉFACE

Les hasards d'une existence fort traversée m'ont depuis longtemps donné l'habitude de prendre, chaque soir, quelques notes sur les événements qui ont surgi dans la journée, et sur les impressions que ces événements m'ont fait ressentir.

Cette sorte de journal de ma vie n'était d'abord destiné qu'à ma famille et à mes amis, dont malheureusement je suis trop souvent éloigné.

L'année dernière pourtant, sur le conseil de personnes dans lesquelles j'ai toute confiance, je me suis décidé à en reproduire, dans une Revue bien connue, un certain nombre de pages. L'extrême bienveillance avec laquelle ces pages ont été accueillies par les lecteurs

du *Correspondant* m'engage à les rassembler aujourd'hui en un volume.

Ce sont de simples récits, dans lesquels le lecteur ne devra chercher ni science, ni politique.

Voyageur, j'ai raconté les mésaventures et les souffrances par lesquelles a passé un débutant jeté, sans expérience et sans ressource, dans un pays où il faut lutter à la fois contre la barbarie de l'homme et l'inclémence de la nature : le récit de cette longue série de tribulations intéressera peut-être le public, mais en tous cas il sera, j'en ai le ferme espoir, un enseignement pour ceux, de plus en plus nombreux chaque jour, qui se destinent au rude métier d'explorateur.

Chasseur et naturaliste, j'ai donné, incidemment du reste, quelques épisodes de la poursuite des animaux de toute sorte qui habitent les forêts de la Floride et de l'Amérique Centrale, poursuite incessante, car j'ai dû demander à ma chasse, et ma nourriture quotidienne, et les moyens de subvenir aux dépenses de mes voyages.

Soldat, je me suis efforcé de retracer, non

pas l'histoire de la guerre de 1870 et celle du second siége de Paris, mais les misères du simple soldat, sa captivité, ses combats, ses illusions, en un mot toute sa vie pendant ces deux périodes à jamais douloureuses. Un nombre incalculable de livres ont été écrits sur nos désastres; peut-être cependant n'est-il pas trop tard pour donner encore aujourd'hui un récit vrai, exempt de toute déclamation et des polémiques ardentes de la politique.

Puisse le lecteur ne pas refuser à ce petit volume toute l'indulgence et toute la faveur qu'il a accordées l'année dernière à mes ouvrages sur l'Afrique équatoriale.

VOYAGES
CHASSES ET GUERRES

I

UN DÉBUT DANS LA VIE D'EXPLORATEUR. — VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE LA FLORIDE.

For I have born hardships which have
the hardiest overworn.

BYRON.

Le 25 décembre 1860, le cœur gros et la bourse à peu près vide, entre deux rafales de neige, sous un ciel gris et sombre, j'arpentais mélancoliquement Broadway, la grande artère de New-York. J'étais bien seul dans cette ville immense, et jamais la solitude ne m'avait tant pesé que ce jour-là, jour de réjouissance et de fêtes de famille presque pour le monde entier. Le temps était horrible, le froid intense, la vie terriblement chère; d'ailleurs, pour des raisons qui intéresseraient peu le lecteur, j'avais de New-York pardessus la tête, et je voulais absolument quitter cette

ville ; mais où aller ? Le Far-West, avec ses prairies et ses hordes de buffalos ; le Vénézuéla, avec ses forêts vierges ; le Mexique, avec ses oiseaux-mouches et son soleil brillant, m'attiraient tour à tour presque avec une égale force ; il fallait beaucoup d'argent pour gagner ces contrées lointaines ; une série d'accidents avait à peu près épuisé mon modeste budget de voyage, et je me creusais en vain la tête en cherchant les moyens de subvenir aux dépenses qu'il me faudrait faire pour gagner le pays de mes rêves.

Tandis que je marchais, absorbé dans mes pensées, je ne m'étais pas aperçu que depuis quelque temps déjà la neige tombait à gros flocons, et que mes vêtements étaient devenus blancs comme un linceul. Il me fallut revenir sur mes pas et regagner mon hôtel, le *Continental-Hotel,* où, après avoir changé mes vêtements mouillés, j'entrai dans le *reading room* (salon de lecture), qui contenait la collection presque complète des feuilles publiques publiées en Amérique : cinq ou six « regular *Yankees* » étaient déjà installés, les deux pieds sur la table, sifflant ou chiquant du « chewing tobacco » et crachant partout. J'allai m'asseoir le plus loin possible d'eux, afin d'éviter leurs éternelles questions : « *What is your business?* » (Quel genre d'affaires faites-vous ?) et « *How much money are you worth?* » (Combien valez-vous d'argent ?) puis je pris un journal pour lire la seule chose qui eût alors le don de me distraire : les merveilles de l'annonce américaine.

J'en retrouve sur mon calepin plusieurs spécimens, copiés ce jour-là : je demanderai la permission d'en traduire quelques-unes, elles pourront donner au lecteur une idée de ce genre encore peu perfectionné chez nous.

« *Une surprise pour Eugénie :* Lorsque l'impératrice Eugénie visitera l'Amérique, elle trouvera ce que les chimistes de la toilette parisienne se sont en vain efforcés d'obtenir pour elle : un fluide aussi clair que son eau favorite de Spa, qui rendra à sa bouche flétrie la fraîcheur qui charmait Louis-Napoléon il y a quinze ans. Ce nouvel et précieux agent est le « Phalons's Vitaline », le conservateur de la chevelure, et le seul article qui transfigure la face. » (*Courrier des États-Unis.*)

« M. Stratton, pasteur de Lexington Avenue, prêchera aujourd'hui sur Élisée et les prêtres de Baal. » (*Morning Herald.*)

« Un monsieur a besoin, pour s'en servir à l'occasion, d'une chambre agréablement meublée : s'il y a de vieilles servantes, inutile de s'adresser à lui. Au cas où il y aurait une ou deux servantes jeunes et jolies, n'a pas d'objection à payer très-cher. S'adresser à Joseph, boîte 101. » (*Morning Herald.*)

« *Fiancée* (engaged) : Mademoiselle Herrill, à Jacob Adam Goodwell, tous deux de la ville d'Allegham. Depuis ce jour jusqu'à celui auquel ladite dame deviendrait veuve, les jeunes gens qui avaient l'habitude de faire des visites à mademoiselle Herrill auront la

bonté de s'abstenir de leurs galanteries habituelles (*to withdraw their particular attentions*). Signé J. Adam Goodwell. » (*Journal de Pittsburg.*)

« Je suis la plus jolie fille des États-Unis ; des nobles, des banquiers et des princes ont demandé ma main, mais je les ai toujours refusés, ne voulant pas me marier. Maintenant, j'ai changé d'avis, et j'enverrai ma photographie à ceux qui m'adresseront à Indiana, aux initiales R. V. S., 2 fr. 50 (fifty cents). » (*New-York Herald.*)

A New-York, l'annonce envahit tout : les murs, les trottoirs en sont couverts; les hommes en portent sur leur dos, les journaux lui consacrent les trois quarts de leurs colonnes : ce jour-là j'en trouvai sur le papier buvard, et ce qui est plus fort, sur la quatrième page du papier à lettre de l'hôtel !

Tandis que je feuilletais ainsi les journaux, je trouvai sous l'un d'eux un joli volume bleu fort bien relié, et dont le titre imprimé en lettres d'or était : *A winter in Florida* (Un hiver en Floride). Je commençai à le parcourir, machinalement d'abord, avec plus d'attention ensuite, et bientôt je fus entièrement captivé par cette lecture, qui devait avoir sur toute ma vie une influence décisive : il était dit dans le livre ainsi mis sous mes yeux par le hasard que la Floride était le paradis du chasseur, du voyageur et du naturaliste; que, sous un climat admirable, s'ébattaient dans ses forêts vierges des centaines d'ours, des milliers de cerfs, des troupes innombrables de din-

dons sauvages, de perdrix, de canards, d'aigrettes, de spatules, d'oiseaux de toute sorte; qu'il serait facile à un explorateur d'immortaliser son nom en découvrant les sources du magnifique fleuve Saint-Jean; que l'homme avait seulement besoin d'un fusil pour vivre là, qu'il lui était même facile de faire une fortune en vendant les fourrures des innombrables animaux de cet Eldorado.

La Floride avait toujours eu pour moi un prestige singulier : pendant toute ma jeunesse j'avais eu sous les yeux un tableau appartenant à une famille étroitement alliée à la mienne, la famille de Gourgue, tableau dans lequel Dominique de Gourgue, debout sur le sol de cette Floride qu'il vient de conquérir, ordonnait de pendre aux branches des grands arbres les barbares colons espagnols, « ne leur faisant ceci comme à Espagnols ou comme à Marannes, mais comme à traîtres, voleurs et meurtriers[1] ». Les ex-

[1] Le 18 février 1562, sur l'ordre de Gaspard de Coligny, Jean Ribaut mettait à la voile, quittant le Havre pour aller fonder en Floride une colonie protestante; il laissa un petit établissement au cap Français, près de Saint-Augustin. Cette première tentative ne fut pas couronnée de succès : elle fut renouvelée en 1564 par Landonnier, qui, avec un personnel beaucoup plus nombreux, s'avança sur la rivière Saint-Jean, où il bâtit le fort Caroline. Ribaut l'y rejoignit en 1565 avec plusieurs centaines de huguenots.

Mais les Espagnols, commandés par Mendez, surprirent la colonie française, massacrèrent jusqu'au dernier homme, et au-dessous des cadavres de leurs victimes attachèrent des écriteaux

ploits du hardi gentilhomme français avaient toujours excité mon admiration enfantine, et à cette époque encore le seul nom de la Floride exerçait sur moi une sorte d'attraction mystérieuse : mais à peine avais-je terminé la lecture de *A winter in Florida*, que je fus en proie à une véritable fièvre : aller en Floride! mener cette vie de trappeur que j'avais rêvée tant de fois en lisant les aventures d'OEil-de-Faucon, du Coureur-des-Bois, de Balle-Franche! Voir à l'état sauvage, tuer et préparer moi-même ces brillants oiseaux que jusque-là je n'avais pu contempler et étudier qu'empaillés, figurant dans quelque collection ou dans quelque muséum! devoir mon existence au produit de ma chasse! goûter les âcres plaisirs du danger, oublier le monde et ses déceptions dans les solitudes des forêts vierges : toutes ces idées surgissaient à la fois dans ma tête et se dressaient devant moi comme un brillant mirage.

portant cette inscription : « Ne leur faisons ceci comme à Français, mais comme à hérétiques et ennemis de Dieu. »

Quand la nouvelle de ce massacre vint en France, un gentilhomme, Dominique de Gourgue, arma, au prix de toute sa fortune, trois mauvais petits bateaux sur lesquels il réunit deux cents hommes. Après huit mois de navigation, il atteignit la Floride en avril 1568; le 28 du même mois sa tâche était terminée. Tous les Espagnols qui n'avaient pas été tués dans le combat se balançaient aux arbres mêmes que Mendez avait choisis pour pendre les Français. De Gourgue fit ensuite retourner les écriteaux et fit graver dessus : « Je ne fais ceci comme à Espagnols, ni comme à Marannes, mais comme à traîtres, voleurs et meurtriers. » (Voir dans l'*Explorateur* l'article de M. Gabriel Gravier sur le livre de Paul Gaffarel : *les Français en Floride*.)

Ma résolution fut immédiatement prise ; je ne dormis guère la nuit, et le lendemain matin, après avoir longtemps attendu l'ouverture du bureau des paquebots, je retins ma place : mes petites affaires n'étaient pas longues à régler : je m'aperçus alors même qu'il ne me resterait presque plus d'argent une fois arrivé à Jacksonville, mais qu'importait, puisque j'avais un excellent fusil, des munitions en abondance et une santé de fer? Le 31 décembre, le supérieur des Pères jésuites me donna une lettre de recommandation pour la mission de Jacksonville ; le 1er janvier 1870, je m'embarquai à bord du *San-Yacintho*, et le samedi 5 du même mois j'entrais en rade de Savannah (Géorgie).

Un soleil admirable brillait sur les prairies inondées qui entourent la ville. Après avoir échangé avec mes compagnons de voyage les promesses de se revoir que l'on fait toujours et que l'on ne tient jamais, je descendis à terre. L'aspect de Savannah me charma : je voyais pour la première fois ces maisons blanches, ces rues ombragées d'énormes magnolias, ces jardins d'orangers. Il était neuf heures du matin ; le chemin de fer de Jacksonville, ma première étape en Floride, ne partait que le soir ; autant pour éviter des frais inutiles d'hôtel que pour satisfaire mes goûts de naturaliste, je pris mon fusil, et, après avoir bourré mes poches de pain et d'œufs durs, j'allai chasser dans les environs de la ville. A peine avais-je fait quelques centaines de mètres au delà des habitations, mon œil

fut attiré par la vue d'une multitude de grands oiseaux de proie qui tourbillonnaient de tous côtés dans les airs : « Allons, me dis-je, voilà une espèce de rapaces que je n'ai point encore trouvée aux États-Unis; ils vont dignement inaugurer ma nouvelle collection. » Quelques instants après, l'un des volatiles en question passant à quinze mètres au-dessus de ma tête, je l'abattis d'un coup de fusil : il était un peu plus petit qu'une buse, le cou entièrement dégarni de plumes, et exhalait une odeur infecte : « Diable! pensai-je, c'est un vautour, et il vient de faire un repas de vautour; voilà une pièce peu drôle à préparer. Mais tout ne sent pas la rose dans le métier de naturaliste. » Je tuai encore trois de ces vilains oiseaux, les attachai ensemble par les pattes, et, chargé de ce fardeau trop odoriférant, fier comme Artaban, du reste, je me dirigeai tout de suite vers Savannah, afin d'avoir le temps de les mettre en peau avant le départ du train. A trois cents mètres de la ville, je rencontrai un ouvrier qui m'aborda avec cette familiarité un peu rude qu'affectent en général ses compatriotes :

« *Why the mischief!* me dit-il, *you must be a rich man* (Vous devez être un homme riche).

— Pourquoi cela?

— Dame, quatre *crowbuzzards* [1] à dix dollars la

[1] Littéralement : corbeaux-busards; c'est le nom qu'on donne vulgairement à ces zopilotes.

pièce, cela fait juste deux cents francs que vous payez pour le plaisir de faire enrager la police.

— Je ne vous comprends pas.

— Êtes-vous donc assez étranger à cette ville pour ignorer qu'il est interdit, sous peine de dix dollars d'amende, de tuer un de ces *carrion-crows* (corbeaux à charogne) ? »

Alors seulement, je me rappelai avoir lu que, dans l'Amérique du Sud et au Mexique, il y a en effet des pénalités sévères pour empêcher la destruction des zopilotes, oiseaux précieux à ces contrées qu'ils préservent des épidémies, en faisant disparaître les corps morts et les infections de toute sorte : deux cents francs d'amende quand je n'en avais plus que quatre-vingt-quatorze ! je sentais mes jambes fléchir sous moi.

« Allons, me dit en riant mon interlocuteur, cachez ces ordures dans le plus proche buisson, et remerciez-moi de vous avoir averti. »

Je fis comme il venait de dire et rentrai tout penaud dans la ville.

Au chemin de fer, l'employé me compta un excédant de bagages tout à fait exorbitant et faillit m'assommer parce que je réclamais. Je ne savais pas alors qu'en lui mettant deux dollars dans la main, je n'aurais eu ni excédant ni injures. J'aurais bien voulu prendre les troisièmes; malheureusement, il n'y avait que deux classes : celle des blancs et celle des nègres; or, aux yeux d'un Américain du Sud, on

serait bien moins méprisable pour avoir volé la bourse d'un voisin, que pour s'être souillé au contact d'un nègre.

En quelques heures, je fus à Jacksonville : je demeurai tout d'abord frappé de l'aspect enchanteur de cette jolie petite ville, située sur les rives du Saint-Jean, en cet endroit large de plus d'un mille et l'un des plus beaux fleuves du monde. Le climat était délicieux; de tous côtés, dans les grands magnolias et dans les arbres couverts de fleurs, j'entendis le chant d'oiseaux nouveaux pour moi : j'eus *un moment* de tranquillité et de bien-être que je n'avais pas éprouvé depuis bien longtemps : je me promenai près de l'eau jusqu'à l'heure où le soleil se couche derrière les magnifiques forêts qui bordent l'autre rive du Saint-Jean, et dans lesquelles je rêvais, nouveau coureur des bois, une vie qui me ferait oublier les tracas et les chagrins du monde.

A la tombée de la nuit, j'allais dans une sorte de cabaret de pêcheurs où je mangeai le dîner du jour, une soupe aux huîtres, du poisson et des huîtres frites; je me souvins ensuite que j'avais une lettre de recommandation pour un missionnaire jésuite, le R. P. Gabry. Je me fis indiquer la maison de la Mission catholique et courus chez lui : il me reçut à bras ouverts. Je lui exposai tout au long ma situation, mes projets, mes espérances; il m'écouta avec un étonnement mêlé d'une singulière tristesse :

« Mais, mon pauvre enfant! s'écria-t-il quand j'eus

fini de parler, où pouvez-vous avoir conçu de pareilles illusions? Qui vous a renseigné sur Jacksonville et la Floride? »

Je répondis que c'était l'auteur de *A winter in Florida*, le docteur ***.

« Ah! me dit-il, comment n'avez-vous pas deviné que ce livre était un vaste *humbug*, une des mille ficelles de la réclame américaine? Le docteur a été payé pour l'écrire par les hôteliers américains; d'ailleurs, établi ici lui-même, il cherche à attirer une clientèle d'étrangers par le récit d'une foule de merveilles toutes parfaitement imaginaires : il serait aussi impossible de vivre en trappeur près de Jacksonville que dans les environs de la plaine Saint-Denis : ces ours dont vous voulez vendre la fourrure, ces aigrettes, ces spatules roses au plumage précieux, ces dindons sauvages et ces cerfs que vous comptez apporter au marché, il vous faut faire plus de cent lieues, traverser des marais immenses, vous frayer un chemin à travers des forêts vierges pour atteindre le territoire qu'ils habitent, et, une fois là, vous serez dans le pays des fièvres et de la misère, des marais putrides et des moustiques, des Indiens Séminoles et des *rough outlaws* (gens hors la loi), bien pires qu'eux. Il y a ici deux à trois mille Américains riches, venus à cause de la douceur du climat et qui n'ont pas d'autre passe-temps que la chasse : vous ne trouveriez pas une compagnie de perdreaux qui n'ait été aux cinq sixièmes fusillée par eux. »

Je sortis désolé de chez le Père Gabry; pendant une partie de la nuit, j'errai fiévreusement dans les rues sablonneuses de Jacksonville : je me creusais vainement la tête pour sortir d'embarras; j'étais trop engagé pour suivre le conseil du Père Gabry et quitter la Floride : j'avais brûlé mes vaisseaux, c'est-à-dire dépensé jusqu'au dernier louis que je dusse recevoir pendant plus d'un mois, et, d'ailleurs, ce que m'avait dit le Père Gabry, au sujet des territoires de chasse des Indiens, ne m'avait nullement effrayé; seulement, il fallait y arriver. Vers minuit, je me souvins avoir vu dans la journée, amarré au quai, un tout petit vapeur, qu'on m'avait dit être en partance pour remonter le Saint-Jean jusqu'à son extrémité : je résolus immédiatement de prendre passage à son bord : j'avais deux lefaucheux, une carabine et tout un attirail de revolvers, couteaux de chasse, etc. « En en vendant une partie, je trouverai bien, pensai-je, à payer mon voyage sur ce petit bateau, et, une fois arrivé là-bas, je vivrai avec la grâce de Dieu et avec l'aide de mon fusil. » Déjà tout rasséréné, je m'allai coucher, parfaitement calme, et dormis du sommeil du juste jusqu'à sept heures du matin.

A huit heures, j'étais sur le quai en présence du capitaine du *Little-Hattie :* c'est le nom du vapeur minuscule sur lequel je désirais m'embarquer.

« Capitaine, lui dis-je, vous allez remonter le Saint-Jean ?

— Oui.

— Jusqu'où ?

— Aussi loin que je pourrai aller.

— Combien me prendriez-vous pour aller jusqu'au dernier point que vous atteindrez?

— Vingt-cinq dollars.

— Quand partez-vous?

— Dans trois jours.

— *All right!* » Bravo! pensai-je en moi-même, le capitaine ne m'importunera pas de son bavardage à bord.

Dans la journée, je vendis pour vingt-neuf dollars un fusil et des pistolets qui en valaient soixante, et le mercredi 11 janvier, après avoir attrapé un effort en portant moi-même ma malle à bord, je m'embarquai sur le *Little-Hattie* avec un fusil, une carabine, dix livres de poudre, vingt livres de plomb, une boîte de galantine truffée, une boîte de riz de veau également truffé, une bouteille de wiskey et douze francs cinquante centimes en espèces. Bas-de-Cuir n'avait jamais été aussi riche.

A neuf heures, nous levâmes l'ancre : il y avait à bord deux passagères, la femme et la fille d'un settleman des environs du lac Washington, qui allaient rejoindre leur habitation : nous étions aussi serrés et aussi mal installés que possible, et nous n'eûmes, pendant toute la durée du voyage, que du riz au lard le matin et du lard au riz le soir. Mais je n'y pris pas garde, j'étais absorbé par la contemplation du panorama vraiment magique qui se déroulait sans cesse

sous mes yeux. Pour la première fois de ma vie, m'apparaissait dans toute sa splendeur, éclairée par un soleil radieux, la végétation des tropiques, avec ses forêts impénétrables, couvertes d'un dôme de fleurs, son admirable fouillis d'arbres gigantesques, de lianes, d'orchidées, de magnolias. Je ne pouvais me lasser de regarder ce majestueux fleuve Saint-Jean, dans certains endroits large de plusieurs milles ; je suivais du regard les vols innombrables d'aigrettes, d'ibis blancs, de canards qui se levaient devant nous ; mon œil cherchait à pénétrer les mystères des forêts vierges ; je me voyais seul, livré à moi-même au milieu de cette nature grandiose, abattant un ours, ou préparant quelque oiseau au riche plumage.

Le samedi 14, nous atteignîmes un ravissant petit lac appelé le lac Georges ; c'est là que je vis pour la première fois des alligators ; ils se mirent du reste hors de portée de ma carabine. Sur les bords du lac Georges se trouve Entreprise, joli petit village, poste avancé des touristes américains qui viennent y chercher le repos et les plaisirs de la campagne.

Le lendemain soir, nous traversâmes un autre lac, le lac Jesoup, puis le lac Harney, près duquel nous jetâmes l'ancre; à la clarté de la lune, j'allai visiter le tombeau de quelques chefs indiens tués pendant la *guerre de sang*. Devant l'endroit où reposaient ces hommes, morts pour défendre le pays de leurs pères, me revint en mémoire l'énergique flétrissure qu'in-

flige Washington Irving aux barbaries sans nom dont, depuis des siècles, les envahisseurs du sol se sont rendus coupables contre ceux qu'ils dépossédaient ; je ne pouvais penser sans indignation que, probablement, ceux qui gisaient là avaient été chassés comme des bêtes fauves aux aboiements d'une meute de chiens. Car, on le sait, les Américains, après avoir exterminé plus des trois quarts des Indiens Séminoles qui habitaient la Floride, ne pouvant plus détruire à leur aise les débris de cette malheureuse race, réfugiée dans les marécages et dans les jungles, ont fait venir, pour les chasser, huit cents bloodhounds (chiens de sang) de la Havane. Sur trente mille Indiens, vingt-neuf mille ont été tués, le reste végète tristement sur les bords du lac Oketchoby.

Tout près du lac Harney, nous passâmes à côté d'un petit voilier de bonne apparence monté par trois jeunes gens :

« Voulez-vous nous donner la remorque? crièrent-ils au capitaine.

— Combien payez-vous ?

— Quinze dollars.

— *All right* (Cela va bien). »

Un instant après, nous traînions derrière nous la *Belle-Brooklyn* : ainsi se nommait le voilier, et ses propriétaires se prélassaient à notre bord. C'étaient trois jeunes Yankees, aux épaules carrées, à l'œil décidé ; deux d'entre eux portaient une sorte de blouse de chasse, les guêtres en cuir, un bowie-knife

et un revolver à la ceinture; le troisième était en redingote noire, gilet noir, pantalon noir, souliers vernis : j'appris plus tard que c'était le seul et unique vêtement qu'il possédait. Mes nouveaux compagnons de voyage me dirent qu'ils avaient l'intention d'explorer la rivière Indienne et de s'avancer le plus loin qu'ils pourraient dans l'intérieur des terres, afin de voir s'ils ne trouveraient pas quelque beau et bon terrain facile à défricher, propre à un établissement agricole ou industriel; quand ils apprirent de moi que je n'avais aucun but déterminé de voyage, ils me proposèrent de me joindre à eux : j'acceptai avec plaisir. Nous eûmes bientôt fait un engagement par suite duquel, moyennant deux francs cinquante centimes par jour, je profiterais de leur bateau et de leur tente, et partagerais avec eux les provisions qu'ils avaient apportées : du maïs, des poires sèches et du café ; en même temps, je devais faire tous mes efforts pour fournir par ma chasse une nourriture plus substantielle à la société.

Le lendemain, mardi 17, fut certainement le plus agréable de tous les jours que j'ai passés en Floride : le lac Harney était le dernier point qu'eût jamais atteint un vapeur sur le Saint-Jean ; nous avancions lentement au milieu du fleuve, resserré maintenant jusqu'à n'avoir pas quarante mètres de large. Seuls habitants de ces bords marécageux, d'innombrables alligators se chauffaient au soleil, et, la gueule béante, regardaient sans se déranger l'arrivée de

notre vapeur, spectacle tout nouveau pour eux... Mes associés, qui n'avaient pas de fusils de chasse, avaient d'excellents rifles et les maniaient beaucoup mieux que moi ma carabine ; dès qu'un alligator était à quart de portée, c'est-à-dire à dix mètres environ, nous faisions feu tous ensemble : si l'énorme brute était touchée au milieu du front, c'est-à-dire où nous la visions, elle faisait la culbute pleine et entière, le saut de carpe complet ; rien de plus amusant que de voir cette masse hideuse tourner sur elle-même en l'air, puis retomber lourdement dans l'eau ; j'eus depuis occasion de me blaser considérablement sur ce genre de sport, mais dans les premiers temps il me passionnait au plus haut degré !

Au plaisir de la chasse se joignit bientôt celui de la pêche. Les Américains attachèrent à la *Belle-Brooklyn* de longues lignes, et nous attrapâmes, tout en marchant, quarante à cinquante livres d'excellent poisson.

Dans la nuit, par un splendide clair de lune, notre vapeur entra dans le *Salt-Lake,* terme de son voyage.

Le lendemain, avant le jour, j'étais à la chasse dans les bois qui environnaient le lac : je passai presque toute la matinée sans voir aucun gibier; vers onze heures du matin, au moment où je traversais un fourré assez épais pour regagner le sentier qui menait aux bords de Salt-Lake, neuf ou dix dindons sauvages partirent sous mes pieds avec fracas : une panthère ne m'eût pas causé autant d'émotion; je les manquais

carrément de mes deux coups. Exaspéré, et ne voulant pas donner une triste idée de mes talents cynégétiques à mes nouveaux compagnons, je me remis en campagne jusqu'à trois heures de l'après-midi, heure à laquelle, ayant rencontré dans un sentier une compagnie de petites perdrix assez semblables à des colins de Californie, j'eus la lâcheté de les tirer posées et d'en assassiner cinq du coup.

En leur qualité d'Américains, mes associés n'étaient pas flâneurs ; quand j'arrivai, ils avaient déjà installé sur un chariot, le seul disponible, je crois, à cent lieues à la ronde, la *Belle-Brooklyn*, que l'on devait transporter sur la rivière Indienne, distante d'environ dix milles, et tout était préparé pour que nous pussions partir le lendemain au jour. Je couchai ce soir-là dans la hutte d'un vieux squatter, et je passai une partie de la nuit à causer avec lui : il avait été soldat dans l'armée du Sud, et me raconta une foule d'épisodes sur la guerre qui venait de se terminer si malheureusement pour son parti ; à cette époque, tout le monde n'avait pas comme aujourd'hui quelque campagne à narrer, et ses récits m'intéressèrent vivement.

Le lendemain, après différents retards impossibles à prévoir, notre petite caravane se mit en mouvement pour Sand-Point, groupe de maisons situé sur les bords de la rivière Indienne.

Après trois quarts d'heure de marche, nous rencontrâmes deux squatters qui firent route avec nous :

ils nous racontèrent que le colonel Titus venait de se battre avec le colonel Harry, et que le colonel Harry avait eu le bras cassé d'une balle. Allons, me dis-je, tout se voit dans ce bas monde, mais un duel entre colonels, c'est la dernière chose à laquelle je m'attendais dans ce pays de sauvages. Vers trois heures de l'après-midi, nous aperçûmes un homme étendu tout sanglant au milieu de la route ; son cheval paissait à côté de lui ; ses vêtements en lambeaux et sa figure enluminée semblaient indiquer que l'ivresse tout aussi bien que ses blessures l'avaient couché là.

« Tiens! dit tranquillement l'un des squatters, c'est le colonel Harry dont je parlais tout à l'heure.

— Le colonel Harry! Ses témoins ne l'ont donc pas emporté? demandais-je naïvement.

— Ses témoins? quels témoins?

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il s'était battu en duel avec le colonel Titus? »

Mes compagnons éclatèrent de rire à mes dépens.

« Alors, me dit l'un d'eux, vous croyiez qu'il s'agissait d'un duel à l'européenne : vous n'êtes plus ici en Europe, mon cher monsieur. »

J'appris alors les détails de l'affaire : tandis que le colonel Titus vendait de l'eau-de-vie, assis à son comptoir, le colonel Harry, au trois quarts ivre, avait refusé de lui payer ses copieuses libations : une discussion s'était engagée ; le colonel Harry avait lancé une bouteille de wiskey à la tête du colonel Titus, qui, à son tour, avait cassé le bras du colonel Harry

d'un coup de revolver. Le colonel Harry avait décampé au plus vite, afin qu'une seconde balle ne lui cassât pas la tête, et pris la direction du Salt-Lake, non loin duquel il avait sa chaumière; mais ses forces l'ayant trahi en chemin, il s'était laissé choir au milieu de la route, où personne ne songeait à le ramasser. Je voulais lui porter quelque secours, mais mes Américains me dirent assez sèchement que, dans ce pays, chacun ayant assez de s'occuper de ses propres affaires sans se mêler de celles des autres, il nous fallait passer notre chemin et laisser le colonel Harry revenir tout seul à la vie... ou « aller au diable ».

Dans l'après-midi, nous arrivâmes à Sand-Point, sur les bords de la rivière Indienne. La rivière Indienne n'est pas à proprement parler une rivière, mais plutôt un bras de mer que, pendant environ soixante lieues, une langue de terre assez étroite sépare de l'Océan, avec lequel il communique par trois ou quatre barres infranchissables pour les grands navires. Il n'y a, à ma connaissance, aucun village sur les bords de la rivière Indienne, mais seulement quelques plantations espacées à de longs intervalles les unes des autres. A Sand-Point, où nous étions, on ne trouvait près de l'eau que deux maisons : l'une était un vaste hangar qui servait d'abri aux étrangers de passage, la seconde était une de ces boutiques qu'on appelle « tiendas » dans l'Amérique du Sud, « factoreries » dans l'Afrique occidentale et « bakal » dans l'Orient : on y vendait quelques conserves, de mauvais fusils à

un coup, de la poudre, du plomb, de la quincaillerie, du sucre, du café et du wiskey. Cet établissement était tenu par le colonel Titus, déjà nommé, un aventurier de la pire espèce, qui, après avoir guerroyé contre les Peaux-Rouges, commandé un régiment des flibustiers de Lopez, qui envahirent Cuba, fait Dieu sait quels métiers et passé Dieu sait par quelles péripéties, était venu échouer à Sand-Point; là il rançonnait sans concurrence et sans merci les misérables populations de cette côte qui eussent en vain cherché à soixante lieues à la ronde une autre boutique. Je devais moi-même être vigoureusement écorché par ce détestable personnage : ce jour-là pourtant je ne fis pas sa connaissance.

La nuit venue, je m'étendis sous le hangar côte à côte avec mes trois compagnons, au milieu d'une dizaine de squatters dont ceux qui ont vu les *roughs* [1] de la Californie et du Far-West peuvent seuls se faire une idée. Chacun de nous eut soin de mettre sous sa couverture, à portée de la main, son revolver chargé et armé. Presque tous les squatters étaient ivres et faisaient un tapage épouvantable. Vers deux heures du matin, au moment où je commençais à goûter les douceurs d'un sommeil que m'avaient longtemps disputé des nuées de moustiques et des milliers de pu-

[1] Mot à mot : les *rudes*, les grossiers; c'est le nom dont on désigne les aventuriers de la pire espèce dans la Californie et dans tout le Far-West.

ces, je me sentis brusquement réveillé par une main qui me frappait lourdement sur le bras, et je me trouvai vis-à-vis d'un nègre de six pieds qui, d'une voix avinée, répétait ces trois mots : « Paâarlez-vo français? » Je portai la main à mon revolver, mais les rires de ceux qui m'entouraient m'apprirent qu'il ne s'agissait point d'une agression nocturne, mais d'une aimable plaisanterie d'ivrogne. Ce nègre avait appris qu'il se trouvait un Français parmi les gens couchés là, et avait jugé à propos de m'adresser les trois seuls mots qu'il sût dans notre langue : je l'envoyai à tous les diables.

Le lendemain, je passai la journée à la chasse; je tuai quelques canards et quelques perdrix, mais j'eus le désagrément d'être chargé et culbuté par une de ces truies demi-sauvages, demi-privées qu'on appelle des *hogs :* j'avais voulu pénétrer dans un fourré où elle se tenait avec une nichée de petits.

Le jour suivant, samedi, je partis de bonne heure, mon fusil sur l'épaule, avec un de mes trois Américains; après une heure de marche dans la forêt, nous arrivâmes sur les bords d'un étang où s'ébattaient des nuées d'aigrettes blanches et de petits hérons bleus d'une espèce très-commune en Floride, mais qui m'était encore inconnue. Aucun de ces oiseaux ne se tenant sur la rive, j'entrai, malgré le conseil de mon compagnon, au milieu des roseaux, et, dans l'eau jusqu'aux genoux, je cherchai à approcher cinq hérons bleus qui pêchaient à quelque distance devant

moi. Je n'en étais plus qu'à cinquante mètres et marchais avec une précaution extrême, les yeux fixés sur le gibier, lorsqu'une sorte de frôlement dans les roseaux me fit relever la tête, et, à mon horreur profonde, je me trouvai littéralement nez à nez avec un énorme serpent noir de l'espèce appelée *mocassin snake,* un des plus dangereux de l'Amérique; il dardait sa langue et attachait sur moi ses yeux brillants; moins de deux mètres nous séparaient : un mouvement brusque, et il se serait jeté sur moi. Je reculai lentement, et quand, après avoir fait deux pas en arrière, je pus élever tout doucement mon fusil à la hauteur de mon épaule et tenir en joue le serpent, il me sembla qu'on venait de m'ôter un poids de cinq cents kilos de dessus la poitrine. Je ne tirai pas, pour ne pas effaroucher la proie ailée que je convoitais avec toute l'ardeur d'un néophyte naturaliste, mais je fis un large détour pour éviter l'affreux reptile. La morsure du mocassin snake est mortelle : le seul remède qui puisse en guérir est, à ce que disent les trappeurs américains, le wiskey : on m'a affirmé qu'il n'était pas rare de voir la victime boire de suite cinq ou six bouteilles de cet alcool sans que sa raison en fût affectée : si l'ivresse se produit, le malade est sauvé : le plus souvent la mort vient le frapper auparavant. — Mais revenons à ma chasse : tandis que je me félicitais d'avoir échappé au mocassin snake et que j'approchais de nouveau des hérons bleus, un tapage effroyable se produisit à quelques mètres de

ma personne, et je vis une masse noire, dans laquelle je reconnus un gros alligator, patauger devant moi, et, brisant les roseaux sur son passage, s'enfuir vers l'endroit où l'étang était plus profond. Les hérons s'envolèrent du coup ; au reste, ils auraient pu rester parfaitement tranquilles. L'alligator après le serpent, c'était trop pour moi : je regagnai au plus vite les bords de l'étang, où je trouvai mon camarade en conversation avec un squatter.

« *Hulloh old boy!* me cria-t-il, savez-vous ce qu'était en train de me dire ce brave homme?

— Quoi donc?

— Il me demandait ce que vous alliez faire dans l'étang. — Collectionner des oiseaux, lui ai-je dit. — Fort bien, m'a-t-il répondu, mais auparavant les alligators l'auront bientôt collectionné lui-même. »

Depuis ce jour, j'y ai toujours regardé à deux fois avant de me mettre à l'eau dans les étangs ou dans les marais de la Floride.

Le lendemain, 22 janvier, la *Belle-Brooklyn* déployait ses voiles sur la rivière Indienne; c'était un petit yacht en miniature, sur lequel, avec trois grands gaillards, j'étais plus qu'à l'étroit, mais qui filait ses huit nœuds sous le vent. Le temps était admirable, la brise nous poussait, des milliers de canards s'élevaient à chaque instant devant nous et nous offraient un sport aussi agréable qu'instructif. Vers le soir, nous campâmes sur une petite colline située à ravir au milieu d'une forêt d'orangers sauvages. Cette

nuit-là, je vis pour la première fois les *fires flies* (mouches à feu), qui, semblables à des milliers de charbons ardents, voltigeant et se croisant en tous sens, remplissaient la forêt de leur éclat lumineux.

Vers une heure du matin, je reçus la visite d'un gros oppossum, attiré par l'odeur du poisson rôti que nous avions suspendu aux arbres à côté de notre campement : je lui logeai un coup de gros plomb dans la tête, en sorte qu'au lieu de manger notre déjeuner, il fut mangé lui-même. Ce vilain animal, qui ressemble en plus laid à un petit cochon avec une queue de rat, ne laisse pas d'avoir une chair blanche et assez savoureuse pour un appétit d'explorateur. — Nous suivîmes ce jour-là beaucoup de traces d'ours, de cerfs, et surtout de racoons, mais il nous fut impossible d'en joindre aucun.

Le 25 janvier, la *Belle-Brooklyn,* après avoir lutté toute la matinée et une partie de l'après-midi contre le vent du sud, arriva en vue d'une île qui, au premier abord, nous parut blanche comme la neige : au-dessus tourbillonnaient des milliers d'énormes oiseaux.

« C'est un *roost* de pélicans, me dit un de mes compagnons.

— Qu'est-ce cela, un *roost?* demandai-je.

— C'est, me répondit-il, un lieu que d'innombrables oiseaux aquatiques ont choisi de tout temps pour y passer la nuit, et, dans la saison de la ponte, y construire leurs nids : ce sont des pélicans qui cou-

vrent en ce moment les arbres au point de leur donner cette blancheur éclatante. »

Il avait raison; en approchant, nous vîmes que chacun de ces arbres (tous des palétuviers) était littéralement surchargé de pélicans, tandis que sur l'eau plus de deux mille de ces grands palmipèdes se livraient à la pêche, et certes ce sont de merveilleux pêcheurs : choisissant autant que possible un endroit peu profond, ils se réunissent par troupes de cent à cent cinquante et forment un cercle d'une circonférence de quatre-vingts mètres environ : ces premières dispositions une fois prises, toute la troupe se met en mouvement, battant des ailes et faisant un tapage épouvantable : elle marche, ou plutôt elle nage en bon ordre, chassant devant elle tous les poissons : le rond va toujours se rétrécissant et le tapage augmentant, si bien qu'à la fin les pauvres poissons se trouvent pris entre un véritable mur de pélicans, qui, naturellement, remplissent à leur aise la vaste poche placée sous leur bec par dame nature.

L'île devant laquelle nous nous trouvions n'avait pas plus de trois cents mètres carrés; la *Belle-Brooklyn* ne put l'accoster à cause des bancs de sable qui l'entourent, et nous fûmes obligés, pour l'atteindre, de nous mettre dans l'eau jusqu'aux épaules : une couche de guano d'un pied d'épaisseur couvrait le sol. Au premier coup de fusil que nous tirâmes, un bruit semblable au tonnerre s'éleva au-dessus de nos têtes, et une pluie de poissons, dont la moitié encore

vivants, nous tomba sur la tête dégorgée par les pélicans affolés. Cette manne, qui nous venait du ciel, fut on ne peut mieux accueillie : nous n'avions rien mangé depuis le lever du soleil, et n'avions en perspective que l'ordinaire apporté par les Américains de New-York, de la bouillie de maïs et de la marmelade de pommes.

Maintenant, dit l'un de nous, que les pélicans ont fourni notre premier plat, ils vont encore nous donner le second : faisons une orgie d'œufs de pélicans, une omelette monstre, ce soir, et une provision d'œufs durs pour les jours suivants. Aussitôt fait que dit; les arbres sur lesquels étaient construits les nids des palmipèdes n'étaient guère plus élevés que de grands saules, et une partie de ces nids étaient à hauteur d'homme : nous eûmes bientôt rempli deux seaux; seulement, ce à quoi nous ne nous attendions guère, c'est que le blanc de l'œuf du pélican ne durcit pas ; même soumis à deux heures de cuisson, il reste sous la forme d'une sorte de gelée liquide et nauséabonde : de plus, le jaune a une odeur si prononcée de poisson et d'huile rance, qu'après plusieurs tentatives inutiles il fallut y renoncer.

Au coucher du soleil arrivèrent les ibis blancs qui venaient se coucher sur l'île ; ils firent un grand vacarme, caquetant, se battant avec les pélicans et se disputant les uns aux autres les meilleures places. Un quart d'heure après, nous vîmes apparaître dans l'air à des hauteurs prodigieuses une foule de petits points

noirs, imperceptibles d'abord, plus gros ensuite, approchant avec la promptitude de l'éclair : c'étaient les frégates, l'oiseau du monde dont le vol est le plus gracieux et le plus rapide; après avoir durant toute la journée effleuré la surface des mers, elles venaient chercher sur notre île leur repos de la nuit. En apercevant sur ce lieu, d'habitude si tranquille et si désert, briller les feux de notre campement, elles n'osèrent se poser sur les arbres, et, jusqu'à la nuit close, elles passèrent et repassèrent au-dessus de nos têtes, nous assourdissant de leurs cris. J'en tuai plusieurs au vol et voulus les préparer sur l'heure à la clarté de la lune; mais mon ardeur à travailler fut mal récompensée, car, assez novice encore dans le maniement des scalpels, je m'entaillai profondément un doigt et restai pendant plusieurs jours dans l'impossibilité de me servir de ma main droite.

Le lendemain, 7 janvier, nous dîmes adieu à l'île des pélicans, dont nous avions si durement troublé le repos, et continuâmes, dans la direction du sud, notre navigation sur la rivière Indienne. Une bande de marsouins vint se jouer dans l'eau si près de nous, que Hammon, l'un de mes compagnons, en tua un presque à bout portant d'un coup de son rifle : c'était une bête énorme; nous l'attachâmes au bateau au moyen d'une corde et d'un hameçon à requins, et, arrivés au campement, nous la dépeçâmes pour voir si la chair en était mangeable; je me souviens que je fis rôtir le foie qui avait très-bonne mine, et je me

souviens aussi que je fus très-souffrant pour l'avoir mangé : ce furent d'étranges dîners que les nôtres à cette époque. En relisant mon calepin de voyage, j'y trouve inscrit jour par jour nos menus du soir ; pour en donner un échantillon, je les transcris du 25 au 30 janvier 1870 : — 25 janvier : bouillie de maïs, poisson-chat, plongeon, marmelade de pommes ; — 26 : bouillie de maïs, poisson, œufs de pélican ; — 27 : bouillie de maïs, foie de marsouin, marmelade de pommes ; — 28 : bouillie de maïs, écureuil gris, opossum, rôti d'oiseaux moqueurs ; — 30 : perdrix, cuisseau de cerf, canard, écureuil, poisson-chat : ce jour-là fut, comme on le voit, un jour de bombance : du pain ou du vin, il n'en fut naturellement jamais question.

Pendant un mois, nous montâmes et redescendîmes successivement la rivière Indienne et nous battîmes tous les pays qui l'environnaient, chassant, pêchant, explorant ; nous plantions notre tente où le vent nous avait poussés, nous mangions ce que notre fusil nous avait donné. Ce furent, malgré bien des privations et bien des petites misères, de bonnes journées, et j'en ai gardé un souvenir d'autant meilleur qu'elles formèrent avec celles qui les suivirent un singulier contraste ; mais cette existence ne pouvait se prolonger indéfiniment ; les compagnons que le hasard m'avait donnés touchaient au terme de leur voyage. Les rares plantations que nous avions trouvées sur notre chemin donnaient une triste idée des

bénéfices à réaliser dans ce pays : le climat était fiévreux à l'extrême, les défrichements pénibles, les communications difficiles, les débouchés presque nuls. Avec leur coup d'œil de Yankees, mes trois Américains jugèrent tout de suite que le bon marché des concessions qui les avait séduits tout d'abord était beaucoup plus fictif que réel, et que la fertilité tant vantée du sol ne compensait pas l'insalubrité et l'isolement presque absolu du pays : en un mot, comme ils le disaient eux-mêmes, « *it would not pay* (cela ne payerait pas) » ; ils n'étaient pas hommes à perdre un temps inutile, et résolurent de partir aussitôt qu'ils le pourraient, c'est-à-dire aussitôt que le *Little-Hattie* reviendrait à Salt-Lake pour remonter de là à Jaksonville. Or, le *Little-Hattie* était annoncé pour le 8 février. Dans ces conditions, je me trouvai très-embarrassé de savoir ce que j'allais faire de moi-même, et je me serais probablement décidé à vivre paisiblement sur les bords de la rivière Indienne, chassant et collectionnant, s'il n'était survenu un événement qui changea le cours de mes idées.

Nous étions depuis le 3 février de retour à Sand-Point, notre première étape, et je me livrais avec ardeur à la chasse assez lucrative des aigrettes. L'aigrette, je dis cela pour ceux de mes lecteurs auxquels l'histoire naturelle n'est pas familière, est un héron d'une blancheur éclatante. Dans la saison des amours, il lui pousse sur le dos, au-dessus de la queue, ce panache de plumes d'une finesse admirable que re-

cherchent également les dames pour leurs chapeaux et les colonels pour leurs shakos. Pour les chapeaux de dame, on préfère la parure d'une espèce d'aigrette, beaucoup plus petite que l'autre, dont les plumes délicates et légères sont naturellement frisées. Pour les shakos des colonels, on prend toujours la dépouille de la grande aigrette, dont les plumes sont droites, remarquablement longues et belles. Comme les pélicans, les ibis, les frégates et en général tous les oiseaux aquatiques, les aigrettes ont des *roost*, c'est-à-dire des endroits où elles viennent nicher, et surtout coucher tous les soirs, par milliers à la fois. Ces roust sont toujours situés sur quelque petite île, au milieu d'un marais éloigné des habitations de l'homme, dont l'accès, fermé par de véritables forêts de roseaux, est très-difficile. Un chasseur qui arrive jusque-là peut souvent tuer cent ou cent cinquante aigrettes, et chaque aigrette vaut de un à deux dollars (cinq à dix francs). Inutile de dire que je n'épargnai, pour découvrir ces roust, ni peine, ni fatigue. Or, précisément à l'extrémité d'un lac peu éloigné de Salt-Lake, le lac Washington, s'en trouvait un bien connu des gens du pays. Chaque soir nous voyions passer des bandes innombrables d'oiseaux qui s'y rendaient. Malheureusement, il était situé dans de vastes marécages, au sud du lac, et un enchevêtrement inextricable de palétuviers, de lianes, de roseaux et de plantes aquatiques de tout genre en fermait l'accès au plus petit bateau. Or, j'imaginai de

profiter de la présence à Sand-Point de deux des hommes les plus vigoureux que j'aie jamais connus, le père Houston et ses fils, dont le nom reviendra souvent dans ce récit, pour leur demander de frayer, avec la hache, une route à leur barque jusqu'au roost tant convoité.

Sur toutes les cartes que je connais, le lac Washington est indiqué comme les sources du Saint-Jean, comme le réservoir d'où sort ce grand cours d'eau. Et, en effet, de quelque côté que l'on regarde autour de soi sur le lac, on n'y voit point arriver le Saint-Jean, qui, au moment où il en débouche, est déjà très-resserré : l'épaisse ceinture d'arbres qui ferme de tous côtés cette belle nappe d'eau permet de supposer que le fleuve a commencé là sa carrière. Or, les trois Houston travaillaient depuis deux jours pour moi, et s'étaient à peine avancés jusqu'à mi-chemin du roust des aigrettes, tant la besogne était rude, lorsqu'un soir je les vis arriver tout joyeux.

« Savez-vous, me dit Houston, que nous venons de faire une découverte? Je l'avais toujours pensé, mais je viens d'en acquérir la preuve, le Saint-Jean n'a pas, comme le disent les barbouilleurs de papier, sa source dans le lac Washington : il reprend son cours large et beau; il doit aller encore très-loin, sans doute jusqu'au lac Oketchoby.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous dites là? lui demandai-je.

— Parfaitement sûr. Tandis que notre barque était

sur le marais, l'eau n'avait pas un pied de profondeur, et nous craignions à chaque instant de ne plus pouvoir avancer à cause de la vase. Tout à coup, nos longues perches n'ont plus touché le fond, et nous avons remarqué un courant parfaitement sensible, quoique léger. Nous avons alors remonté le cours du fleuve, et nous l'avons suivi à travers les prairies inondées pendant une partie de la journée. Malheureusement, il ne nous a pas mené dans la direction du roost. Ma conviction est que le Saint-Jean prend sa source dans le lac Oketchoby, c'est-à-dire à plus de cent quatre-vingts milles d'ici. »

Toute la nuit je passai et repassai dans ma tête les paroles du vieil Houston, qui avaient fait surgir devant moi des horizons nouveaux : découvrir les sources d'un grand fleuve ; me faire un nom dans la science, employer à un but utile toutes les forces vives de mon énergie qui se consumaient pour rien, trouver sans doute sur cette partie inconnue de Saint Jean des espèces nouvelles d'oiseaux, toutes ces idées se pressaient fiévreusement dans ma tête, et je ne pus fermer l'œil un instant.

Au point du jour, je réveillai mes Américains étendus sur le sable à mes côtés, et leur demandai s'ils voulaient se joindre à moi pour entreprendre la découverte des sources du Saint-Jean ; ils me regardèrent d'un air très-étonné, et l'un d'eux me demanda tout de suite combien je croyais que rapporterait cette découverte.

« Comme argent, rien du tout, mais on peut rendre de grands services à la science et s'acquérir une véritable renommée...

— *We dont go into that business* (Nous ne faisons pas ce genre d'affaires) », interrompit dédaigneusement Hammon.

Décidément, il ne fallait compter que sur moi-même.

J'étais seul, sans argent, sans crédit, pas adroit de mes mains, déjà très-fatigué par les privations d'une vie toute nouvelle pour moi et par l'insalubrité du climat : la tâche était rude, pour ne pas dire impossible ; mais je n'avais pas encore vingt-trois ans, et j'étais comme l'homme de Byron, « jeune, c'est-à-dire plein d'espérance et d'illusions ».

Je résolus de profiter du départ de mes trois compagnons pour faire vendre par eux toutes les plumes d'aigrette que j'avais recueillies depuis six semaines ; en joignant au produit de cette vente une petite somme qui devait m'arriver de New-York, j'étais à peu près sûr de recevoir au bout d'un mois un millier de francs environ ; c'était peu, dans un pays où l'on ne pouvait pas prendre un homme à son service à moins de trois dollars (quinze francs) par jour, et encore fallait-il le nourrir : les provisions étaient horriblement chères ; j'ai eu à payer jusqu'à cinq francs la livre de lard, le reste en proportion ; mais je comptais sur mon fusil, sur ma bonne étoile, sur la grâce de Dieu.

Dans les premiers jours de février, les trois Américains me quittèrent; c'étaient de braves garçons, bien qu'un peu rudes dans la forme, et, certes, j'aurais pu plus mal tomber; néanmoins, je les vis partir sans regret; ils avaient sur toute chose des idées, des manières de voir, des sentiments si différents des miens! d'ailleurs, j'avais une impatience puérile d'être seul, livré à moi-même; je ne soupçonnais pas à quelles souffrances ma maladresse et mon inexpérience allaient me condamner dans ma solitude, et c'est seulement après leur départ que je sus combien leur concours m'avait été précieux, et ce que j'avais perdu en les perdant.

Au moment de s'en aller, les Américains me vendirent quelques-uns de leurs ustensiles de cuisine; je me souviens encore que tandis que nous débattions comme de beaux diables le prix de ces misérables objets, Hammon me dit en riant :

« *But you are a regular jew* (Vous êtes avare comme un juif).

— Puisse ma famille vous entendre! lui répondis-je; puisse-t-elle apprendre que l'enfant prodigue est maintenant taxé de juiverie et d'avarice! »

J'achetai aussi une petite couverture et deux seaux en caoutchouc; deux fusils, de la poudre, du plomb, une marmite, une poêle à frire, une cafetière, des scalpels et du savon arsenical : tel était alors, et tel fut durant tout le reste de mon voyage en Floride, mon seul et unique matériel d'exploration : pas de

conserves, pas de tente, pas de moustiquaire surtout, de moustiquaire qui m'aurait épargné de si grandes souffrances.

En aucun cas, je ne pouvais recevoir avant six semaines les moyens de commencer une exploration du Saint-Jean ; en attendant, il me fallut vivre de ma chasse cuisinée par moi-même : comme je n'ai guère maintenant, et que je n'avais pas l'ombre alors, de notions culinaires, je pris le système de manger alternativement mon gibier rôti au bout d'un bâton et bouilli dans la marmite. Dès les premiers jours, je m'aperçus qu'il était beaucoup plus dur que je ne me l'étais imaginé de fendre le bois, d'aller chercher l'eau, d'aller tuer son déjeuner, de ne manger que des petits oiseaux, un jour sur deux : mon estomac, déjà fatigué, se trouva surtout fort mal de cette nourriture fantaisiste, et ma santé s'altéra rapidement.

Le 8 février je reçus, non sans surprise, une lettre qui portait pour toute suscription « *To the birds-man* (A l'homme aux oiseaux) ». Cette missive, signée Parker, naturaliste, m'invitait à venir tout de suite le trouver sur les bords de Salt-Lake, où il se trouvait, attendu qu'il avait une communication importante à me faire. J'ignorais ce que cet inconnu pouvait me vouloir, néanmoins je me mis en route immédiatement; il y avait quarante et un kilomètres à marcher pour atteindre Salt-Lake ; en chemin, une compagnie de perdrix m'entraîna si loin à sa poursuite que je faillis m'égarer et dus, pour atteindre le terme de mon

étape, me mettre plusieurs fois dans l'eau jusqu'au cou. Vers quatre heures seulement, n'ayant encore rien pris de la journée, j'arrivai devant la hutte où habitait *Parker, naturaliste,* et fis la connaissance de ce respectable personnage. C'était un homme vêtu de haillons, d'un aspect sordide; il avait autour de lui vingt-cinq ou trente pélicans, cormorans, hérons, etc., empaillés et montés les ailes ouvertes; il me dit qu'il possédait encore un phoque, une fouine, un racoon et deux autres animaux non moins curieux qu'il se proposait d'aller montrer de foire en foire dans la ville de New-York; qu'il profiterait de l'occasion pour vendre un appeau dont il était l'inventeur; qu'il avait besoin d'un aide, et apprenant que j'étais moi-même naturaliste, il avait pensé que je serais fort heureux de m'associer avec lui pour faire le boniment et empailler des bêtes extraordinaires.

Furieux d'être venu de si loin pour entendre de pareilles propositions, je l'envoyai promener, refusai de partager sa couche cette nuit-là, et me remis tout de suite en marche pour Sand-Point, où j'arrivai exténué de faim et de fatigue. A peine m'étais-je étendu sur mon lit de feuilles sèches, je fus pris d'étourdissements et de vomissements violents, et au lever du soleil se déclara une fièvre ardente qui dura dix jours; je n'avais ni quinine, ni remèdes d'aucun genre. Fort heureusement le colonel Titus me fit crédit, à des prix exorbitants du reste, pour un peu de quinine et quelques boîtes de conserves.

Le 19 février, je reçus cinquante dollars de New-York; seulement il me fallut en payer tout de suite vingt à Titus.

Le 20, nous vîmes arriver à Sand-Point, en face de la demeure de Titus, un bateau d'aspect misérable, dont les voiles en lambeaux ne semblaient se gonfler que par un vrai miracle; il en sortit trois hommes, ou plutôt trois sauvages, armés de longues carabines, vêtus de grandes redingotes noires toutes déchirées, et de pantalons vingt fois rapiécés, avec des guêtres de cuir :

« Ce sont d'excellents chasseurs, les Holcome, me dit Titus; ils viennent sans doute m'apporter des peaux d'ours. »

Les Holcome apportaient en effet cinq peaux d'ours; ils habitaient au milieu des marais une petite plantation, sur laquelle ils me firent des récits prodigieusement attachants pour moi. Chez eux les ours, les cerfs, les chats sauvages, les racoons s'y trouvaient à foison; les dindons sauvages n'y étaient pas rares; quant aux aigrettes et aux spatules roses, sur le compte desquels je me renseignai tout spécialement, on les y trouvait en telle quantité, qu'il serait facile aux fils Holcome d'en tuer cinquante par jour. « Au reste, me dit le père, vous pouvez vous en assurer par vous-même; si vous aimez la chasse, venez vous installer dans notre ferme. Il n'y a pas un endroit dans toute la Floride où l'on voie plus de gibier. »

Une seule chose me faisait hésiter à prendre Hol-

come au mot et à aller passer chez lui quelques semaines : l'aspect repoussant de cet individu et de ses fils m'inspirait une défiance instinctive; je pris Titus à part et lui demandai ce qu'il fallait penser des Holcome :

« Ne vous effrayez pas de leur extérieur, me dit-il; ce sont de braves gens, et vous serez très-bien chez eux. »

Titus, en me parlant ainsi, savait très-bien que les Holcome n'étaient pas de braves gens et que je serais très-mal dans cet intérieur; mais les Holcome lui devaient de l'argent, et il conçut immédiatement la pensée de mettre une saisie-arrêt sur ce que j'aurais à leur payer pour mon séjour chez eux. J'avais déjà eu ample occasion d'apprécier à sa juste valeur le flibustier Titus; néanmoins ses paroles me rassurèrent : tout valait mieux d'ailleurs que rester seul à Sand-Point. J'offris donc à Holcome de partir avec lui : il fut convenu que je payerais au père, pour me nourrir et me loger pendant un mois, cinq dollars (vingt-cinq francs), et à un de ses fils, pour chasser à mon profit durant ce temps, vingt-cinq dollars. Je payai d'avance à Titus les trente dollars que j'avais encore; il céda à mes futurs hôtes de la farine et quelques provisions; puis, comme ils n'avaient plus rien qui les retînt à Sand-Point, nous décidâmes de mettre à la voile, le lendemain, pour leur plantation.

Le lendemain, vers deux heures du matin, je fus pris d'un violent accès de fièvre qui ne me quitta pas

de la journée. Holcome et ses fils me portèrent sur leur bateau, dont ils avaient tant bien que mal rapiécé les voiles et bouché les voies d'eau avec de la terre glaise; à huit heures du matin nous partîmes. Le vent ne fut pas très-favorable, et à quatre heures du soir à peine avions-nous fait treize ou quatorze milles. Holcome résolut de s'arrêter et de camper sur une île qu'on appelait Peper-Hammac : cette île, couverte d'une forêt impénétrable, servait souvent de halte à quelques chasseurs qui y avaient construit un abri en bambou.

On me porta à terre où je m'étendis sur le sol, souffrant beaucoup et épuisé de fatigue. Les deux fils Holcome prirent leur fusil et partirent à la chasse, tandis que le père allumait du feu et me préparait un lit de feuilles sèches : un quart d'heure après, j'avais les yeux fermés et commençais à m'assoupir, lorsqu'il me sembla entendre un bruit pareil au roulement du tonnerre : en même temps, le ciel s'obscurcissait au-dessus de ma tête.

« Comme cet orage vient vite! dis-je à Holcome.

— Ce n'est pas un orage, répondit-il paisiblement, la forêt brûle, qui diable a pu y mettre le feu?

— Comment, la forêt brûle?

— Oui, oui, mais je ne pense pas que l'incendie vienne jusqu'à nous. »

Il se trompait : en quelques instants, avec la rapidité d'une trombe, l'incendie, faisant tout craquer sur son passage, atteignait la place que nous occu-

pions. Je n'eus que le temps de me jeter dans l'eau, et Holcome, qui avait voulu ramasser quelques ustensiles de cuisine épars sur le sol, eut les cheveux roussis et les vêtements tout brûlés. En gagnant à la nage notre bateau, qui était à près de cent mètres, nous faillîmes être suffoqués par la fumée; la flamme s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel.

« Cela ne serait rien, dit Holcome, si je savais où sont mes fils; pourvu qu'ils ne se soient pas laissé prendre par l'incendie! Qui diable a pu mettre le feu à la forêt? »

Dix minutes après, nous vîmes arriver, longeant l'île et dans l'eau jusqu'au cou, Russ, l'aîné de ses fils; Tom, le plus jeune, nous rejoignit presque en même temps.

« Je suis heureux de vous voir, dit le père, mais qui diable a pu mettre le feu à la forêt?

— C'est moi, répondit Tom de l'air le plus tranquille du monde.

— Comment! c'est toi?

— Oui, j'ai vu un énorme *rattle snake* (serpent à sonnettes), je n'ai pas pu le tirer, alors j'ai incendié le bois pour le faire rôtir; il faut purger le pays de cette vermine. »

Je m'attendais à voir le père Holcome administrer une verte volée à ce fils qui avait brûlé plusieurs lieues carrées et failli faire rôtir l'auteur de ses jours et moi, pour le plaisir d'exterminer un serpent à sonnettes. Pas du tout, le vieux Holcome se contenta de

lever philosophiquement les épaules et de marmotter un énergique « *Damn the snake!* » (Au diable le serpent!) Au reste, le mal était moins grand que je ne me l'étais figuré d'abord : l'incendie, en pareil cas, ne détruit que les lianes, les broussailles, les arbustes; tous les grands arbres restent intacts, et le feu ne s'en va pas moins rapidement qu'il est venu : trois heures après nous étions étendus de nouveau sur l'emplacement couvert de cendre de notre première halte. Le dîner se composa d'un opossum et de deux hérons, nourriture peu réconfortante pour un fiévreux.

Le lendemain, dès l'aube, nous mîmes à la voile; il ventait frais, et nous fîmes assez bonne route. Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes près d'une forêt entourée de marécages appelée Cider-Camp. Un grand bateau était déjà mouillé devant Cider-Camp, et un homme se chauffait les mains à un grand feu sur le rivage : j'avais eu toute la journée des vomissements et une fièvre de cheval.

« Vous avez de la chance, me dit Holcome, voici le docteur Moore, il vous soignera. »

Au moment où nous débarquions, le docteur Moore vint à nous et serra la main de Holcome qu'il connaissait de longue date. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez distingué de manières, à l'aspect doux et serviable. On lui expliqua mon cas : il m'examina avec soin, m'apprit que j'avais le *swamp fever* (ou fièvre de marais), ce que je savais aussi bien que lui, et me prescrivit une nourriture saine et

abondante. En fait de nourriture saine et abondante, nous n'avions ce soir-là que les restes de l'opossum de la veille et de la bouillie de maïs. Le docteur me fit ensuite présent de deux oranges, un cadeau vraiment royal pour moi, et nous passâmes la nuit couchés côte à côte. Le lendemain matin, comme il allait dans une direction opposée, nous nous quittâmes, non sans protestations réciproques d'amitié.

« Il est très-bien, le docteur, dis-je à Holcome en regardant le bateau de Moore filer sous le vent, mais il a choisi un singulier endroit pour exercer la médecine : il faut naviguer pendant trois jours pour aller d'un client à l'autre, et de plus, soit dit sans vous offenser, les clients ne doivent pas être très-payants ici.

— Je ne crois pas que Moore ait jamais été médecin, me répondit Holcome ; en tous cas, il n'exerce pas la médecine ici.

— Et pourquoi l'appelle-t-on docteur, alors ?

— Parce qu'il en sait plus long que nous.

— Vraiment, et pourquoi est-il venu ici ?

— Parce qu'il a été obligé de quitter son pays.

— Obligé ?

— Oh ! à peu près : il a tué son beau-frère !

— Tué son beau-frère… en duel ?

— Ils ont eu une querelle, et il lui a brûlé la cervelle. »

Je commençais à me faire aux mœurs du pays ; mais, c'est égal, ce trait de mon nouvel ami me parut roide.

Nous passâmes tout le jour et toute la nuit en bateau.

« Demain matin, me dit Holcome, nous arriverons dans mes propriétés. »

Le 24 février, en effet, à sept heures du matin, nous étions en face d'un monticule émergeant d'un marécage et couvert d'arbres touffus. Un espace de trois à quatre cents mètres carrés avait été défriché par le feu et planté de cannes à sucre et de céréales. Dans cette clairière on distinguait une petite cabane en très-mauvais état, devant laquelle se chauffaient au soleil trois gros chiens et toute une nichée d'enfants. A notre vue, chiens et enfants se levèrent ensemble, aboyant et criant à qui mieux mieux : les enfants avaient des figures en lame de couteau et des yeux de fouine, tout le portrait de leur père : on eût dit une nichée de chacals; puis arriva un grand garçon à l'aspect méchant et brutal, et enfin une grande fille de vingt ans environ, haute de six pieds, bâtie comme un Hercule et d'une saleté sordide. Tous à la fois entouraient leur père en criant :

« Papa, as-tu rapporté du maïs? Papa, as-tu rapporté du sucre? Papa, est-ce que nous mangerons du lard ce soir?

— Quelle belle famille! fit Holcome avec une admiration sans mélange, j'en ai neuf comme cela!

— Donnez-vous donc la peine d'entrer dans notre maison », me dit de son air le plus gracieux miss Nancy, la demoiselle géante.

Et elle me précéda jusqu'à *leur maison*. Certes, je ne comptais pas trouver Holcome logé comme un ambassadeur, mais j'avoue que je ne m'étais pas attendu à ce superlatif de misère et surtout de saleté : pas de table, pas de couchette, une terre humide pour plancher; il n'y avait littéralement que les quatre murs faits avec des troncs de palmiers et un toit en chaume. Seulement, entre ce toit et le sommet des murs, on avait aligné des bambous serrés les uns contre les autres, de manière à former une sorte de claire-voie sur laquelle gisaient quelques haillons, un fusil, des choux palmistes et quatre marmites plus ou moins fêlées. C'est là ce que Holcome appelait son grenier : on y montait par une petite échelle. Toute la chambre avait quatre mètres de longueur sur trois de largeur : c'est là qu'il allait me falloir vivre pendant un mois avec dix personnes et trois chiens.

« Diable! dis-je à Holcome, et où coucherai-je?

— Mon Dieu! me dit-il, ma famille et moi nous couchons généralement par terre, mais si vous préférez coucher dans le grenier, vous y serez très-bien. »

Le sol était noir de puces, ce n'est pas une manière de parler : on les voyait courir sur le sol comme une colonne de fourmis *bashikoué* dans un sentier *gabonais*. Je me berçais de la douce illusion que ces animalcules malfaisants ne savaient pas grimper, en sorte que je préférai élire mon domicile dans le grenier. On rangea les marmites cassées, on étala une cou-

verture sur les bambous, on mit à mes côtés une cruche pleine d'eau, et je m'étendis sur cette couche singulière où, perché au-dessus des Holcome, je passai presque entièrement mes jours et mes nuits pendant six semaines.

A peine m'eurent-ils installé dans mes appartements, Holcome la fouine, Tom la brute, et Russ l'ours (ce sont les surnoms qu'une connaissance approfondie de leur caractère me fit donner plus tard à nos hôtes), jaloux de me montrer leur habileté comme chasseurs, prirent leurs fusils et s'enfoncèrent dans les bois. Ils revinrent à quatre heures littéralement chargés de gibier. Tom portait un grand cerf sur ses épaules, Holcome avait deux canards et trois racoons, et, ce qui me fit non moins de plaisir, Russ m'avait tué une douzaine d'aigrettes blanches. Un quatrième rejeton d'Holcome, Fetch, resté près de la maison, avait pêché à la ligne et pris plusieurs poissons. Il y avait donc de quoi faire un repas monstre. La fièvre m'avait quitté, et, comme il arrive souvent après les accès de fièvre paludéenne, j'avais une faim vorace. Il faut avoir passé par la *vraie misère* pour savoir combien la faim rapproche l'homme de la brute : j'éprouvais une joie bestiale en voyant arriver toute cette viande. « Enfin, pensai-je, je vais donc faire un festin de Balthazar. » Pour tromper mon impatience, je pris mon fusil, et, me traînant à quelque deux cents mètres de la maison, je m'assis sur le bord de l'eau. J'espérais pouvoir tirer une espèce de

pélican nouvelle pour moi et rare en Floride : les pélicans blancs, dont j'avais vu en arrivant une grande bande qui pêchait là. Vers six heures, je rentrai : devant l'habitation, une marmite gigantesque était suspendue au-dessus d'un feu brillant; pareils aux sorcières de Macbeth, les Holcome, grands et petits, dansaient et hurlaient tout autour; je m'approche tout alléché, je vérifie le contenu du réceptacle : horreur et déception! Dans cette chaudière infernale bouillaient à la fois des morceaux de cerf, les deux canards, un demi-racoon et tout le poisson. J'invectivai énergiquement Fetch, le cuisinier, qui, blessé dans son amour-propre de gâte-sauce, répondit en grommelant que, quand on était si difficile, on n'avait rien de mieux à faire que de rester chez soi. Il me fallut couper un morceau de la partie encore intacte du cerf et la faire griller sur des charbons.

Je traînai une misérable existence dans la tanière des Holcome; la fièvre et la faiblesse m'empêchaient d'ordinaire de suivre mes hôtes dans leurs chasses, d'autant plus fatigantes qu'il fallait faire au moins dix milles en bateau avant d'arriver aux forêts dans lesquelles se trouvait le gibier. Je passais toutes mes journées perché sur mon lit, dont les bambous me paraissaient de plus en plus durs, rongé de puces, agacé par le tapage incessant de la marmaille. Ma seule distraction, quand je n'avais pas la fièvre, était de me promener, mon fusil d'une main, un bâton de l'autre, dans cette île devenue pour moi une véritable

prison; je n'avais pas même la consolation de voir ma collection d'histoire naturelle s'augmenter rapidement : il était bien, bien rare que mes chasseurs payés, Russ et Tom, m'apportassent quelque pièce que je n'eusse pas encore.

D'un autre côté, il semblait que les Holcome eussent tué le premier jour tout ce qu'il y avait de gibier mangeable, maintenant ils n'apportaient plus que des racoons. Le racoon est un animal à peu près de même taille et de même espèce que le renard, duquel il diffère surtout par la couleur de son pelage, qui est jaune sale et noir. La famille Holcome en aimait avec passion la chair à la fois coriace et huileuse. « Allons! criaient en chœur enfants et grandes personnes, quand les chasseurs revenaient, nous aurons ce soir *a big, fat coon,* un gros, gras racoon. » Ce gros, gras racoon, que l'on mangeait invariablement bouilli, et dont la graisse jaune surnageait par quantités énormes dans la marmite, avait fini par me causer un dégoût tel que, bien des mois après, le seul nom du fétide animal me donnait encore des nausées. Les lignes étant cassées, on ne prenait plus de poisson. La famille Holcome s'étant jetée, comme la misère sur le pauvre monde, sur les petites provisions de biscuit, de café et de sucre que nous avions apportées de chez Titus, il n'en resta plus une parcelle au bout de cinq ou six jours. Je serais mort de faim, car je me serais, Dieu me le pardonne! plutôt laissé mourir de faim que de manger du gros, gras racoon, si l'on

n'avait retrouvé pour moi dans le jardin une petite quantité de patates douces que je faisais cuire sous la cendre. D'ailleurs, la fièvre m'ôtait pendant douze heures sur vingt-quatre l'envie de manger : les nuits, les nuits surtout, me paraissaient mortellement longues; il m'était presque impossible de fermer l'œil; au milieu de la chambre brûlait un assez grand feu que l'on entretenait avec soin pour chasser les moustiques. D'abord, tous les Holcome, vaincus par les fatigues de la journée, s'endormaient comme des marmottes, et le son de leur ronflement sonore comme la trompette du jugement dernier remplissait la chambre. J'avais beau siffler, pousser des cris, faire pleuvoir du haut de ma niche tout ce qui me tombait sous la main, rien ne bronchait. Vers deux heures du matin, quand ce premier élan de sommeil commençait à se calmer, quelqu'une des dix personnes couchées en bas s'éveillait, expulsait les chiens, qui infailliblement s'étaient introduits dans la case, puis, martyrisée par les puces, allait à la clarté du foyer se livrer à une grande poursuite de ces minuscules ennemis, vigoureux sauteurs, comme on le sait, et fort difficiles à attraper. Bientôt un autre membre de la famille s'éveillait à son tour, grognait un formidable « *Damn the fleas!* » (Au diable les puces!) et venait rejoindre le premier auprès du feu : un autre suivait son exemple, puis un autre, si bien que, vers deux heures du matin, toute la famille Holcome, assise en rond, donnait la chasse aux puces et faisait craquer

sous ses dents vigoureuses toutes celles qu'elle parvenait à attraper.

Tel était l'ordinaire : il était du reste constamment assaisonné par des incidents supplémentaires. Une nuit, mademoiselle Holcome, la géante, eut le délire : elle se leva dans le costume le plus simple, et, déclarant qu'elle voyait le ciel entr'ouvert et sa mère qui lui tendait les bras, se mit à gesticuler comme une possédée : on eut toutes les peines du monde à la calmer. Une autre fois, Russ, l'ours, sous le fallacieux prétexte de tuer un hibou perché sur la maison, envoya un coup de fusil dans la toiture à un pied audessus de ma tête.

Combien de fois, dans ces longues nuits d'insomnie, je me suis relevé pour aller regarder à quelle hauteur était le Chariot, constellation qui me servait d'horloge! Avec quelle joie je saluais l'apparition de l'étoile du matin, et, avant elle, le cri d'un petit pluvier, le plus matinal de tous les oiseaux !

Le 13 mars, Tom et Fetch mirent à la voile pour aller chercher quelques provisions à Sand-Point chez Titus : j'eus un instant l'idée de partir avec eux et de quitter ce triste séjour ; mais il me fallait en tous cas payer le mois commencé, et je restai par mesure d'économie.

Le lendemain 14, Russ, en rentrant de la chasse, annonça qu'il avait trouvé les traces d'un ours qui, depuis quelque temps déjà, sortait régulièrement toutes les nuits du bois pour attraper des crabes ou

chercher des œufs de tortue. En s'embusquant à un endroit qu'il connaissait, on serait, disait-il, absolument sûr de le tuer. Je ne pus résister à la perspective d'une semblable chasse; nous montâmes en bateau à six heures du soir, et à dix nous étions à l'affût sur la lisière de la forêt, à l'entrée de laquelle on voyait en effet de nombreuses empreintes de l'ours. Il faisait un clair de lune splendide, mais les moustiques me mirent au supplice. Toute la nuit, je ne vis rien, sauf deux racoons que je ne tuai pas, d'abord pour ne pas effrayer l'ours, ensuite pour ne pas approvisionner la famille Holcome de cette nourriture ignoble.

Vers cinq heures du matin, au moment où nous allions nous retirer, j'aperçus tout à coup, à quelques mètres de moi, un énorme chat-tigre; je lui envoyai mon premier coup de fusil, l'animal blessé fit vers moi un bond prodigieux qui l'amena à mes pieds, et, si je ne l'avais tué à bout portant de mon second coup, il m'aurait sans doute mis en fort mauvais état; il était de la grosseur d'un chien de berger et pesait vingt-quatre livres.

Cette chasse me fatigua tant, que pendant plusieurs jours je ne pus me lever de ma couche : il faut avoir passé par une semblable misère pour savoir à quel degré d'irritation et d'énervement l'homme le plus doux et le plus patient peut arriver : pour un peu, j'aurais étranglé mon hôte et toute sa famille avec lui. Holcome, entre autres métiers, avait fait celui de

prêcheur baptiste; j'avais avec lui sur la Bible des disputes effroyables; je tapais les enfants quand ils criaient, et je m'en prenais même aux animaux : je me souviens encore des grandes colères que j'eus contre un coq, la seule volaille que possédât Holcome. Chaque fois que j'allais m'asseoir sous les palmiers qui avoisinent la maison, il venait sournoisement se glisser auprès de moi et poussait son *kokérico* le plus strident. Ce coq avait fini par devenir mon cauchemar; vingt fois j'offris à Holcome de le payer tout ce qu'il en demanderait, s'il me laissait lui tirer un coup de fusil; toujours il me refusait, disant qu'il le tenait de feu sa femme qui reposait aujourd'hui dans la vallée de Josaphat. Mes notes de voyage débordent d'imprécations contre le bruyant gallinacé.

Le 23 mars, je me brouillai avec mon hôte : une tortue fut la cause de notre querelle : depuis longtemps, nous n'avions plus à déjeuner que du *cabidj-palm* (chou palmiste); les Robinsons et autres récits fantaisistes de voyage disent merveille du chou palmiste, et moi-même, dans l'Amérique du Sud, je l'ai trouvé passable en salade, bien assaisonné, et succédant à un bon dîner; mais, avec ce chou palmiste rôti sur les charbons, ou bouilli dans l'eau, sans condiments d'aucune sorte, seul et unique repas pendant plusieurs jours, j'affirme qu'il n'y a pas de quoi prolonger longtemps l'existence d'un chrétien.

Or, en ces temps de famine, il restait dans la maison, outre le coq de la défunte, un objet essentiel-

lement comestible : une grosse tortue. Un soir, je signifiai à Holcolme qu'il eût à l'immoler et à m'en servir une partie pour mon déjeuner du lendemain. Il me répondit que la tortue était à ses enfants, qu'il ne pouvait en disposer, et que, si je voulais l'avoir, il me fallait payer quatre dollars à sa marmaille. J'entrai dans une fureur verte et couvris de malédictions le coq, la défunte épouse, la tortue et toute la génération des Holcome. Holcome se fâcha à son tour, et, sans l'intervention de miss Nancy, la géante, bon cœur sous une rude enveloppe, Dieu sait comment cela aurait fini; miss Nancy parvint à conjurer un orage immédiat; seulement, depuis ce moment, je fus plus qu'en froid avec toute la famille, elle exceptée. Il serait mal à moi de me montrer ingrat pour la pauvre fille : elle me soignait de son mieux dans la maladie, elle allait me chercher de l'eau fraîche au puits, et passait des heures à piocher pour me trouver quelques pommes de terre oubliées dans le jardin.

Ainsi que je l'ai déjà dit, depuis quelque temps déjà, deux des fils Holcome étaient partis pour aller chercher des provisions à Sand-Point; il m'était absolument impossible de démarrer, puisqu'ils avaient le seul bateau disponible; mais j'étais fermement résolu à quitter pour toujours Holcome's Castle aussitôt après leur retour, qui devait avoir lieu le 30 mars. Je vis arriver ce jour, 30 mars, avec bonheur, et, dès l'aube, assis sur le rivage, j'interrogeais l'hori-

zon, épiant l'arrivée de leur barque; j'attendis jusqu'au soir et ne vis rien venir. Le lendemain, je passai toute la journée à mon poste d'observation : rien ne parut, rien non plus le jour suivant; une semaine tout entière s'écoula ainsi; enfin, le huitième jour, on signala une voile, et, deux heures après, arrivaient Fetch et Russ, qui, certes, ne m'avaient jamais fait tant de plaisir à voir : j'étais à bout de forces et de patience; aussi, je déclarai à Holcome mon intention de partir dès le lendemain. Il me pria d'attendre deux jours, ce que je fis, non sans grogner. Le surlendemain, au moment de monter en bateau pour quitter cette terre maudite, Holcome vint à moi.

« Combien, me dit-il, nous payerez-vous pour vous transporter à Sand-Point?

— Rien du tout, puisque, d'après notre contrat, vous devez me ramener gratuitement chez le colonel Titus.

— Oui, mais j'ai dû vous soigner pendant votre maladie, et j'ai fait des frais sur lesquels je ne comptais pas, en sorte qu'il faut que vous me donniez vingt-cinq dollars pour payer le déplacement de mon bateau.

— Je ne vous donnerai pas un penny.

— Alors vous resterez ici.

— Soit. »

Je rentrai dans la cabane, remontai sur mon toit et me couchai. Cinq jours se passèrent ainsi : j'étais

décidé à me faire couper en quatre plutôt que de céder aux exactions d'Holcome. De la journée, je n'ouvrais la bouche pour parler à qui que ce fût; seulement, quelquefois miss Nancy venait me trouver en cachette pour me dire combien elle était désolée de ce qui se passait. A l'heure des repas, on m'appelait, j'allais m'asseoir en silence au milieu de la famille, mangeais mon homénie (bouillie de maïs) et mes choux palmistes, puis regrimpais dans ma tanière.

Le sixième jour, Holcome, voyant que je mourrais sur place plutôt que de payer, m'envoya en parlementaire miss Nancy, puis vint lui-même et me fit d'amples excuses; enfin, nous transigeâmes, et il fut convenu que rien ne serait changé à notre convention, seulement que je ferais, à ma générosité, un cadeau pour chacun de ses enfants.

Le 11 avril, je quittai le repaire de Holcome : Dieu me garde d'y revenir jamais! La traversée fut douloureuse pour moi : j'avais une fièvre ardente accompagnée de vomissements violents : mon estomac fatigué refusait le maïs, les choux palmistes et le peu de provisions que nous avions avec nous; la pluie tomba à torrent et nous mouilla jusqu'aux os, le vent nous fut presque constamment contraire, et nous n'avançâmes presque pas. Le 12, nous fîmes une halte dans un endroit appelé Burnow's Grave, où un settler avait entrepris une plantation d'orangers : il me laissa prendre des oranges tant que j'en voulus; j'en man-

geai vingt-sept. Le 13, à notre ancien campement de Peper-Hammac, nous trouvâmes trois chasseurs américains qui me donnèrent une tasse de café au lait et un peu de biscuit. Le 14, nous eûmes, depuis le matin jusqu'au soir, de la pluie et vent debout; le 15, nous fîmes une meilleure route, et enfin, le 16, nous arrivâmes chez Titus, qui me reconnut à peine tant j'étais changé. J'avais horriblement faim : je le suppliai de me céder quelque chose à manger; il me donna, pour attendre un repas plus substantiel, une boîte d'huîtres marinées : je la dévorai tout entière, puis, tout à coup, j'eus une sorte d'éblouissement et perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais sur le lit de Titus, qui m'installa ensuite une petite couchette dans sa chambre. Titus m'a fait payer cher, moralement et matériellement, les soins qu'il me donna alors, et il n'est tour pendable qu'il ne m'ait joué; néanmoins, je dois dire qu'il fit ce qu'il put pour moi. Tous ses remèdes n'eussent peut-être pas reçu l'approbation de la Faculté : ainsi, pour me couper la fièvre, il me faisait boire du wiskey infusé dans du piment rouge, une boisson à brûler un estomac d'autruche; mais il me donna une nourriture relativement saine et abondante, qui, jointe au repos et à la vigueur de ma constitution, me tira d'affaire.

Quinze jours après, j'étais sinon remis, du moins beaucoup mieux, et, comme j'avais reçu par l'intermédiaire du *Little-Hattie* quelques subsides de New-York, je résolus de ne pas perdre de temps et d'entre-

prendre tout de suite cette exploration du Saint-Jean qui, dans mes rêves, devait m'amener à de si brillantes découvertes. J'engageai pour m'accompagner celui-là même qui m'avait donné l'idée d'entreprendre l'expédition, John Houston, homme d'une force herculéenne, chasseur de premier ordre, véritable coureur des bois, et, à ma connaissance, le seul habitant de ce coin perdu de la Floride dont la conscience fût nette et exempte de reproches; seulement, il me fallut lui donner trois dollars par jour; de plus, il me fallut prendre à mon service son fils Sam, brave et courageux garçon, et, ce qui était pis, son gendre Joë, paresseux et ivrogne fieffé, l'un et l'autre à deux dollars par jour. Je devais en outre les nourrir tous les trois, et Dieu sait que la nourriture était chère dans ce pays. Si restreint que fût ce personnel d'exploration, il absorba à peu près toutes mes modestes ressources, en sorte que je me privai nécessairement d'acheter tentes, conserves, moustiquaires, couvertures, etc., etc., tous objets que l'arrivée de la saison des pluies, et par conséquent l'invasion de milliers de moustiques, rendaient cependant à peu près essentiels.

Notre plan de campagne fut ensuite combiné : Houston avait son habitation sur les bords de la rivière Indienne, cinquante milles environ au-dessus de Sand-Point, et à quinze milles au sud d'une petite baie appelée Turkey-Creek. En marchant de cette habitation vingt-huit à trente milles dans la direction est,

on rencontrait, à un endroit appelé *le premier territoire indien*, un petit lac encombré de roseaux, dans lequel, d'après les conjectures de Houston, venait passer le prolongement du Saint-Jean que nous cherchions. Il était donc beaucoup moins pénible pour nous, au lieu de suivre toutes les sinuosités du Saint-Jean depuis le lac Washington, de remonter la rivière Indienne jusqu'à l'habitation de Houston, et, de là, de marcher par terre et de rejoindre, près du premier territoire indien, le cours du fleuve. Seulement, comme les chariots et les moyens de transport manquaient absolument, la voie de terre, praticable pour nous, ne l'était nullement pour la barque qui devait nous servir durant notre exploration. Il fut en conséquence convenu que Houston, qui avait alors une barque sur le lac Washington, pousserait, avec l'aide de son fils, cette barque jusqu'au premier territoire indien, en se frayant une route à travers les roseaux et en suivant le cours du Saint-Jean qu'il avait découvert pendant sa chasse aux aigrettes : pendant ce temps, j'achèverais les préparatifs du départ, puis, mettant à la voile, j'irais attendre à l'habitation de Houston que le vieux chasseur me fît prévenir de l'arrivée de sa barque. Aussitôt qu'il m'enverrait chercher, je le rejoindrais, nous nous enfoncerions dans l'intérieur et atteindrions, si le fleuve allait jusque-là, le lac O-ke-tchoby.

Houston n'était pas flâneur, il partit immédiatement avec son fils; pour moi, je dus marchander pendant

quatre ou cinq jours le prix de location du bateau qui devait transporter Joë et moi à l'habitation de Houston, et, finalement, en passer par le prix de quinze dollars que me demandait le patron, un ivrogne fini, appelé John Russell.

Nous mîmes à la voile, moi, Joë et John Russell, dans les premiers jours de mai. J'emportais une petite caisse de wiskey; Joë et John Russell le burent en cachette durant la journée, si bien que, vers le soir, ils étaient tous deux parfaitement ivres : aussi, à minuit, John Russell ne trouva rien de mieux à faire que de sauter par-dessus le bord de son bateau. Il ventait bonne brise, et nous filions quatre nœuds. Je n'entendais rien alors et n'entends rien aujourd'hui à la manœuvre, et Joë était à peu près hors d'état de la faire : heureusement, nous n'étions qu'à trois ou quatre cents mètres de terre, et John Russell, qui nageait comme un poisson, gagna la rive. Il nous fallut près de deux heures avant de pouvoir l'y reprendre. Nous marchâmes toute la journée du lendemain, et, au soleil couchant, nous arrivâmes à mon ancienne connaissance, l'île des Pélicans. Par un bonheur inespéré, depuis quelque temps, les aigrettes s'y étaient jointes aux pélicans et aux autres oiseaux qui venaient y coucher toutes les nuits, en sorte que nous en fîmes un grand massacre. Le jour suivant, nous trouvâmes à la plantation d'un settler, appelé Gore, un excellent déjeuner, dont un gros ours, fraîchement tué, fit tous les frais, et, dans l'après-

midi, nous atteignîmes l'habitation de Houston : sa femme, sa fille et tous ses enfants nous reçurent de leur mieux : pour la première fois, depuis mon départ de New-York, je bus du lait, Dieu sait avec quelles délices!

Dans la nuit même arrivèrent Houston et son fils; le vieux chasseur ne s'était pas trompé : le Saint-Jean allait bien du lac Washington dans le petit lac en question, et, après des difficultés inouïes et un travail acharné, le père et le fils avaient pu amener le bateau à l'endroit convenu, sur les bords du premier territoire indien; seulement, Houston me conseilla, avant de commencer notre exploration, d'aller exploiter un roust d'aigrettes qu'il connaissait à quinze ou seize milles de son habitation, non loin de la rivière Indienne. J'y consentis avec le plus grand plaisir. Houston prit seulement quelques heures de repos, et, vers dix heures du matin, nous nous mettions en route; John Russell et son voilier étaient repartis aussitôt après nous avoir remis à terre, mais il nous restait la *Petite-Doria*. La *Petite-Doria*, propriété privée d'Houston, était une pauvre barque tant de fois radoubée, raccommodée, retapée, qu'il ne restait plus grand'chose du bateau primitif. Elle n'avait pas de voile, mais, sous les efforts vigoureux de rameurs tels que Houston, Joë et Sam, nous ne laissâmes pas de glisser sur l'eau avec une extrême rapidité. A midi, nous entrâmes dans Turkey-Creek, où un banc d'huîtres monstres nous fournit un déjeuner hors

ligne : j'en mangeai crues, frites et rôties. Nous nous engageâmes ensuite dans une petite rivière qui venait se jeter dans Turkey-Creek; à chaque instant nous frôlions, littéralement à les toucher, d'énormes alligators qui ne se dérangeaient pas plus pour nous que nous ne nous dérangions pour eux. A cinq heures, Houston attacha le bateau à l'un des arbres de la rive, et, jetant sur nos épaules nos fusils, nos munitions, la boîte à scalpels et quelques provisions, nous nous mîmes en marche dans une verte forêt de pins. L'étape était longue, et nous ne pûmes arriver au roust ce soir-là; à peine avions-nous allumé du feu et commencé à préparer notre dîner, la pluie se mit à tomber avec une violence tropicale et ne cessa pas jusqu'au jour. Il nous fallut passer toute la nuit assis en rond autour du feu, fumant et nous chauffant de notre mieux; seul, Sam, fils de Houston, s'étendit par terre, et, bien que dans une mare d'eau et de boue, dormit jusqu'au matin du sommeil du juste. Durant la nuit, dans les forêts de la Floride, on entend un cri étrange, plaintif, qui retentit de tous côtés à la fois : c'est celui du *chook will-willow*, oiseau appelé ainsi parce qu'il répète sans cesse ces quatre syllabes, en volant avec une extrême rapidité de droite et de gauche à la poursuite des insectes. Il n'apparaît qu'à la tombée de la nuit et il ne se pose jamais; aussi je faisais, depuis mon arrivée en Floride, d'inutiles efforts pour en tuer un et l'adjoindre à ma collection. Aux premières lueurs de l'aube, l'un d'eux

vint voleter autour de notre bivouac; je le tirai presque au hasard et fus assez heureux pour le tuer. C'est une belle chose pour un voyageur d'avoir une monomanie quelconque : botanique, zoologie, entomologie; la possession de cet oiseau, pas plus gros qu'un merle, fort laid du reste, me fit oublier en une seconde toutes les misères de la nuit.

Au jour, après avoir pris du café, nous nous remîmes en mouvement; la pluie, qui avait un instant cessé, recommença de plus belle et tomba par torrents jusqu'à dix heures et demie. Après une marche des plus pénibles, nous arrivâmes au marais dans lequel devait se trouver le roust : hélas! il était presque entièrement abandonné; à l'endroit où Houston avait pendant des années vu des centaines d'aigrettes, il n'y en avait plus que huit ou dix, que guettaient paisiblement une vingtaine d'alligators. Nous tuâmes cinq des oiseaux blancs sur leurs nids; l'un d'eux fut happé au moment où il tombait, et, pour avoir les quatre autres, il nous fallut entrer dans l'eau tous à la fois, faisant grand bruit et effrayant nos concurrents les alligators.

Une grande aigrette s'était posée dans une mare à quatre ou cinq cents mètres de l'endroit où nous étions : Houston alla la tirer et la tua; mais, au moment de la ramasser, un petit alligator, parvenu seulement au quart de sa croissance, sauta dessus comme une grenouille sur un morceau de drap rouge et l'empoigna par la tête. Houston ne s'émouvait pas pour si

peu ; il saisit par les pattes et tira vigoureusement à lui l'aigrette qui finit par lui rester, moins la tête et le cou.

En somme, l'expédition était manquée, et il nous fallait battre piteusement en retraite. La pluie reprit avec une extrême violence à six heures du soir, et nous dûmes passer cette nuit-là encore sans sommeil, mouillés jusqu'aux os et dévorés par les moustiques, attirés par le feu que Houston, après des prodiges d'adresse, était parvenu à allumer.

Le lendemain, quand nous arrivâmes, vers deux heures, à l'endroit où était la *Petite-Doria*, à l'instar de Gribouille, qui se met dans l'eau de peur qu'il se mouille, nous entrâmes dans la rivière jusqu'au cou, et nous mîmes en devoir de pêcher à la ligne, car nous avions grand besoin d'attraper quelques poissons ; mais nous ne prîmes rien. Cette pêche malencontreuse nous fit perdre environ deux heures, et quand, à la nuit, nous atteignîmes de nouveau la rivière Indienne, une véritable tempête soufflait : les vagues s'élevaient comme celles de la mer[1]. Le souvenir de cette nuit ne s'effacera jamais de ma mémoire. La rivière Indienne tout entière était d'une phosphorescence si vive que, nulle part ailleurs dans mes voyages, je n'ai jamais rien vu de semblable : les masses d'eau

[1] On se souvient que la rivière Indienne est un long bras de la mer, séparé seulement de l'Océan par une langue de terre assez étroite.

salée qui à chaque instant pénétraient par-dessus notre bord semblaient nous inonder de feu ; à côté de nous passaient sans cesse en traînées lumineuses, comme une chasse infernale, de gigantesques espadons poursuivant des bandes de mulets ou de bass-fish. Houston et Joë se courbaient sur les avirons, et notre canot bondissait sous leurs efforts herculéens ; Sam, le jeune fils de Houston, un enfant de quinze ans, tenait le gouvernail, et évitait les lames avec une adresse et un sang-froid merveilleux ; moi-même, accroupi au fond du canot, je rejetais sans cesse l'eau qui nous envahissait de tous côtés ; l'imminence du danger m'avait rendu mes forces. De tous côtés des voies d'eau s'étaient déclarées dans la *Petite-Doria;* un faux coup de barre, plusieurs vagues arrivant à la fois, et nous étions perdus. Pas un de nous n'échangea une parole pendant les cinq heures que dura cette rude traversée ; seulement, au moment où nous entrâmes dans la petite crique qui avoisine la maison de Houston, le vieux coureur des bois frappa doucement sur l'épaule de son fils et lui dit ces simples mots : « *Well steerred, old boy* (Bien gouverné, enfant). »

Deux jours de repos n'étaient pas de trop après de semblables fatigues : nous les prîmes ; mais le troisième jour, dès l'aurore, eut lieu notre départ définitif pour l'intérieur. Un vieux baudet, *Old-Jack,* qui appartenait à la famille Houston, fut mis en réquisition pour me porter. Ce ne fut pas sans un certain orgueil que je vis notre petite caravane se mettre en

mouvement pour cette campagne, dont mes illusions me promettaient de si brillants résultats. En tête marchait Houston, portant sur ses épaules un rifle qui eût fait envie à Longue-Carabine, et un chargement qui eût éreinté un zouave; puis venaient son fils et Joé, tous deux armés jusqu'aux dents et porteurs de nos provisions de bouche... enfin,

> ... Mon petit Victor, sur son âne monté,
> Fermant la marche avec un air de dignité.

Toute la journée, sous un soleil brûlant, nous marchâmes dans une immense forêt de pins; à la tombée de la nuit, nous bivouaquâmes sur la lisière d'une vaste prairie. Un feu gigantesque chassa tant bien que mal les moustiques: seulement, par une négligence incroyable, personne n'avait songé à apporter d'eau, et, comme du bœuf salé fut toute notre nourriture ce jour-là, la soif nous fit passer une désagréable nuit. Nous étions de nouveau en marche aux premières clartés de l'aube: le lever du soleil vint éclairer une prairie splendide, dans laquelle paissaient pêle-mêle des bœufs à demi sauvages et de grands cerfs que, malheureusement, nous ne pûmes approcher. Dans le lointain, on apercevait un petit monticule couvert de palmiers: « Voilà, me dit Houston, le premier territoire indien, notre étape d'aujourd'hui; quand j'y suis venu, il y a quelques jours, aucun pied humain ne l'avait foulé depuis l'époque où les Peaux-Rouges l'ont abandonné. »

Il nous fallut six heures pour traverser la prairie : en chemin, nous rencontrâmes une bande nombreuse de *jabirus*, sorte d'énorme cigogne au cou noir et déplumé : à les voir de loin, on eût dit un véritable troupeau de moutons. Ces oiseaux, d'ordinaire si sauvages, n'avaient sans doute jamais vu l'homme, car nous pûmes arriver à moins de dix pas d'eux : à cette distance, nous fîmes une décharge générale qui en tua six. Le danger est un excellent instructeur, pour l'animal peut-être encore plus que pour l'homme : depuis ce moment, jamais plus les jabirus de ces parages ne nous laissèrent approcher à portée de fusil.

La poursuite de quelques cerfs nous attarda ensuite, de sorte qu'il était plus de quatre heures de l'après-midi quand nous atteignîmes le premier territoire indien : c'était une véritable oasis, une petite colline couverte de palmiers et d'orangers sauvages; à gauche, la prairie s'étendait à perte de vue; à droite, le Saint-Jean, but de nos efforts, coulait invisible au milieu d'une véritable forêt de roseaux et d'arbres aquatiques, sur lesquels des centaines d'aigrettes et d'oiseaux de toute sorte réjouissaient notre œil de chasseurs; de tous côtés, des tortues, venues pour pondre leurs œufs, avaient laissé des empreintes très-visibles sur le sable humide : nous n'eûmes pas de peine, en grattant le sol, à nous procurer de quoi faire une excellente omelette.

Un peu après le coucher du soleil, arrivèrent tout

à coup, avec les croassements les plus sinistres, des centaines et des centaines de petits vautours (zopilotes); il y en a deux espèces : l'une que les Anglais appelent *crow-buzzard*, l'autre qu'ils nomment *turkey-buzzard*, et dont le cou nu et rouge lui donne, en effet, une certaine ressemblance avec le dindon. Ces deux espèces sont également repoussantes : ces oiseaux de mauvais augure avaient leur rookery, l'endroit où ils couchaient depuis des siècles, sans doute, juste au-dessus de notre tête : non-seulement les feux du bivouac ne les effrayèrent pas, mais encore il fallut veiller ce soir-là jusqu'à la nuit close, et le lendemain durant la matinée, pour les empêcher de piller tout ce que nous avions de comestible. En cet endroit, les moustiques nous firent endurer de grandes souffrances; en vain, pour nous en garantir, nous entourions-nous d'un véritable cordon de feu dont la fumée nous suffoquait à demi ; à peine cette fumée commençait-elle à se dissiper, ils revenaient plus intenses que jamais et nous tracassaient sans relâche. Je me souviendrai longtemps de ces nuits-là. Il faut avoir entendu de ses oreilles, pour s'en faire une idée, les mille bruits qui s'élèvent au-dessus des marais de la Floride quand les dernières clartés du jour se sont évanouies : de tous côtés, l'alligator fait entendre son ronflement sinistre, la grenouille-géant pousse des beuglements que ne désavouerait pas un hippopotame, le cryingbird gémit comme un enfant, le chook will-willow vole au-dessus des eaux, faisant retentir

sans relâche son cri mélancolique ; de grands hibous s'appellent et se répondent dans les palmiers, le grand héron de Floride (*l'ardea goliath*) jette de temps à autre aux vents son *couac* rauque et saccadé, auquel répond le cri de centaines d'ibis ; les vautours croassent, le moqueur siffle comme en plein jour sa chanson aiguë, et le geai de Floride, réveillé tout à coup, caquette bruyamment; enfin, des milliers de voix, Dieu seul sait de qui, viennent apporter leur note dans ce concert plein d'une sauvage harmonie.

Au lever du jour, le lendemain de notre arrivée, j'étais assez souffrant; j'avais d'ailleurs à préparer beaucoup de pièces tuées à la chasse, et je restai au camp avec le jeune Sam. Vers six heures et demie, je vis une grosse tortue sortir de l'eau et s'avancer dans la direction des palmiers : je m'élançai vers elle, croyant en avoir facilement raison; mais l'amphibie, m'ayant aperçu, se mit à courir très-vite dans la direction de l'eau, où, avant que j'eusse pu l'atteindre, elle plongea pour ne plus reparaître : j'appris ainsi à mes dépens que la sagesse des nations s'est trompée en prenant la tortue comme emblème de la lenteur. Sam, qui venait d'accourir, rit beaucoup de ma mésaventure, et, comme j'étais de fort mauvaise humeur d'avoir ainsi laissé échapper un morceau dont je me promettais un régal succulent :

« Consolez-vous, me dit-il, il en viendra beaucoup d'autres ; c'est le moment de leur ponte : nous les épierons, et quand elles seront occupées à déposer

leurs œufs, nous les surprendrons et les jetterons sur le dos; alors elles seront à nous. »

Dix minutes après, une tortue plus grosse encore que la première montrait sa tête hors de l'eau dans la rivière; nous étions justement cachés par de gros arbres. Elle monta sur le sable, regarda tout autour d'elle, et, ne voyant rien de suspect, s'avança d'une vingtaine de mètres; là elle fit halte et se mit à creuser de ses pattes un trou rond sur lequel elle s'installa commodément. C'était l'instant : tandis que je courais du côté de la rivière pour lui couper la retraite, Sam la prenait par derrière et d'un seul coup la renversait sur le sol. Elle pesait environ trente livres et était de l'espèce appelée *soft shell*, l'une des plus estimées par les gourmets : ainsi que l'indique son nom, sa carapace n'est nullement dure, et Sam la cloua à terre en traversant cette carapace d'un pieu qu'il ficha dans le sol. Nous nous mîmes immédiatement en devoir de dépecer notre proie. « Allons, me disais-je, je vais donc m'offrir une soupe à la tortue » ; et, avec cette gourmandise que donnent la faim et la privation, je me rappelais le goût succulent de la soupe à la tortue que l'on me faisait payer si cher au café Anglais. Hélas! à la place du régal que je m'étais promis, je trouvai dans le potage que m'apporta Fred un mets fade, insipide, en un mot, plus que médiocre même pour un affamé; j'ignorais, dans ma naïveté d'alors, que dans la soupe à la tortue que l'on sert à Paris, il entre de tout excepté de la tortue. Pour me

consoler, je pêchai à la ligne, et cassai, dans l'épaisse couche d'herbes qui recouvrait la rivière, un des trois hameçons, les derniers qui nous restassent encore. Une heure après vint s'abattre au-dessus de notre tête une bande nombreuse de petites perruches de Floride aux couleurs éclatantes : j'en tuai cinq, dont je mangeai une et j'empaillai quatre.

Dans l'après-midi, Houston et Joë revinrent; leur bateau était littéralement chargé de gibier : dans ce seul jour les deux chasseurs avaient abattu quatre spatules roses, magnifiques oiseaux aux ailes d'un carmin éclatant, dont la possession me remplit de joie, une douzaine d'aigrettes, des anhingas, des oiseaux pleureurs, des bihoreaux, etc. En présence de telles richesses, mon cœur s'émut, je résolus de consacrer, en conservant ce même bivouac comme quartier général, huit jours encore à la chasse, avant de m'enfoncer définitivement dans l'intérieur. En apparence je me trouvai fort bien de cette décision : durant ces huit jours nous fîmes d'oiseaux de toute espèce un carnage tel, que je dus passer mes journées et une partie de mes nuits à les préparer.

Malheureusement chacun des Houston, qui chassait comme deux, mangeait comme quatre, et malgré mes objurgations, le café, le sucre, le lard, les liqueurs, en un mot les provisions qui devaient nous sustenter pendant toute notre exploration du Saint-Jean furent plus qu'aux trois quarts gaspillées durant les sept premiers jours; notre poudre même était presque

toute brûlée, et le huitième jour, quand il s'agit de partir, Houston fit observer, avec raison du reste, que, comme nous allions dans le pays de la faim, il était insensé de se mettre en route sans s'être muni au moins des choses les plus indispensables : café, biscuit, lard et munitions. — Nous tînmes conseil ; je me décidai à retourner chez Titus, et tandis que mes hommes continueraient à chasser sur le territoire indien, je chercherais à obtenir du colonel qu'il me donnât des provisions à crédit, le peu d'argent qui me restait étant strictement nécessaire pour la paye de la tribu Houston. Ma résolution une fois prise, je n'en différai pas un instant la mise à exécution : il me fallait aller d'abord à la plantation de Houston et de là prendre le bateau de Russell qui s'y trouvait en partance pour Sand-Point. On me confia *Old-Jack ;* au moment où je l'enfourchais, la selle, si l'on peut appeler ainsi les débris de selle qu'il avait sur le dos, tourna, et j'eus l'humiliation de m'étaler tout de mon long sur le sol. Houston répara tant bien que mal le dégât et me hissa de nouveau sur le vieux baudet. J'ai eu, je crois, l'occasion de le dire, je ne suis pas adroit de ma nature ; au moment où je partais, Houston me fit d'un air convaincu les recommandations suivantes :

« Sous aucun prétexte ne descendez de nouveau avant d'être arrivé : vous casseriez encore la selle, et vous êtes parfaitement hors d'état de la réparer. Si vous hésitez sur la route à prendre, laissez faire *Old-Jack ;* il ne se perdra pas. Surtout ne rencontrez

pas sur votre route un certain taureau noir qui erre dans la prairie; il est horriblement méchant, et vous mettrait infailliblement en pièces.

Il était une heure de l'après-midi, le soleil dardait ses rayons les plus brûlants sur ma tête; au bout de deux heures je commençais à souffrir horriblement de la soif; les ruisseaux de belle eau claire ne manquaient pas dans la prairie, mais je ne pouvais boire sans descendre d'*Old-Jack*, et si j'en descendais, comment remonter? Je me rendis parfaitement compte, ce jour-là, de ce que pouvait être le supplice de Tantale. A la fin j'imaginai de piquer mon chapeau, un immense chapeau de feutre que j'avais acheté de James Russell, le marinier ivrogne, au bout d'un bâton destiné à accélérer *Old-Jack*, et du haut de ma monture de plonger dans l'eau d'un ruisseau ce vase improvisé; je pus ainsi obtenir quelques gouttes d'eau sans changer ma position.

Vers cinq heures, au tournant d'un buisson assez épais, je me trouvai tout à coup nez à nez avec un énorme taureau noir qui se mit à gratter la terre, en me regardant d'un air fort peu aimable. Allons, me dis-je, cette fois c'est la fin, voilà justement l'animal féroce que Houston m'avait recommandé d'éviter, et je n'ai pas eu l'esprit de mettre des balles dans mon fusil! *Old-Jack* voulait tourner bride; je l'en empêchai, sachant bien que celui qui prend la fuite en pareil cas est perdu. J'obliquai seulement un peu vers la gauche et passai, non sans une vive émotion, à

quelques mètres du taureau, qui me laissa faire.

Il était nuit depuis longtemps quand j'arrivai à la forêt de sapins, il n'y avait aucun sentier frayé; mais, aux clartés de la lune, je crus reconnaître, à n'en pouvoir douter, des entailles faites sur les arbres par Houston, afin d'indiquer le chemin par nous suivi en venant; je dirigeai de ce côté *Old-Jack*, puis lui laissai la bride sur le cou : l'animal se tourna immédiatement vers une direction opposée; deux fois je le ramenai, et deux fois il fit le même manége; je me trouvai alors en proie à une affreuse perplexité : perdu dans ces forêts immenses, sans provisions d'aucune sorte, j'y serais infailliblement mort de faim et de soif. Après de longues minutes d'hésitation, je me décidai à suivre les instructions qui m'avaient été données, me fiant à l'instinct de l'âne, plutôt qu'aux apparences : bien m'en prit, car, après quelques heures d'une marche pleine d'angoisses, je rejoignis un certain sentier frayé que je connaissais bien et qui menait à la maison de Houston. J'arrivai aux premières lueurs du jour. Russell partait ce matin-là même, la traversée fut exceptionnellement rapide, et en moins de vingt-quatre heures j'atteignais de nouveau Sand-Point. Là mes négociations avec Titus furent bien loin d'avoir le succès que j'en avais espéré d'abord. J'eus toutes les peines du monde à obtenir qu'il m'avançât, à quelque quatre cents pour cent au-dessus de leur valeur, dix livres de café, dix livres de lard, vingt livres de biscuit, quinze livres de poudre, et cinq bouteilles

de wiskey, et aussi qu'il me louât, au prix exorbitant de trente dollars, un bateau pour retourner à la maison de Houston.

Quand cinq jours après mon départ du territoire indien mes hommes me virent revenir si mal approvisionné, ils firent un peu la grimace. Néanmoins, ils n'étaient pas gens à reculer, et le lendemain matin, nous empilant dans une petite barque, nous partions pour explorer la partie inconnue du Saint-Jean. Ce serait un fastidieux récit que celui de cette partie de notre voyage : les jours se succédaient semblables les uns aux autres, n'apportant pour toute variété qu'un accroissement de misère. Nous ne faisions que bien peu de chemin, obligés d'ouvrir notre route à travers un véritable fourré de roseaux, et de sonder constamment, pour ne pas nous égarer dans les marécages immenses qui entourent le fleuve. Bien des nuits nous ne pûmes trouver de terre ferme pour bivouaquer, et nous dûmes attendre le jour, assis dans notre barque, nous protégeant de notre mieux contre les alligators; ces vilains animaux n'avaient point encore vu l'homme, et étaient plus agressifs que ceux des autres parties de la Floride. Il me souvient qu'une nuit, vers deux heures du matin, un de ces sauriens, de taille gigantesque, vint poser son museau sur le rebord même du bateau, tout à côté du jeune Fred; le mouvement brusque que fit le pauvre garçon, en se trouvant côte à côte avec un pareil voisin, faillit nous faire chavirer.

Six jours après notre départ, nous perdîmes notre dernier hameçon : le lendemain, nous mangeâmes notre dernier morceau de lard, que l'on avait cependant précieusement ménagé. Nous faisions resservir quatre ou cinq fois le marc de notre café, et pourtant notre café s'épuisa aussi. Alors nous n'eûmes plus pour vivre que les petites aigrettes que nous prenions sur les îles où ces oiseaux viennent nicher et les œufs des tortues qui venaient pondre sur ces mêmes îles; je n'avais du reste pas besoin de manger, la fièvre ne me quittait plus guère. Nous espérions trouver quelque lac ou du moins quelque endroit où la rivière côtoierait la terre ferme; il n'en fut rien : à droite, à gauche, en avant, toujours des marais immenses; enfin nous comprîmes que l'œuvre que nous avions entreprise dans de pareilles conditions était une œuvre surhumaine, et nous décidâmes de revenir sur nos pas. Dieu merci! la route qu'en allant nous avions tracée nous facilita la retraite à notre retour. Nous ne revînmes pas du reste jusqu'à notre point de départ. Une dizaine de milles plus haut que le premier territoire indien, le Saint-Jean passait non loin d'une grande prairie. Houston et les siens ouvrirent une route à travers le marais jusqu'à cette prairie, que nous atteignions après un rude labeur. A peine avions-nous mis le pied sur la terre ferme, Houston tua un cerf qui, avec quelques oiseaux, nous procura un repas succulent.

Abandonnant notre barque, nous nous mîmes en

marche dans la direction de la rivière Indienne, où nous arrivâmes tout près de l'habitation du settleman nommé Gore, le même qui nous avait donné une fois un si bon repas de viande d'ours.

Gore nous reçut à merveille, il avait la meilleure habitation que je connusse sur la rivière Indienne, une véritable ferme avec des vaches, des chèvres, des poules, et une plantation assez considérable d'orangers et de bananiers : lui-même, d'un caractère doux et poli, semblait de beaucoup supérieur à la plupart des gens qui demeuraient dans ces régions sauvages ; je bus avec avidité du lait qu'il me donna et acceptai de lui du tabac, dont la privation m'a toujours été pénible en temps de misère. Le soir, il m'invita à partager sa couche; j'y consentis avec plaisir, parce qu'il avait un moustiquaire. Durant la nuit, comme la chaleur et l'électricité de l'air, qui était à l'orage, nous empêchaient de dormir, je me mis à causer avec mon camarade de lit...

« Je suis surpris, lui dis-je, que vous, qui êtes infiniment au-dessus de tous les habitants de ce pays, qui avez de l'intelligence, des ressources, un matériel de culture, vous soyez venu vous échouer dans ce coin perdu de la terre.

— Aussi, me répondit-il, n'y suis-je pas venu pour mon plaisir, j'ai eu des malheurs.

Je n'osais lui demander quels avaient été ses malheurs, en songeant à ceux de mon autre ami, le docteur Moore, mais il se chargea de me les apprendre :

— Figurez-vous, me dit-il, que dans la Caroline du Sud, où j'habitais jadis, un homme avait juré de me tuer. Je me dis : Voilà un gaillard qu'il faut devancer.

— Ah! et vous l'avez tué pour le devancer?

— Laissez-moi donc parler. Si je l'avais tué, ce ne serait pas un malheur, au contraire, mais c'est autre chose qui est arrivé. Mon ennemi demeurait dans une petite maison dont la salle à manger était au rez-de-chaussée, et les portes toutes grandes ouvertes à cause de la chaleur, car on était en plein été. Un soir, à l'heure de son souper, je m'embusquai derrière un gros arbre, à vingt pas de sa maison, et je me dis : Mon ami, au moment où tu vas te mettre à table, je te logerai une balle dans la tête. Je n'étais pas là depuis dix minutes, qu'un homme paraît dans la salle à manger, je fais feu, celui que j'avais visé tombe roide mort. Damnation! ce n'était pas mon ennemi, c'était son frère, son frère qui ne m'avait jamais rien fait. Vous comprenez, c'était *a damned bad luck* (une damnée mauvaise chance); l'affaire fit du bruit dans le pays, et je fus obligé d'émigrer. Des imbéciles m'avaient dit que la Floride était un bon pays; je les ai crus, j'y suis venu, et m'y voici... Qu'en dites-vous? »

Je n'eus garde d'en dire quelque chose; je pris congé de l'homme au malheur, qui eut l'obligeance de nous prêter son petit bateau à voiles pour aller rejoindre l'habitation de Houston. Il n'y avait qu'une

dizaine de milles à faire, et nous comptions être arrivés pour déjeuner ; aussi nous ne prîmes avec nous aucune provision. A peine avions-nous marché une heure, le vent se leva et nous contraria si fort qu'au bout de la journée nous n'étions pas à moitié chemin.

Houston ne voulant pas naviguer la nuit dans ces conditions, nous nous décidâmes à bivouaquer sur la rive droite de la rivière, et, forts du précepte de la sagesse des nations : Qui dort dîne, nous résolûmes de remplacer par le sommeil la nourriture qui nous manquait absolument. Malheureusement, nous avions compté sans les moustiques : certes, depuis six mois, j'en avais vu une jolie collection ; mais jamais je n'aurais cru qu'il pût exister sur la surface du globe une chose semblable à celle que nous trouvâmes en cet endroit ; je n'en donnerai qu'une faible idée en disant qu'il suffisait de frapper nos deux mains les unes contre les autres pour écraser une pleine poignée de moustiques; en cinq minutes, nos figures, gonflées par des milliers de piqûres, n'avaient plus forme humaine. « Il est impossible de passer la nuit là, dis-je à Houston, il y aurait de quoi en mourir. » Le vieux trappeur se gratta la tête un instant.

« Vous sentez-vous la force, me répondit-il, de marcher pendant deux heures et demie?

— Je me sens la force de tout faire, plutôt que de rester ici.

— Eh bien, en cet endroit, la langue de terre qui

sépare la rivière Indienne de la mer n'est pas large. En marchant huit milles dans la direction est, nous arriverons à l'Océan, et, sur les bords de l'Océan, ces damnés moustiques nous laisseront sans doute en repos.

— Allons », lui dis-je.

Après deux heures et demie de marche, nous atteignîmes en effet la mer : je me laissai tomber plutôt que je ne me couchai, si près de l'eau quel es vagues venaient à chaque instant baigner mon visage : là, du moins, je n'eus presque plus de moustiques. Une autre joie m'était réservée. Houston et son fils n'étaient point restés inactifs : je les avais vus s'éloigner en suivant la plage, l'un à droite, l'autre à gauche : ils examinèrent minutieusement les empreintes laissées sur le sable; je vis qu'ils cherchaient des œufs de tortue et les regardai faire avec une véritable anxiété, car je mourais de faim ; tout à coup, aux clartés de la lune, j'aperçus la silhouette gigantesque du père Houston se projeter vivement contre terre, et le vieillard gratter avec acharnement le sable ; en regardant de l'autre côté, un instant après, je vis son fils dans la même posture, livré à la même occupation : « Allons, pensai-je, il y a encore de beaux jours pour mon estomac. » En effet, quelques minutes après, tous deux revenaient, leurs grands chapeaux pleins jusque par-dessus le bord d'œufs de tortue; Houston en avait trouvé cent quatorze dans un nid et son fils cent vingt-deux dans l'autre; les œufs que nous mangions sur

les îles du Saint-Jean étaient de la grosseur d'un œuf de pigeon; ceux-ci, pondus par d'énormes tortues de mer, avaient une dimension presque double. Avec les épaves qui longeaient partout le rivage, nous réussîmes à allumer un grand feu ; nous avions eu la précaution d'emporter une petite marmite avec nous, et nous fîmes tout de suite bouillir notre trouvaille dans l'eau de mer; j'ai honte de le dire, j'eus la voracité de manger quatre-vingts de ces œufs.

Vers deux heures du matin, je ronflais à poings fermés, lorsque tout à coup je me sentis tirer par le bras : en me réveillant brusquement, je vis Houston qui, un doigt sur la bouche pour me recommander le silence, me désignait de la main droite une masse noire se promenant sur le rivage à trois cents mètres de nous. La lune était dans son plein, et je distinguai la forme d'un gros ours; je me précipitai sur mon fusil, y glissai deux cartouches à balle et me traînai à plat ventre dans la direction de l'animal. Malheureusement, *Martin* avait un flair excellent; quand j'eus fait cent cinquante mètres, il s'assit sur son train de derrière et commença à m'éventer; en vain je restai immobile pendant plus d'un quart d'heure pour le laisser reprendre confiance; à mon premier mouvement, il détala à un trot que mes deux coups de fusil eurent seulement pour effet d'accélérer.

Le lendemain matin, une bonne brise nous poussa en quelques heures jusqu'à l'habitation de Houston,

où j'arrivai dans le plus pitoyable état de santé ; tant de peines, de fatigues, de misères n'avaient abouti qu'à un insuccès complet. Mes illusions s'étaient évanouies ; je n'avais plus qu'un désir : quitter pour toujours la Floride et regagner New-York afin de prendre le repos nécessaire et me préparer à de nouvelles aventures. Chose singulière ! cette longue série de déceptions et de souffrances que je venais d'endurer, loin d'abattre en moi le goût des voyages, et surtout des voyages d'exploration, l'avait fortifié et grandi.

Si simple que soit ordinairement le voyage de la rivière Indienne à New-York, il ne l'était guère pour moi ; l'épuisement absolu de mes ressources pécuniaires me mettait, pour l'accomplir, dans un extrême embarras. Heureusement, le hasard me vint en aide et m'offrit une occasion sur laquelle je n'avais pas compté. Un brave homme appelé Carlier, et demeurant dans une petite crique près de l'habitation de Gore, possédait un tout petit schooner sur lequel il faisait le cabotage entre la rivière Indienne, Savannah et Charlestown. Peu de jours après mon arrivée à l'habitation de Houston, j'appris que ce schooner allait incessamment mettre à la voile pour Savannah avec une cargaison de tortues. Je me rendis immédiatement chez Carlier et le priai de me prendre à son bord et de me déposer à Jacksonville, où il devait toucher pour quelques affaires privées. Je n'avais plus d'argent, et j'avais donné à Houston ma carabine, mes pistolets et mon couteau de chasse, autant pour sol-

der notre compte que pour le récompenser de ses bons services; mais il me restait un excellent fusil Lefaucheux : Carlier l'accepta comme garantie du payement de vingt-cinq dollars qu'il demandait pour mon passage jusqu'à Jacksonville.

Le 14 juin fut le jour fixé pour notre départ. Le 12 j'allai coucher chez Gore; le 13 au matin, au moment où, dans la barque de mon hôte, je me rendais, en sa compagnie et en celle de ses fils, chez Carlier, nous vîmes un ours qui traversait la crique à la nage; il ne me fut pas difficile de le gagner de vitesse; arrivé à trois pas de lui, je lui envoyai mes deux balles, et les fils de Gore l'achevèrent à coups de revolver : c'était un ours brun, de l'espèce qui seule se trouve en Floride, beaucoup plus petite que celle des ours des glaces de Russie ou même des Pyrénées; celui-là n'était pas encore parvenu à toute sa croissance, il pesait néanmoins cent quarante kilogrammes.

Le schooner de Carlier ne put partir que le 17; quatre heures après avoir mis à la voile, nous tombâmes sur un banc de sable, et il fallut trois jours pour nous dégager. Pendant ces trois jours, il plut constamment et nous fûmes dévorés par les moustiques. Carlier n'avait pour tout équipage que ses deux fils, âgés l'un de quatorze ans, l'autre de quinze, et, pour toutes provisions, que du riz et du bœuf salé. Il est vrai que la rivière fourmillait de poisson, et que, pendant les deux premiers jours, Carlier en avait

harponné un grand nombre; mais ensuite le plus jeune fils de notre capitaine eut la malencontreuse idée de s'adresser à un gros requin, qui partit emportant notre seul et unique harpon fiché dans son énorme flanc.

Le 21 juin, après un long et fastidieux voyage, sans cesse contrariés par le vent et martyrisés par les moustiques, nous atteignîmes Caperon-Bar, où la rivière Indienne communique par un canal étroit avec l'Océan. L'eau était si peu profonde, que nous échouâmes plusieurs fois et perdîmes encore deux jours. En cet endroit semblaient s'être donné rendez-vous toutes les mouettes, toutes les hirondelles de mer et tous les pétrels de la création : leurs œufs jonchaient le sable par milliers, et leurs cris nous assourdissaient sans relâche. Ce petit monde d'oiseaux avait sans doute été attiré là par l'extrême abondance du poisson, qui fourmillait littéralement. *Avec mon chapeau* j'en attrapai une friture, et, à coups de bâton, nous tuâmes une quantité de très-gros *bass-fish*, qui, le dos hors de l'eau, poursuivaient le fretin. Le 24 juin arriva notre chargement de tortues; il nous fallut toute la journée pour l'embarquer. Nous prîmes aussi un passager qui venait de la *Patagonie* et était parvenu jusqu'à nous, Dieu sait par quelle voie. Enfin, le 25, à ma joie infinie, nous franchîmes la barre, et notre schooner bondit sur l'Océan. La mer était très-forte; nous devions d'abord nous arrêter à Fernandina; nous ne pûmes pas le faire. Il nous fallait,

d'après les calculs du capitaine, quatre jours pour arriver à Jacksonville : là j'avais de grosses caisses pleines d'effets, dont la valeur payerait amplement mon passage jusqu'à New-York. Dans la nuit du 29, vers deux heures du matin, je dormais, couché sur le pont, quand le vieux Carlier m'éveilla brusquement.

« Nous sommes, me dit-il, en face de la barre de Jacksonville.

— Ah! enfin!

— Oui, mais je ne peux pas relâcher à cette ville, la mer est trop forte et la barre trop mauvaise pour que j'arrive à la franchir ; je ne puis risquer de perdre mon schooner, et j'irai directement à Savannah.

— Mais c'est impossible! m'écriai-je; vous m'avez promis de me conduire à Jacksonville, il me faut absolument y aller : que ferai-je à Savannah, dans les conditions où je me trouve ?

— *I can't help it* (Je n'y puis rien), force majeure; je n'ai pas envie de perdre mon bateau pour vous. »

Le 30 juin 1870, à deux heures de l'après-midi, nous entrions en rade de Savannah : j'avais trois francs vingt-cinq centimes dans ma poche, je ne connaissais pas une âme dans la ville; ma figure minée par la fièvre, mes vêtements dans un état de délabrement absolu, mon immense chapeau de feutre rapiécé en plus de vingt endroits, tout contribuait à me donner un air à la fois piteux et grotesque.

Carlier ne devait passer que quelques heures à

Savannah, je débarquai avec lui : il avait affaire chez un *grocery dealer* (épicier en gros) appelé Thomson; je l'accompagnai dans Bay-Street, où demeurait ce négociant, et il me présenta à lui. Thomson fut assez aimable et m'offrit un verre de wiskey. Carlier ne resta que trois quarts d'heure dans cette maison ; je le reconduisis à son bord, et, deux heures après, le schooner qui m'avait apporté mettait à la voile pour Charlestown, me laissant plus seul dans cette grande ville de Savannah que je n'avais jamais été au milieu des marécages déserts de la Floride indienne: avant tout, il fallait manger, car j'avais grand'faim. J'allai au marché, et, après avoir longtemps étudié ce qu'il pouvait y avoir de plus économique, je me décidai pour trois énormes crabes à deux cents (dix centimes) l'un; j'achetai ensuite pour quatre cents (vingt centimes) de pain, et dînai de très-bon appétit. Après avoir bu à la fontaine, je sortis de la ville et allai m'étendre dans les champs, auprès d'un gros arbre. Si modeste que fût ce gîte nocturne, les moustiques ne me permirent pas de le conserver; ils me maltraitèrent si fort, que je dus rentrer dans Savannah, et, après avoir longtemps erré, j'allai me coucher sur de grosses poutres étendues sous un hangar près du quai de débarquement.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, je déjeunai de nouveau avec des crabes et du pain, et, trop fatigué pour circuler beaucoup, je passai une

partie de la journée, mélancoliquement assis sur un banc, dans un fort joli square. En vain je me creusais la tête pour trouver une issue à ma très-épineuse situation : l'Amérique n'est pas le pays du crédit ; et, d'ailleurs, en quel lieu du monde eût-on fait crédit à un être d'un aspect aussi minable que le mien ?

Vers cinq heures, j'allai, par désœuvrement, rendre visite à Thomson, l'épicier auquel Carlier m'avait présenté la veille : il était de bonne humeur et m'accueillit bien.

« Je viens, me dit-il, de recevoir deux mille ananas de la Havane ; si le cœur vous en dit, ne vous gênez pas pour en manger. »

Je me gênai si peu que je dévorai quatre ananas ; mais cet excès de gourmandise fut promptement et durement puni : une heure après, j'étais pris de douleurs atroces, et, toute la nuit, je fus malade à rendre l'âme. Le lendemain, je n'eus pour toute nourriture que des crabes et du pain ; la nuit, vers deux heures du matin, au moment où je dormais comme une pioche sur mes poutres, un policeman me secoua rudement par le bras.

« Que faites-vous là ? » me dit-il.

Je pensai qu'il valait encore mieux prendre les choses en plaisantant.

« Je dormais, répondis-je, et il me semble que vous auriez pu vous en apercevoir sans me déranger.

— Il est interdit de dormir ici.

— Mais Jésus-Christ et le général Jackson! comme vous dites si bien, ce n'est pas la peine d'être dans le pays le plus libre du monde, s'il n'est pas permis chez vous à un honnête homme de se reposer où bon lui semble : est-ce que vous craindriez qu'il n'y ait encombrement de dormeurs? Soyez tranquille, le lit n'est pas assez moelleux pour cela. » Je continuai quelque temps sur ce ton-là, et mon policeman finit par se dérider.

« Allons, me dit-il, pour cette fois, restez où vous êtes, mais n'y revenez plus. »

Le lendemain, quand j'eus acheté, pour dix sous, mon repas habituel, il ne me restait, nouveau Juif errant, que vingt-cinq centimes dans ma poche : il fallait prendre un parti ; *to be or not to be*, c'était là la question : grande était ma perplexité. Je serais mort de faim plutôt que de tendre la main ; ma maladresse, mon inexpérience, et surtout mon extrême faiblesse, feraient certainement de moi un déplorable ouvrier ; mais, cependant, le travail seul pouvait me donner les moyens de *manger*. J'allais me diriger vers le port et y demander de l'ouvrage, lorsque l'idée me vint de faire auparavant appel à la bienveillance de l'épicier Thomson, dont la figure m'inspirait une certaine sympathie. Je me rendis immédiatement chez lui.

« Monsieur Thomson, lui dis-je avec une émotion facile à comprendre, vous ne me connaissez pas, j'ai l'air d'un mendiant suspect, je ne vous offre aucune

garantie, je puis être un aventurier de la pire espèce, et cependant je me trouve être un gentleman. J'ai à Jacksonville, en quantité considérable, des effets dont la valeur me permettrait de regagner New-York et de payer amplement les avances qu'on me ferait; voulez-vous débourser ce qu'il faut pour faire venir mes malles de Jacksonville... et aussi me donner ce qu'il faut pour manger en attendant? car je meurs de faim.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt? » me répondit ce brave cœur.

Et tout de suite, avec une bonté qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, il me conduisit dans un très-beau « boarding house » où il répondit pour toute la dépense que je pourrais faire, puis il écrivit à Jacksonville et y envoya les quinze dollars nécessaires pour le transport de mes caisses. Je ne sais par quel concours de circonstances ces maudites caisses furent six jours avant d'arriver; durant les trois derniers de ces six jours je souffris horriblement; je n'osais plus me montrer à Thomson, je sentais qu'il devait commencer à suspecter ma bonne foi et qu'il ne tarderait pas à me regarder comme un vulgaire filou. Cette idée me faisait éprouver des tortures bien autrement cruelles que celles de la faim.

Un matin, cependant, au moment où, après une nuit de fièvre et d'insomnie, je commençais à m'assoupir, ma porte s'ouvrit et Thomson parut à mes yeux le visage rayonnant :

« Tout est là, mon ami! s'écria-t-il, tout est ar-

rivé; quelles énormes caisses! que diable peut-il y avoir là-dedans? Allons voir cela! »

Je m'habillai à la hâte et me rendis chez lui. Parti de France onze mois auparavant, dans l'intention de rester plusieurs années absent et de faire un long séjour à New-York, j'avais emporté avec moi absolument toutes mes affaires : aussi mes caisses étaient pleines de ces mille superfluités de la vie élégante à Paris : nécessaire de toilette, porte-cartes, porte-cigares, briquet en argent, pipes en écume, album de photographie, etc., etc., sans parler d'une pacotille de cravates, de gants, de parfumerie. Le bon Thomson était émerveillé, de sa vie il n'avait vu un semblable bagage; mais quand il eut jeté un coup d'œil sur mon passe-port, son enthousiasme ne connut plus de bornes; il m'appela milord, me fit habiller tout de suite et me força à sortir immédiatement avec lui. Il me mena dans sa famille, me promena sous son bras d'un air triomphant, me présenta à tous ceux qu'il rencontrait, et pour un peu il eût crié à haute voix dans les rues : L'homme que j'ai là avec moi est un marquis. Durant la soirée, il se pavana dans un habit noir qui parmi mes vêtements l'avait tout particulièrement séduit, et que sur sa prière je lui avais donné en payement des avances faites pour moi.

Je n'eus pas besoin de vendre mes effets, Thomson répondit de mon passage, et je partis pour New-York le 17 juillet, grâce à cet homme excellent que le hasard, ou plutôt la Providence, avait ainsi jeté sur

mes pas. Je comptais me reposer longuement à New-York, et pourtant je ne fis pour ainsi dire que traverser la capitale des États-Unis. Presque aussitôt après mon arrivée dans la grande cité, le discours du duc de Grammont, télégraphié en entier aux États-Unis, fit considérer comme certaine la guerre franco-allemande, et je crus qu'il était de mon devoir de ne pas perdre un instant pour aller me mettre à la disposition de mon pays.

II

DE SEDAN A WESEL. — JOURNAL D'UN SOLDAT EN SEPTEMBRE 1870.

Dieu me garde de vouloir refaire l'histoire de la journée néfaste du 1er septembre, et de rentrer dans les tristes polémiques auxquelles elle a donné lieu : je n'ai eu qu'un seul et unique objet en vue en écrivant ces lignes, retracer les impressions d'un simple soldat, *a leaf in the storm* (une feuille dans l'ouragan), pendant la bataille de Sedan, ses souffrances dans les journées qui l'ont suivie, enfin sa vie comme prisonnier en Allemagne.

Le 31 août 1870, à cinq heures du matin, j'étais avec quelques milliers d'hommes couchés pêle-mêle sur la route et dans les fossés, harassés de fatigue et encore tout noirs de poudre, attendant devant une porte des fortifications de la ville de Sedan. En mouvement la veille à une heure et demie du matin, battus à Beaumont dans l'après-midi, poursuivis toute la nuit par l'ennemi, nous étions, après avoir marché quatre-vingt-un kilomètres, arrivés devant Sedan, dont les portes restaient closes malgré les cris et les

appels de nos officiers. Enfin, vers cinq heures du matin, un grand mouvement se produisit et un nouvel échange de pourparlers entre la ville et nous eut lieu. On nous dit que le général Douai venait de sommer, sous sa responsabilité privée, le commandant de place d'ouvrir les portes aux débris de son corps d'armée.

Quelques instants après nous entrions dans la ville. Déjà plusieurs habitants étaient sur pied pour distribuer du pain aux soldats qui arrivaient. En passant devant un hospice, les Petites Sœurs des pauvres nous donnèrent une tasse de café au lait : c'est de grand cœur que j'acceptai cette aumône. Toutes les auberges, tous les restaurants, tous les hôtels étaient encombrés par les troupes arrivées la veille : il était impossible de s'y procurer quoi que ce fût. Je n'avais rien mangé depuis vingt-quatre heures; après bon nombre de tentatives inutiles, je me faufilai tout seul dans une maison d'assez belle apparence, et demandai d'un air humble si, en payant, bien entendu, il n'y aurait pas moyen d'obtenir une omelette au lard pour trois serviteurs de la France momentanément en proie à une faim colossale. Ma mine piteuse émut la dame du logis, une bonne vieille que Dieu récompense! Les derniers œufs et le dernier morceau de lard de la maison y passèrent; aussi quelques minutes après nous attablions-nous avec une joie féroce, Niger, Aubrerie et moi, devant ladite omelette au lard d'une grandeur démesurée et flanquée de plusieurs bouteilles de bière. Quelle douce chose qu'un bon déjeu-

ner pour des gens affamés! Vingt-sept heures de marche, les dangers courus, les malheurs de la patrie, les angoisses de l'avenir, tout était presque oublié, et ce fut le pied léger et le cœur dispos que, restaurés, sinon reposés, nous nous levâmes de table. Quand il s'agit de régler notre écot, nous ne pûmes jamais faire accepter un sou à notre hôtesse, la concierge du logis, et nous partîmes chargés de ses bénédictions et de ses souhaits de bonne chance.

Il était neuf heures du matin. Au loin, sous les remparts, on entendait gronder le canon; des régiments qui n'avaient pas donné la veille traversaient les rues au pas de charge pour aller à l'ennemi; des batteries d'artillerie passaient au grand galop. De tous côtés des soldats couverts de poussière et de sang se formaient par groupes et cherchaient à rallier leur régiment. A chaque instant on rencontrait des généraux, des colonels, des intendants; les officiers d'état-major se croisaient en tous sens. Il n'y avait pas jusqu'aux braves habitants de Sedan qui, dans leur costume de ville et portant seulement sur la tête un képi de garde mobile, ne courussent aux remparts.

Dans un capitaine de la garde mobile qui suivait le général Wimpfen, je reconnus un de mes anciens collègues du Conseil d'État, le marquis de L..., devenu officier d'ordonnance. Je le saluai militairement, avec toute la déférence due par le soldat de deuxième classe à son supérieur; il ne pouvait d'abord me reconnaître sous mon uniforme de pioupiou; nous

n'eûmes que le temps d'échanger une vigoureuse poignée de main.

Sur la place, plusieurs régiments se reformaient tant bien que mal; parmi eux se trouvait notre pauvre 47e. Là j'eus le bonheur de voir arriver sain et sauf mon capitaine, M. Blanc, et avec lui le capitaine Charronnaye; ils m'accueillirent plus que cordialement. Je restai plus longtemps dans une extrême inquiétude au sujet de mon ami d'enfance, le lieutenant de Lupel; le bruit courait que le convoi de bagages qu'il escortait avait été pris, et je le connaissais assez pour savoir qu'il ne se serait rendu qu'après avoir risqué cent fois sa vie; mais enfin un de mes camarades m'apprit qu'il était de retour sain et sauf : ce fut une grande joie pour moi.

A dix heures et demie, il fallut se remettre en marche, malgré notre état de fatigue excessif : heureusement il ne s'agissait que d'aller bivouaquer à deux kilomètres de la ville. Aussitôt le signal donné de rompre les rangs, je me jetai à terre pour dormir; à peine avais-je fermé les yeux, on vint m'appeler pour être de garde; jamais faction ne fut montée par un factionnaire plus somnolent et de plus mauvaise humeur; mais le sergent-major me rendit bientôt toute ma gaieté en m'annonçant que j'étais porté pour la médaille, et que le lieutenant de Berthier m'avait demandé pour caporal-fourrier.

Je passai la soirée à m'entretenir avec mon pauvre ami de Lupel : c'était, hélas! la dernière fois que je

devais le voir; il tomba le lendemain mortellement frappé d'une balle prussienne, et je n'eus même pas la consolation d'être près de lui pendant la bataille, de lui tendre une main amie, de recueillir ses dernières paroles pour les transmettre à ses parents, qu'il chérissait..... Mais il me faut reprendre mon récit.

Toute la journée, on avait entendu le bruit du canon et des mitrailleuses. Vers dix heures du soir, la nouvelle se répandit parmi nous qu'une grande victoire venait d'être remportée. Un commandant d'artillerie passa devant nous, à cheval, tout couvert de poussière : il revenait de Bazeilles, où l'on s'était battu avec acharnement. « Allez, marchez, mes enfants! nous cria-t-il, vos camarades de l'artillerie ont fait une fameuse besogne là-bas; nous avons détruit toutes les batteries prussiennes. » Des bravos et des cris de : Vive la France! retentirent de toutes parts. Pleins de confiance, nous dormîmes d'un sommeil de plomb sur la terre nue, sans nous préoccuper du lendemain, que nous savions pourtant devoir être un jour de bataille.

1er SEPTEMBRE 1870.

Le 1er septembre 1870, nous fûmes réveillés aux lueurs naissantes du jour par une vive fusillade engagée derrière nous. Au bout de trois quarts d'heure, à la fusillade se joignirent le roulement du canon, le craquement des mitrailleuses, les détonations des

obus qui éclataient dans les airs et qui se succédèrent bientôt avec un ensemble et une rapidité inouïs derrière nous et bientôt en avant. Il était évident qu'une bataille générale s'engageait; ce bruit était infernal. En pareil cas, le soldat ne voit guère que d'épais nuages de fumée; d'ailleurs notre horizon était très-limité : une petite colline masquait la vue en avant de nous, et derrière nous, à moins d'un kilomètre, se trouvait un bois assez fourré. Le long de ce bois, nous voyions sans cesse passer au galop des batteries d'artillerie et des régiments de chasseurs d'Afrique ou de cuirassiers. Au bout d'une heure, plusieurs batteries de canons et de mitrailleuses prirent position à cinq ou six cents mètres devant nous. A partir de ce moment, les projectiles commencèrent à passer en grand nombre au-dessus de nos têtes. « Tout le monde couché! » cria le capitaine qui avait pris le commandement des débris de notre régiment. Tous les soldats, avec plus ou moins d'empressement, s'étendirent par terre. « Messieurs les officiers comme les autres! » cria encore le commandant. Bientôt les autres régiments alignés à côté du nôtre recevaient le même ordre, et quelques instants après tout le monde avait pris la position réglementaire pour écouter, en se faisant le moins possible casser les oreilles, le concert agréablement varié du sifflement et de l'éclat des obus.

Pendant assez longtemps tout alla bien, les projectiles passaient beaucoup trop haut, et, à part quelques

poltrons qui s'aplatissaient derrière leurs sacs le nez dans la poussière, nous fumions tranquillement nos pipes en échangeant d'aimables plaisanteries. Les officiers de la compagnie, assis en cercle, faisaient la causette, se partageant quelques provisions que nous dévorions des yeux, faute de pouvoir les dévorer des dents, et je me donnais le plaisir honnête et permis de collectionner des éclats d'obus qui venaient, sans beaucoup de force, tomber à nos pieds.

On pouvait cependant déjà remarquer combien les Prussiens pointaient juste, car dès qu'une batterie d'artillerie ou quelque convoi de bagages passait dans le chemin qui se trouvait à une centaine de mètres derrière nous, il était littéralement enveloppé d'obus. Un régiment de cuirassiers vint à déboucher au grand trot : ce fut une chose terrible que l'effet des obus qui tombèrent là. Quel cliquetis au milieu des cuirasses! quel désordre au milieu des chevaux! Les vaillants cavaliers ne se débandèrent pas néanmoins, et à chaque trouée leurs rangs se reformaient plus serrés.

Cependant l'artillerie qui était en avant de nous se rapprochait, lentement d'abord, plus rapidement ensuite : il était évident qu'elle reculait toujours, malgré le dire des officiers d'artillerie qui se tuaient à répéter qu'ils ne faisaient qu'exécuter des changements de manœuvre. Au bout d'un certain temps, les canons furent au milieu de notre régiment, et les caissons, avec plusieurs officiers d'artillerie et une compagnie

de chasseurs à pied, vinrent se ranger immédiatement derrière nous. A partir de ce moment, une pluie d'obus se mit à tomber au milieu de nous.

J'étais à genoux, tout près d'un caisson d'artillerie, en train d'examiner un projectile qui venait de tomber à côté de moi, lorsque tout à coup je fus renversé par une commotion épouvantable : je ressentis à la tête une douleur si vive que je croyais l'avoir brisée, et je fus tout étonné en y portant la main de la trouver entière sur mes épaules. En me relevant, tout meurtri, je vis un affreux spectacle : le caisson avait fait explosion, et sept des soldats qui m'entouraient étaient morts ou n'en valaient guère mieux. D'un malheureux artilleur qui, un instant auparavant, se tenait debout accoudé sur le caisson, il ne restait que quelques débris fumants : un pied, un morceau de la tête et un pan de la tunique; mon voisin de droite avait la tête complétement emportée. Un assez grand nombre de soldats, saisis d'une terreur panique, se sauvaient à toutes jambes malgré les cris des officiers. Le sang me monta à la tête; j'étais comme grisé par la poudre et l'indignation. Je fis trois ou quatre pas en avant, et je restai debout tandis que tout le monde était couché. Tout autour de moi les projectiles effleuraient ma tête; l'un d'eux troua ma capote, mais je n'y prenais pas garde; je ne saluai pas même ceux qui passaient le plus près. Cela dura ainsi près d'une demi-heure : j'avais fait le sacrifice de ma vie et j'attendais tranquillement la mort.

Cependant de nouveau se fit entendre le fatal commandement de : « En retraite ! » — « Allez doucement, mes enfants, et en tirailleurs, dans le bois », crièrent plusieurs officiers. Comme nous nous retirions à petits pas et parmi les derniers, mon capitaine, M. Blanc, et moi, une quantité de pièces d'artillerie et de voitures du train arrivèrent au galop, et dans la plus grande confusion, sur la route. Nous pûmes juger alors de l'étendue du désastre : l'artillerie, la cavalerie, des soldats de tous régiments et de tous uniformes couraient pêle-mêle dans toutes les directions, ne sachant pas même de quel côté il fallait fuir. « La France est perdue, me dit mon capitaine ; pour moi, j'aime mieux ne pas survivre à un pareil jour ! » Et il marchait au hasard dans la plaine, allant d'un côté, puis revenant sur ses pas, le cigare aux dents, et en apparence aussi parfaitement tranquille que s'il se fût promené dans son jardin. Et cependant les obus tombaient si dru autour de nous que j'ai entendu dire depuis, à de vieux soldats de Crimée et d'Italie, qu'ils n'avaient jamais été à pareille fête. Fidèle à la promesse que je lui avais faite de ne jamais le quitter, je marchais, sans rien dire, à ses côtés. Comme nous reprenions pour la troisième fois un chemin qui traverse la plaine, nous aperçûmes le philosophe Lavallée (mon camarade de lit) placidement occupé à détacher une couverture d'un cheval mort ; il se joignit à nous. Nous rencontrâmes aussi un petit sous-lieutenant de notre régiment, qui, dans un pareil

moment, trouva moyen de nous faire rire, à ses dépens, du reste : nous l'avions déjà remarqué à la manière peu héroïque dont il allongeait le pas dans le défilé de Mouzon; mais ce jour-là il était encore bien moins à son affaire : à chaque bombe qui passait près de lui, et Dieu sait qu'il en passait souvent, il exécutait des bonds et des cabrioles à n'en plus finir. Quand il vit l'itinéraire que suivait notre capitaine : « Mais, mon capitaine, nous allons nous faire tuer », criait-il à chaque instant d'une voix lamentable. — « Eh bien!... après? » répondait imperturbablement M. Blanc.

Nos deux compagnons nous laissèrent bientôt en tête-à-tête. Comme nous marchions l'un à côté de l'autre, un obus vint à passer entre nous deux et éclater presque à nos pieds ; nous fûmes un instant aveuglés par la terre et par la fumée, et quand nous pûmes y voir clair, chacun de nous resta stupéfait de trouver son voisin encore debout.

Cependant nous étions revenus pour la quatrième fois à notre point de départ. — « Mon capitaine, dis-je à M. Blanc, vous savez que je vous suivrai toujours, cela a été dit une fois pour toutes à Vouziers : je me permettrai cependant de vous faire observer que, si nous continuons à jouer ce jeu-là, nous serons faits prisonniers, ce qui est cent fois pis que d'être tués. » Il ne me répondit pas, il était absorbé dans ses pensées. A qui nous eût demandé qui nous rendait si hardis d'agir ainsi, nous aurions volontiers répondu

comme jadis le vieux Malesherbes aux terroristes : « Le dégoût de la vie et le mépris de la mort. »

Un instant après néanmoins, je revins à la charge : — « Mon capitaine, dis-je, si vous n'avez pas de préférence, allons du côté de l'allée qui conduit à l'ambulance ; il y a là un ruisseau, et je meurs de soif. » — « Allons », me dit-il. Arrivés à une allée de tilleuls, nous retrouvâmes le fusilier Lavallée détachant encore une couverture d'un sac. — « Ah çà, lui dis-je, vous êtes donc enragé! — Que veux-tu, mon fieux, me répondit-il, je n'ai pas envie d'avoir froid cette nuit, et cela ne fait de tort à personne. »

J'atteignis enfin le ruisseau qui coulait non loin de là ; tandis que je buvais à longs traits, des voitures d'ambulance et un convoi d'artillerie arrivèrent avec des centaines de fuyards. Dans la bagarre, il me fut impossible de retrouver mon capitaine ; je le cherchai vainement de tous côtés. Un de mes camarades de captivité m'a dit qu'il l'avait vu un instant avant d'être pris lui-même ; il avait rallié quelques hommes du régiment et tenu pendant quelques instants la position qu'il occupait. Quand on dut fuir de nouveau, on lui demanda où il fallait aller : — « Allez où vous voudrez, mes enfants, répondit-il ; pour moi, je reste ici à attendre la mort [1]. »

Quand je vis qu'il m'était impossible de retrouver

[1] Depuis, j'ai appris avec une grande joie que M. Blanc, après avoir été fait prisonnier et emmené en Allemagne, était rentré sain et sauf en France.

mon capitaine, un profond découragement s'empara de moi ; j'errai pendant longtemps au hasard ; enfin, voyant sur ma gauche un grand bois dont l'accès semblait libre, je me dirigeai de ce côté. Je fis un kilomètre environ dans cette direction ; il ne me restait plus qu'un grand champ d'asperges à traverser, lorsque tout à coup une quarantaine de Prussiens débouchèrent du bois ; j'eus à l'instant l'honneur de leur servir de point de mire ; une quantité de petits sifflements bourdonna à mes oreilles. En ce moment l'instinct de la conservation reprit parfaitement le dessus, et je me mis à faire des bonds dont j'aurais cru ma très-maladroite personne parfaitement incapable, courant en zizzag comme un lièvre devant les chiens. Comment ai-je échappé ? Dieu le sait. Toujours est-il que sa protection me parut si évidente que, à peine hors de portée, je m'arrêtai pour réciter une courte action de grâces.

Je pris de nouveau la direction de l'ambulance pour chercher à gagner la Meuse qui se trouvait sur notre droite et la traverser à la nage. — « Dieu m'a protégé, dis-je à un de mes camarades que je rencontrai en route ; j'aurais été tué cent fois. » — « Je crois, me répondit-il, qu'il ne m'a pas mal protégé non plus. » Et il me montra la gamelle qu'il portait derrière le dos, parfaitement trouée par un gros biscaïen qui avait percé son sac et ne s'était arrêté que sur son uniforme : s'il eût, comme tant d'autres, jeté ce sac, son affaire était claire.

Tout à coup, nous entendîmes de grands cris; une foule de soldats se ralliaient près de l'ambulance, en agitant leurs képis en l'air. Nous y courûmes... les mêmes mots répétés par les officiers et les soldats volaient de bouche en bouche : « *Bazaine arrive!* les Prussiens battent en retraite! en avant! en avant! » Nous marchâmes en avant, agitant nos képis en l'air. Bientôt sept ou huit mille hommes furent ralliés sur une colline près de la ville de Sedan. Mais là, nous vîmes bientôt que nous avions été cruellement déçus: ce qu'on nous avait dit être l'armée de Bazaine n'était autre qu'une colonne de Prussiens qui débouchait en rangs serrés sur notre droite. En face de nous, à cinq ou six cents mètres, sortaient d'un bois, en petit nombre à la fois, des hommes qui se formaient en bataillon. — « Ce sont des Prussiens, tirez! tirez! » — « Non, ce sont des chasseurs, vous allez tuer des Français. » Tels étaient les cris qui se croisaient de toutes parts. Il y avait là un général, plusieurs officiers supérieurs; pas un ne donna un ordre, et cependant il leur eût suffi de regarder avec une lunette d'approche quelconque, dont tous étaient *censés* munis.

Le général, si je ne me trompe, le général de génie L.... que j'avais connu en Algérie, où on l'appréciait fort, était en ce moment comme anéanti; il ne reculait pas, ne bronchait pas devant les projectiles, mais il restait dans une immobilité absolue, sans donner signe de vie : toutes ses facultés sem-

blaient brisées par le spectacle de notre défaite. Il fut bientôt évident que nous étions cernés. « Baïonnette au canon! criait-on de tous côtés, nous arriverons à nous frayer un passage jusqu'à la Belgique, ce n'est qu'à trois lieues. »

Aucun colonel, aucun officier supérieur, ne se mit à notre tête ; nous marchâmes en avant, pêle-mêle, fantassins, cavaliers, artilleurs. Arrivés dans un petit pré qui se trouvait entouré de bois, les Prussiens nous fusillèrent de tous les côtés à la fois : nous étions comme pris dans un traquenard; beaucoup d'entre nous tombèrent. Alors furent articulés les mots « Il faut se rendre », d'abord tout bas, puis à voix haute : d'abord par quelques-uns, puis par le plus grand nombre. Les officiers eux-mêmes, voyant toute résistance inutile, tinrent une courte délibération, et finirent par donner l'ordre de mettre bas les armes; l'un d'eux agita un mouchoir au bout de son épée, et le feu cessa immédiatement.

Je ne voulais pas abandonner la partie tant qu'il restait une lueur d'espoir : je quittai le pré pour me jeter dans un fourré sur ma droite; ce n'était qu'une toute petite langue de bois derrière laquelle se trouvaient de nouveau des champs. Je me mis à quatre pattes dans le fossé qui la bordait, et, pendant une longue heure, je cherchai vainement un joint pour m'échapper : toutes les fois que je mettais la tête hors du fossé, j'apercevais un soldat prussien : il me fallait bien vite m'aplatir le nez contre terre Enfin, à

bout de courage et d'espérance, voyant toute issue coupée, je rentrai dans le fourré, je m'assis au pied d'un chêne et j'attendis : peut-être ne viendrait-il personne ?

Cette dernière et faible chance fut bientôt anéantie : échelonnés de cinq pas en cinq pas, des soldats prussiens battaient le bois en tirant devant eux. Je vis que tout était fini, je brisai mon fusil, cachai mon sabre-baïonnette, et, sortant du bois, je me rendis au premier soldat prussien que je trouvai là.

J'étais pâle et j'avais les larmes aux yeux ; il me tendit la main en m'appelant : Camarade.

Au milieu des champs, formés en carré, étaient déjà un grand nombre de prisonniers ; je pris place parmi eux. Les soldats chargés de notre garde causaient amicalement avec nous ; beaucoup donnaient du tabac et du schnaps, assurant que nous serions bien traités à Berlin.

Ce qui me fit le plus de peine en ce moment, c'est la stupide indifférence de la plupart des prisonniers : « Bah ! disaient beaucoup d'entre eux, nous serons toujours aussi bien qu'au régiment. — Je voudrais qu'on prenne Paris au plus vite, disaient d'autres, cela fait qu'on nous renverrait bientôt chez nous. » Ils ne songeaient qu'au plus ou moins de bien-être qu'ils allaient éprouver : le désastre effroyable de la France dans cette fatale journée semblait être ce qui les affectait le moins !

Bientôt le cri de : *Forværtz!* (En avant !) que nous

devions entendre si souvent ensuite, nous donna le signal de départ. Nous traversâmes une sorte de vallée abritée de collines derrière lesquelles les Prussiens avaient pris position. Il nous fallut défiler devant le drapeau prussien et le saluer. A la honte de ceux qui le poussèrent, deux cris de : « Vive la Prusse! » sortirent des rangs français.

Ensuite nous eûmes à traverser presque tout le champ de bataille; ce fut un horrible spectacle : une des grandes ambulances criblées de projectiles avait pris feu, et un assez grand nombre de blessés, que l'on n'avait pu emporter, avaient été brûlés vifs. La route que nous suivions était semée de cadavres, les uns affreusement mutilés, les autres, au contraire, ayant conservé dans la mort l'aspect de la vie. Deux d'entre eux surtout offraient un contraste frappant, à côté l'un de l'autre! Le premier était un artilleur : un énorme biscaïen, entré dans le dos, lui était ressorti par la poitrine; sa figure livide était horriblement contractée, et l'on voyait littéralement le jour à travers son corps, dans lequel le projectile avait creusé un trou béant; le second était un jeune sous-lieutenant; celui-là avait été frappé sans doute tandis qu'il portait son bidon à ses lèvres : la mort avait été si subite qu'il n'avait pas bougé de position; il était adossé contre un arbre le coude levé et dans une pose si naturelle que, sans la pâleur mortelle qui couvrait ses traits et la rigidité cadavérique de ses membres, on eût pu le croire encore vivant.

Nous passâmes encore devant une autre ambulance ; là des cris déchirants se faisaient entendre : c'étaient des blessés qu'on opérait ; on voyait jete rpar la croisée des mains, des pieds tout sanglants!... J'abrége ce récit, car mon cœur se soulève au souvenir de ce que j'ai vu là.

En quittant le champ de bataille, nous traversâmes un grand village tout plein de soldats prussiens qui se pressaient pour nous voir passer. Là, comme à peu d'exceptions près durant le reste de notre parcours, nous n'entendîmes de nos vainqueurs aucune insulte, aucune raillerie : partout les mots de : Camarade, camarade! La plupart nous tendaient la main et nous offraient du pain, du schnaps et du tabac. Dieu sait que je n'aime pas la Prusse et que je me suis solennellement promis, quand l'heure de la revanche aura sonné, de reprendre ma place dans mon 47ᵉ de ligne ; mais il faut être juste, même envers ses ennemis, et ce récit, écrit jour par jour, ne contiendra que la stricte vérité.

Bientôt nous arrivêmes dans un immense campement prussien ; la nuit tombait. De la hauteur sur laquelle nous étions, la vue plongeait dans un vaste défilé tel qu'on en trouve dans la forêt des Ardennes : là, bivouaquait un corps d'armée ; ses lignes s'étendaient sur une longueur inouïe ; on voyait au loin de grands feux de joie s'allumer ; la musique des régiments sonnait des fanfares triomphales ; des hourras retentissaient de toutes parts, des milliers

de voix chantaient à la fois la *Wacht-am-Rhein*. Les vainqueurs célébraient leur triomphe, c'était justice; mais comme ces accents nous crevaient le cœur! J'étais épuisé de fatigue, et cependant je fus content quand un nouveau commandement de *Forværtz!* vint m'arracher à ce spectacle navrant pour un Français.

Nous reprîmes notre marche entre une double haie de soldats de ligne au casque pointu. Devant et derrière nous, on pouvait apercevoir des uhlans à cheval, les banderoles bigarrées de leurs longues lances flottant au vent. Nous fîmes une longue marche à travers champs, puis nous gravîmes une colline boisée à pente escarpée. La nuit était noire; avec vingt pas d'avance, il eût été difficile à ceux qui nous gardaient de nous retrouver. Instinctivement je cherchai mon revolver, mais alors seulement je me rappelai que je l'avais prêté à mon sergent, lorsque, pendant la bataille, il avait eu son fusil cassé entre les mains; je demandai à mes voisins s'ils voulaient tenter le coup : ils se moquèrent de moi; puis la réflexion me vint que j'étais épuisé de fatigue et de faim, absolument incapable de courir, et que d'ailleurs tous les environs étaient remplis de Prussiens : je restai. Si j'avais essayé de m'échapper, j'aurais probablement été tué, et cependant combien de fois depuis ce moment, dans les heures de souffrance de ma captivité, me suis-je repenti de n'avoir pas joué le tout pour le tout!

En arrivant au sommet de la colline, nous vîmes

au-dessous de nous, sur notre droite, la lueur d'un immense incendie : on nous dit que c'était la ville de Sedan qui brûlait [1]. Au milieu de tant de douleurs j'eus encore une larme pour cette petite ville si patriotique : était-ce donc là la récompense du dévouement qu'elle avait témoigné à ses soldats !

Cependant il fallait marcher, marcher toujours; nous étions sur pied depuis quatre heures du matin la veille ; il était deux heures du matin, et l'on ne voyait pas encore le lieu de l'étape; en vain nos jambes demandaient grâce : *Forværtz! forværtz!* Les uhlans se chargeaient de donner des forces aux traînards.

Ce ne fut qu'au grand jour, le 2 septembre, que nous arrivâmes à un village, à Douzy, je crois. Un bivouac prussien s'était établi sur un pré à côté : c'est là que vainqueurs et vaincus campèrent pêle mêle. Nous rejoignîmes en cet endroit une autre et très-nombreuse colonne de prisonniers français. Les Prussiens commençaient à faire cuire leur café et leur lard; la plupart partagèrent avec nous leur modeste repas. Eux aussi avaient pendant de longues journées cruellement souffert de la faim ; mais ce jour-là l'abondance régnait parmi eux, car ils s'étaient emparés d'un convoi de vivres français; nous en eûmes du reste notre part : on défonça

[1] L'incendie que je vis alors était sans doute celui des villages de Balan et de Bazeilles.

pour nous plusieurs tonneaux de biscuit, qui furent aussitôt pillés ou plutôt gâchés avec une voracité et un désordre qui ne laissaient rien à désirer.

A une heure, nous nous mîmes en rang et nous repartîmes; un lieutenant commandait notre détachement; il y avait aussi un jeune sous-lieutenant qui se montra plein d'égards pour nous; il m'apprit que le capitaine de leur compagnie avait été tué, le 18 août, devant Metz, où leur régiment avait perdu douze cents hommes. J'ai eu souvent occasion de causer avec les Prussiens de notre escorte de cette sanglante bataille, et tous ceux qui y avaient assisté n'en parlaient jamais qu'avec une profonde tristesse : la plupart avaient laissé là un ami, sinon quelque parent.

Notre détachement marchait lentement : vainqueurs et vaincus étaient épuisés de fatigue. La route était d'ailleurs encombrée de cavaliers et de fantassins allemands de tous régiments et de tous pays. Beaucoup de voitures de bagages prises à nos convois, des caisses de vivres portant encore la marque de nos dépôts, des sacs de zouaves, des chassepots, un drapeau pris aux pompiers de Mouzon. Derrière tout cela, venaient tantôt des Saxons aux uniformes bleus et aux épaulettes d'or, tantôt des uhlans aux longues lances, puis des régiments de ligne au casque pointu, et des cuirassiers blancs, montés sur d'admirables chevaux. Tout ce monde se félicitait, se serrait la main, poussait des hourras..., c'était à fendre le cœur! Et cependant nous ne vîmes pas autre chose

pendant sept longs jours, sept jours de marche et de cruelles souffrances.

Nous traversâmes plusieurs villages ; les plus belles demeures avaient été abandonnées par leurs propriétaires, tandis que les pauvres gens étaient pour la plupart restés... Où auraient-ils fui ? Des Prussiens étaient logés dans presque toutes les maisons ; un grand numéro, marqué à la craie sur la porte, indiquait le nombre d'hommes que chaque habitant devait loger. Sur notre passage les paysans nous témoignaient la plus profonde compassion. Ils couraient chercher de l'eau ou quelques fruits : c'était en général tout ce qu'ils avaient ; ceux auxquels il restait un peu de pain le tendaient aux prisonniers, qui se ruaient dessus. De tous côtés on nous demandait des nouvelles, et l'on semblait frappé d'une véritable stupeur en apprenant que notre grande armée était vaincue. Les soldats qui nous conduisaient ce jour-là eurent pitié de nous, et, au risque d'être punis eux-mêmes, nous laissèrent courir à l'eau et aux petites distributions de pain.

Vers le coucher du soleil, nous arrivâmes au village de Mouzon. Là les prisonniers furent comptés et divisés en plusieurs lots, dont le premier fut parqué dans la mairie, et l'autre dans une grange, tandis que nous, les plus nombreux, nous reçûmes l'ordre de prendre notre logement de nuit dans l'église du village. C'était un triste spectacle que cette pauvre église toute dénudée, dans laquelle on avait partout

étendu de la paille; je me sentis froid au cœur en y entrant. Beaucoup d'entre nous qui n'étaient certes pas dévots murmurèrent hautement contre cette violation du culte, et quelques-uns, suivant mon exemple, vinrent s'agenouiller un instant devant le maître-autel, pour demander pardon à Dieu de cette profanation involontaire; puis la nature reprit le dessus, et nous nous étendîmes avec délices sur notre couche : il y avait si longtemps que l'on n'avait pas eu de la paille et un abri!

Nous souffrions de la faim; aussi comme il fut accueilli, le bon curé du village, lorsqu'il entra suivi d'hommes portant du pain, du café au lait et de la soupe qu'il venait nous distribuer! « Mes enfants, nous dit-il, prenez et mangez; c'est tout ce que les Prussiens nous ont laissé, mais nous pourrons bien nous priver de notre repas aujourd'hui; tout ce que je vous demande, c'est d'éviter autant que possible de coucher dans le chœur et de vous y promener. » En cela il fut religieusement obéi.

Trois mille Saxons avaient couché dans ce village et avaient tout pillé; ils emportaient jusqu'aux draps de lit; il fallut que les habitants s'ôtassent littéralement le pain de la bouche pour nous donner à manger, et ils le firent si généreusement que tous les prisonniers auraient eu largement ce qu'il leur fallait sans le manque de cœur et la gloutonnerie d'un très-grand nombre. Tandis que beaucoup, à bout de fatigue et de souffrances, n'avaient pas la force de se

traîner jusqu'aux distributions, une bande de voraces s'y rua jusqu'à cinq ou six fois de suite ; et quand toutes les provisions furent épuisées, plus d'un quart des prisonniers n'avaient rien eu du tout à se mettre sous la dent. Grâce à ma connaissance de la langue allemande, je pus me faire acheter quelques provisions par des soldats prussiens, et je dormis d'un sommeil de plomb jusqu'au lendemain matin.

A six heures, on nous fit ranger en ligne ; on se disait tout bas que plusieurs prisonniers s'étaient échappés, les habitants les ayant cachés ou déguisés et fait fuir ; on enviait leur bonheur, et déjà avec un voisin nous projetions un plan d'évasion pour la nuit suivante. Tout à coup deux officiers prussiens nous comptent, puis recomptent, se regardent comme deux chiens de faïence, puis recomptent encore : et les voilà de crier comme des brûlés, de s'en prendre les uns aux autres, de courir partout en se bousculant. Les *sakermann! gottferdamn!* et les *donnerwetter !* retentissaient de tous côtés ; c'était une vraie comédie ; malheureusement, le drame ne devait pas tarder à suivre. Bientôt nous vîmes arriver à côté d'officiers prussiens le maire du village revêtu de son écharpe et le tambour de la commune. Un roulement se fit entendre, et quelle ne fut pas la stupeur de tous en entendant la proclamation suivante : « Si dans deux heures les cinq prisonniers évadés ne sont pas rendus par les habitants, le village sera immédiatement réduit en cendres ! » Quelques minutes

après, nous vîmes paraître deux artilleurs, les menottes aux mains, marchant attachés, chacun au cheval d'un uhlan. Les trois autres fuyards ont-ils été repris? Ce pauvre village a-t-il été maltraité à cause d'eux? nous n'en avons jamais rien su, car nous reçûmes immédiatement l'ordre de nous mettre en marche.

Ce jour-là, 3 septembre, les Prussiens commencèrent à nous dire que nous n'étions plus qu'à sept lieues du chemin de fer (il y en avait encore plus de soixante) et que nous arriverions le soir même : cette rengaîne se répéta pendant les cinq jours qui suivirent. Nous traversâmes le champ de bataille de Mouzon, sur lequel le général de Failly s'était si malheureusement laissé surprendre le 30 août : il était encore jonché de toutes sortes de débris.

Vers quatre heures nous atteignîmes un village rempli comme les autres de Prussiens; un groupe d'officiers de tous grades stationnait sur la place. Tout à coup une voiture arrive au grand trot; un vieux général en descend et dit quelques paroles aux officiers, qui les répètent aux soldats : ces mots volent de bouche en bouche, et bientôt officiers et soldats, le casque en l'air, poussent des hourras frénétiques; les clairons sonnent des fanfares triomphales; une joie délirante se peint sur tous les visages : tout cela présageait pour nous quelque grand malheur. Aussi ce fut d'une voix tremblante que je demandai à un Allemand de quoi il s'agissait. Ce qu'il me dit alors me parut tellement invraisemblable, que je refusai com-

plétement d'y croire : le vieux général venait d'annoncer aux Prussiens que Sedan avait capitulé, que l'Empereur était prisonnier et que quatre-vingt mille Français s'étaient rendus.

Quand je traduisis cette nouvelle à mes camarades, des huées l'accueillirent ; il fallut voir comme on daubait MM. les Prussiens qui étaient assez bêtes « pour y croire... » Et cependant ce n'était que trop vrai !...

Ce jour-là, 3 septembre, comme la veille, nous couchâmes dans une église ; comme la veille, nous eûmes des habitants une distribution assez abondante ; comme la veille, les uns mangèrent trop et les autres pas du tout. Nous employâmes une partie de la nuit, deux zouaves et moi, à démonter un des grands vitraux qui se trouvaient derrière l'autel, à cette seule fin de prendre la clef des champs : mais voilà qu'au moment où nous allions réussir, une maudite sentinelle vint prendre sa place juste sous la fenêtre en question. Il fallut nous recoucher, ce que nous ne fîmes pas sans grogner quelques malédictions à l'adresse de ce fidèle sujet du roi Guillaume.

Le lendemain, au jour, les habitants arrivèrent en foule portant qui du lard, qui du pain, qui du café : tous avaient pour nous un mot de compassion et d'encouragement. Malgré les ordres formels de leurs chefs, les bons soldats qui nous escortaient n'avaient pas le courage d'empêcher ces braves gens d'approcher : ils reçurent pour nous de leurs officiers beaucoup d'injures et pas mal de coups, mais ne s'en montrèrent

pas plus sévères. Malheureusement pour nous, nous ne devions pas les conserver longtemps : à neuf heures, ils prirent congé de nous et repartirent pour aller se battre. D'autres les remplacèrent ; nous ne fûmes pas longtemps à nous apercevoir combien nous avions perdu au change. Jusque-là les étapes avaient été raisonnables, les vivres à peu près suffisants, et l'on fermait souvent les yeux quand nous courions boire ou chercher les petites provisions qu'on nous offrait. Tout cela ne devait pas durer : malheur maintenant à celui qui faisait seulement un pas hors des rangs; les *sakermann!* et les *donnerwetter!* accompagnés bientôt de brutales poussades et de coups de plat de sabre ou de crosse de fusil, lui rappelaient durement qu'il était au pouvoir du vainqueur.

A midi, on fit halte pendant trois quarts d'heure, mais rien à manger et pas de ruisseau à proximité. Je fus obligé de donner une poignée de tabac pour quelques gouttes d'eau : inutile de demander à boire si l'on n'avait pas quelque chose à offrir en échange ; ceux-là mêmes qui, munis de bidons de zouaves contenant deux litres, avaient quatre fois plus d'eau qu'il ne leur en fallait, en refusaient à leurs compagnons malades et incapables de courir comme eux aux fontaines. Au lieu de resserrer plus étroitement la camaraderie, les souffrances communes avaient desséché les cœurs, et, durant tout notre voyage, nous fûmes à chaque instant témoins de traits du plus honteux égoïsme.

A une heure moins un quart, la marche reprit son train : un grand démon de lieutenant galopait sans cesse d'un rang à l'autre, prodiguant les *forvœrtz!* dûment accompagnés d'expressions beaucoup plus énergiques; quand il avait épuisé le répertoire des injures allemandes, il passait à la collection des jurons français, qu'il savait, — c'est une justice à lui rendre, — sur le bout du doigt : de temps en temps, il émaillait le tout de quelques coups de plat de sabre. Déjà plusieurs avaient leurs souliers en si mauvais état, qu'ils préféraient marcher nu-pieds; c'était pitié de les voir! Quand on pense qu'il leur fallut faire ainsi cent soixante kilomètres en quatre jours!

A quatre heures, une nouvelle misère vint s'ajouter à tant d'autres : ce fut une pluie torrentielle qui ne devait plus nous quitter pendant quatre jours; nous n'arrivâmes à Stenay qu'à neuf heures, ruisselants d'eau et grelottants de froid. Là se trouvait une grande caserne ; on nous fit entrer dans la cour ; nous n'avions rien pris depuis le matin ; le commandant nous annonça pompeusement une distribution de pain, viande et soupe; on s'en léchait les lèvres à l'avance. En attendant ce festin, on nous fit mettre sur deux rangs dans la cour, les pieds dans la boue ; nous restâmes ainsi une heure et demie ; pendant tout ce temps, nous n'eûmes, en fait de distribution, que l'eau qui tombait du ciel : il est vrai qu'elle fut abondante.

A dix heures et demie, entrèrent dans la cour

quelques braves gens du pays portant du pain, du bouillon, quelques-uns même de la viande et du vin; ils furent aussitôt assiégés, bousculés, à moitié renversés. Pour moi, après deux assauts inutiles, je m'en allais piteusement me coucher sans m'être rien mis sous la dent, lorsque j'aperçus entr'ouverte la porte d'une écurie dans laquelle étaient sept ou huit cavaliers saxons; je me faufilai dedans, et bien m'en prit : ces braves gens firent de leur mieux pour sécher mes habits, et me donnèrent un morceau de pain et de lard qui me parut un festin délicieux ; un petit coup de schnaps et quelques bonnes paroles complétèrent cette fête de famille. Seulement, quand, en les quittant, je voulus coucher dans la caserne, impossible d'y trouver la plus petite place; beaucoup étaient déjà étendus devant la porte; je fus tout heureux et tout aise d'apercevoir inoccupées quelques marches d'un escalier, sur lesquelles je servis moi-même de marchepied, pendant tout le reste de la nuit, aux soldats qui faisaient des promenades nocturnes pour des motifs plus faciles à comprendre qu'à expliquer.

Le lendemain, au point du jour, reparurent les habitants avec de nouvelles provisions ; cette fois, je pus obtenir une tasse de bouillon et un peu de lard sans pain.

On repartit à six heures du matin ; nous avions fait onze lieues la veille, et la plupart n'avaient pu être couchés avant minuit. Les soldats qui nous escortaient

devenaient de plus en plus sévères. Chaque fois que, mourants de soif, nous atteignions un village, plusieurs d'entre nous couraient vers la fontaine : il fallait voir alors uhlans et fantassins, officiers et soldats, se précipiter en poussant des cris de bêtes fauves ; les coups de crosse de fusil et de plat de sabre pleuvaient dru comme grêle ; on arrachait les seaux d'eau des mains des braves femmes qui les tendaient sur notre passage, et on les renversait brutalement. Les haltes devenaient ainsi plus courtes, la marche plus rapide. Par contre, partout sur notre passage les marques de sympathie des habitants étaient plus vives, plus touchantes ; combien de fois j'ai vu des femmes se précipiter dans nos rangs, malgré les poussades et les coups, pour nous donner un peu de pain et un peu d'eau ; combien j'en ai vu insulter les Prussiens et leur montrer le poing ! Debout devant sa porte, nous vîmes un vieillard, officier de la Légion d'honneur, un ancien militaire sans doute ; de grosses larmes brillaient dans ses yeux : à notre passage, il se découvrit gravement, comme on se découvre devant le cercueil d'un ami.

Tandis que nous traversions un petit village peu éloigné de Stenay, une femme se jeta tout à coup au milieu de nous en poussant un cri déchirant : la malheureuse avait reconnu son fils parmi les prisonniers ; elle le tint longtemps embrassé en l'inondant de ses larmes, et il fallut employer la force pour l'arracher à cette suprême étreinte !

Tout ce spectacle m'avait navré, je marchais devant moi comme une machine, absorbé dans de douloureuses pensées, insensible à la faim comme à la fatigue, et j'arrivai presque sans m'en apercevoir en vue d'une jolie petite ville qu'on nous dit être Étain. Nous espérions y trouver le repos et un abri, mais nous dépassâmes sans nous y arrêter l'église et la mairie, nos casernements habituels. La ville fourmillait littéralement de soldats prussiens, et il n'y avait de place pour les pauvres prisonniers que dans les champs. A deux kilomètres environ d'Étain, nous entrâmes dans les appartements qui nous étaient réservés, c'est-à-dire dans un vaste jardin entouré de murs. Une foule de paysans nous y suivirent; des distributions de vivres furent faites par les uns, tandis que les autres s'essoufflaient à faire les commissions qu'on leur donnait en ville. « Ah ! nos enfants, nous disaient-ils, il y a quinze jours que nous vous attendions, mais ce n'était pas comme cela ! » Ce soir-là je pus faire un véritable festin : je me fis acheter du ragoût, des œufs, un morceau de pain et une bouteille de vin; il est vrai que je devais expier cette bombance par une abstinence à peu près complète de deux jours. Je m'étendis ensuite le plus serré possible entre deux camarades et cherchai le sommeil, que j'eus beaucoup de peine à trouver à cause du froid qui pénétrait nos vêtements mouillés par la pluie de la journée et nous gelait jusqu'aux os : le point du jour me trouva debout et

en train de me chauffer aux feux des sentinelles prussiennes.

Une heure après on nous faisait ranger par quatre : « *Messieurs les Français, bar càddre !* » Le bétail humain fut de nouveau compté et recompté ; après quoi nous apprîmes que nos guides allaient aussi s'en retourner à la guerre et nous remettre entre les mains de la landwehr ; cette nouvelle fut accueillie avec joie : nous ne savions pas tomber de Charybde en Scylla.

Messieurs de la landwehr n'étaient pas seulement reconnaissables au shako orné d'une large croix blanche qu'ils portaient sur la tête ; ils avaient en outre, comme signe particulier, des visages barbus, une tournure peu militaire, des corps assez mal bâtis, et par-dessus tout une figure atteignant le suprême degré du ton grognon et de la mauvaise humeur. Tout cela ne présageait rien de bon ; on voyait que ces gens-là étaient excédés de n'être plus chez eux, les pieds sur les chenets et une calotte de velours sur la tête, et qu'ils s'en prendraient à nous de cette contrariété. Ajoutez à cela qu'ils avaient été tout récemment, ainsi que nous le sûmes depuis, fort maltraités par les troupes du maréchal Bazaine. Ils commencèrent par accélérer la marche d'une manière fort peu agréable pour nos pieds endoloris.

Nous partîmes, suivant notre coutume, un peu avant six heures du matin, parfaitement à jeun ; nous nous mîmes en route dans la direction de Metz ; nous

pouvions compter les kilomètres sur les bornes de la route. Cinquante-deux, si je ne me trompe, nous séparaient de Metz au moment où nous partîmes. Le vent soufflait par rafales terribles, la pluie tombait, les pieds glissaient sur la terre détrempée ; nous nous hâtions autant que possible, car nous devions positivement, nous avait-on dit, atteindre le chemin de fer ce soir-là. Il paraît cependant que nous n'allions pas encore assez vite au gré de nos guides, car ils ne cessaient d'accélérer la marche avec force jurons ; on ne fit pas les haltes accoutumées, et nous dûmes fournir ainsi, d'une traite et de notre pas le plus rapide, vingt-huit kilomètres. Le paysage était accidenté, devant nous se déroulaient une foule de petites collines dont les plus rapprochées étaient nues, les autres couvertes de bois. L'œil plongeait sans cesse sur le lointain : s'il allait surgir de ces forêts quelque colonne de cette brave armée du maréchal Bazaine qui se battait en ce moment-là sous Metz ! Avec quelle joie indicible nous aurions salué la venue de nos libérateurs !

Nous atteignîmes un grand village rempli comme tous les autres de soldats prussiens qui, malgré la pluie, s'attroupaient en foule pour nous voir passer. Il est juste de dire que là, comme en général ailleurs, leur attitude était plutôt bienveillante qu'hostile. On nous fit entrer dans un grand jardin clos de murs, en nous annonçant une distribution de vivres : il était quatre heures, nous marchions depuis six heures du

matin, le ventre creux. La pluie redoublait encore de violence; on avait mis en réquisition ce qui restait de pain pour l'usage personnel des habitants; il est vrai que ce n'était guère; on les vit bientôt arriver portant de grands paniers pleins de pain, mais il leur fut interdit de pénétrer dans le clos : ils purent seulement monter sur quelques tas de pierres et nous jeter le pain, morceau par morceau, par-dessus le mur. Alors commença une scène dégoûtante : sur chaque morceau de pain se ruaient vingt-cinq ou trente soldats; ils se battaient, se renversaient, s'en arrachaient les miettes, le tout sous un déluge d'eau et dans deux pieds de boue; ceux qui avaient pu prendre un pain ne s'en allaient pas pour cela, ils le cachaient dans les poches de leur capote et recommençaient de plus belle la bataille. Je remarquai un chasseur à pied demandant d'un air suppliant une bouchée de pain à un soldat qui, pour la première fois, venait d'en accrocher une petite part : — « Je t'en prie, disait-il, je n'ai encore rien mangé depuis hier. — Mais, misérable! s'écria l'autre, qui par hasard l'avait déjà vu faire, ouvre donc ta musette et montre-nous ce qu'il y a dedans. » Quelques artilleurs qui étaient là lui saisirent de force sa musette; il y avait sept gros morceaux de pain cachés dedans. Pour moi, je ne me sentis pas le courage de prendre part à cette curée qui eût fait rougir Bassicot et Barbouilleau; j'essayai de donner de l'argent à des soldats prussiens pour m'acheter quelque chose; mais eux-

mêmes étaient strictement rationnés, et, ni pour or ni pour argent, on n'eût trouvé quelque comestible dans le village. Je m'assis alors philosophiquement sur un tas de pierres, regardant la pluie tomber et songeant que c'était un triste spectacle que celui de l'homme affamé. Heureusement un soldat prussien, auquel j'avais inutilement offert vingt francs pour m'acheter du pain, s'en procura un morceau gros comme les deux poings, et vint tout joyeux m'en faire cadeau... Que Dieu le lui rende!

La halte dura trois quarts d'heure; au bout de ce temps, on nous fit repartir en nous disant que nous trouverions le chemin de fer ce soir-là même à Gorze, à dix-sept kilomètres de distance. Cette nouvelle nous fit reprendre la marche d'un pas assez rapide : nous avions déjà fait tant de chemin, que dix-sept kilomètres ne nous paraissaient plus que bien peu de chose.

La route que nous suivions pour aller à Gorze rappelait aux Prussiens de douloureux souvenirs : c'était une partie de ce champ de bataille où s'étaient livrés les combats de géants des 16, 17 et 18 août. Sur la route, une quantité d'arbres avaient été coupés par les boulets, ou mis en pièces par les obus; de loin en loin on trouvait des carcasses de chevaux qui répandaient une odeur méphitique et sur lesquelles sautillaient des corbeaux; partout, des schapskas de uhlans, des débris de lances, des gibernes, des fusils cassés, etc. Mais, plus significative encore que tous

ces débris, était une quantité immense de petites buttes indiquant des fosses nouvellement creusées; de petits bâtons les surmontant désignaient la place où reposaient ceux qui étaient morts au champ de l'honneur. Pendant trois heures de marche, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous eûmes sans cesse ce spectacle sous les yeux, et cependant ce n'était qu'un bïen petit coin du champ de bataille que nous traversions.

Bientôt nous pûmes, dans le lointain, au fond d'une vallée, apercevoir la petite ville de Gorze; un peu à gauche, la lueur sinistre d'un incendie. On nous dit que c'était un village qui brûlait pour avoir fait des signaux au maréchal Bazaine. Nous fîmes une halte de quelques minutes. J'eus par hasard, à ce moment, occasion de causer en allemand avec un commandant prussien. Je ne croyais pas encore à la captivité de l'Empereur et surtout à la capitulation de l'armée du maréchal de Mac Mahon; et, comme je lui exprimai mon incrédulité : « Je vous donne ma parole d'honneur que cela est vrai », me dit-il. A partir de ce moment, le doute ne me fut plus permis.

Plus nous approchions de Gorze, et plus les traces sanglantes du combat du 18 apparaissaient intenses, et les tombes s'y pressaient nombreuses.

La ville devait être encombrée de blessés, car, de tous côtés, on apercevait des drapeaux blancs surmontés de croix rouges, signes distinctifs des ambulances. Nous passâmes d'abord près d'une grande

promenade ombragée de magnifiques tilleuls : là, sans doute, dans des jours meilleurs, les habitants venaient prendre de joyeux ébats ; aujourd'hui, cette promenade n'était plus traversée que par quelque sœur de charité ou par quelque infirmier portant des secours. Devant la porte d'une maison, nous vîmes, assis sur une chaise, un jeune sous-officier français blessé, à l'air extrêmement distingué ; il était pâle et semblait souffrir beaucoup : il nous salua de la main. Sur la place, on avait construit d'immenses baraques ; mais elles ne suffisaient pas à contenir les blessés ; aussi le drapeau de l'ambulance flottait-il également sur la mairie et sur plusieurs autres maisons. Les églises regorgeaient de soldats ; il ne nous fallait donc pas songer à coucher sous un abri cette nuit, et cependant, on eût dit que toutes les cataractes du ciel s'étaient déchaînées, tant la pluie tombait avec violence.

En quittant la ville, nous prîmes par une route profondément encaissée dans des collines boisées ; sur la plus haute, dominant tous les environs, on pouvait apercevoir une grande et belle statue de la Vierge. J'adressai à la Mère de Dieu une courte mais fervente prière, la suppliant de mettre un terme à mes souffrances et à celles de ma patrie. Nous arrivâmes enfin devant un parc de magnifique apparence. Après avoir traversé de belles allées, des groupes de sapins séculaires et passé sur des ponts rustiques, nous fîmes halte sur la pelouse devant un très-beau

château. Malheureusement, on y avait entassé des blessés, tristes épaves des deux grandes batailles du 16 et du 18 août 1870, et dès le 19 du même mois, ce château, avec ses dépendances, avait été érigé en lazaret officiel du 3e corps de l'armée allemande. Le propriétaire, ancien commandant du génie, relégué dans quelques pièces de son appartement, tout au plus toléré dans sa propre demeure, dont il ne pouvait sortir sans la permission des factionnaires, qui en gardaient toutes les issues, n'avait pas même la liberté de se faire servir par ses propres domestiques, réquisitionnés pour l'ambulance, et en était réduit à préparer ses aliments de ses mains ou de celles de sa famille. Que n'eut-il pas à souffrir lorsque ses malheureux compatriotes vinrent lui demander une hospitalité qu'il était dans l'impossibilité matérielle de leur offrir !

Un régiment prussien était bivouaqué à droite de la pelouse, sur un terrain un peu élevé. Il avait, auparavant, fait halte à l'endroit où nous étions. La marche de tant d'hommes, l'eau qui tombait depuis si longtemps, avaient détrempé la terre au point d'en faire un véritable bourbier dans lequel on enfonçait littéralement jusqu'à mi-jambe. Et c'était là, sous une pluie battante, le lit qu'on offrait à des soldats épuisés par la fatigue et par la faim ! c'était là le repos qui devait nous préparer à marcher treize lieues le lendemain !

Quelques paysans donnèrent des fagots avec les-

quels on alluma, non sans peine, une demi-douzaine de grands feux. Les soldats prussiens vinrent ensuite eux-mêmes nous apporter des seaux pleins de soupe au riz et un peu de pain noir. Je mangeai quelques cuillerées de soupe et un petit morceau de pain. Puis, comme j'étais glacé, je cherchai à me réchauffer un peu, mais ce fut inutilement : le cercle des prisonniers qui entourait les feux était beaucoup trop épais. D'ailleurs, il fallait se tenir debout, et je n'en pouvais plus. Alors, je m'étendis par terre, au beau milieu de la boue; je mis ma petite couverture par-dessus ma tête, pour échapper à la sensation désagréable de l'averse qui me tombait sur la figure, et j'essayai de m'endormir. J'entendais les camarades qui passaient auprès de moi faire des réflexions peu encourageantes : « En voilà un, disait l'un d'eux en me désignant, en voilà un qui n'en mène pas large. — Celui-là, disait l'autre, a son compte réglé; demain, il ne se réveillera pas »; et beaucoup d'autres propos tout aussi consolants. Ce fut bercé par ces douces paroles que je m'endormis le 6 septembre 1870.

Je fus réveillé par un soldat prussien. Il me força de me lever, me prit sous le bras, frictionna mes membres engourdis et me fit faire place près d'un grand feu de sentinelles. Puis, me disant de rester assis, il courut me chercher une petite fiole d'eau-de-vie, chose extrêmement rare en ce moment-là. Sans me laisser le temps de le remercier, il repartit

en courant et revint bientôt avec un beau bifteck de cheval qu'il fit lui-même griller pour moi au bout d'un petit bâton. Je ne sais pas le nom de ce brave cœur qui m'a, pour ainsi dire, sauvé la vie. Il est plus que probable que je ne le reverrai jamais; mais son souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. Jusqu'à deux heures du matin, il ne cessa de s'occuper de moi. Il m'apporta encore un autre morceau de viande de cheval que je mis dans ma poche et que je mangeai cru le lendemain, Dieu sait avec quelles délices! car ce fut à peu près ma seule nourriture ce jour-là. Lui aussi avait beaucoup souffert. Neuf jours sans pain, les marches forcées et les bivouacs sur la terre mouillée n'étaient rien, me dit-il, auprès du métier qu'il lui avait fallu faire dans ces derniers temps : pendant huit grands jours, ils avaient travaillé sans relâche à ensevelir les morts. A la fin, les cadavres étaient dans un état de putréfaction tel, qu'ils tombaient en morceaux. Le cœur lui manquait à chaque instant pour remplir cette effroyable corvée.

Je restai ainsi à causer avec mon brave Prussien jusqu'à deux heures du matin. Il dut alors me quitter pour aller monter une garde. Nous nous promîmes bien de nous revoir le lendemain, mais nous ne pûmes pas en trouver l'occasion. Quand il fut parti, comme j'éprouvais une envie de dormir irrésistible, et comme la pluie avait à peu près cessé, je m'étendis sur un talus un peu moins détrempé que le reste du sol, et je me réveillai au petit jour, mouillé jus-

qu'aux os, grelottant et assez rudement atteint de la dyssenterie.

Les clairons prussiens sonnaient le réveil, et l'on se mettait déjà en marche pour repartir, quoiqu'il fît à peine clair. Je souffrais beaucoup. J'allai trouver un officier prussien et lui demandai de me permettre de monter sur une des voitures réservées aux malades, attendu qu'il m'était impossible de marcher. « Faites encore un effort, me dit-il, vous n'avez plus que douze kilomètres d'ici au chemin de fer. » *J'y coupai*, comme disent les anciens, et pris ma place dans les rangs. Nous partîmes dans la direction de Metz. Au bout de quelques instants, nous entendîmes, à peu de distance, les sifflements aigus du chemin de fer. Nous poussâmes de grands cris de joie. Les plus fatigués, se voyant si près du terme de leurs souffrances, retrouvaient des jambes. Bientôt nous apercevons les wagons, nous arrivons devant la station. Instinctivement, la tête de la colonne fait halte, mais, à notre profonde stupeur, les *forværtz! forværtz!* retentissent de toutes parts; il fallait repartir de plus belle. On nous dit que nous prendrions le chemin à douze kilomètres environ. Nous traversâmes la Moselle, décrivant un grand tour, presque en vue de Metz. Nous pouvions apercevoir la cathédrale, et, dans le lointain, on entendait gronder le canon des forts. C'était vraiment un cruel supplice de passer si près des Français sans espoir de les joindre, de faire ces marches forcées, si douloureuses et si épuisantes,

pour quitter notre cher pays et aller en Prusse ! Déjà beaucoup d'entre nous restaient en arrière, les uns parce que leurs pieds nus et ensanglantés ne pouvaient plus les porter, les autres domptés par la maladie et l'épuisement : les cris, les menaces ne suffisaient plus, il fallait des coups de crosse pour nous faire marcher ; chaque fois que nous atteignions un nouveau village, nous demandions aux habitants quelle distance nous restait à parcourir avant de gagner le chemin de fer : « Trois lieues », nous répondait-on invariablement. Ces trois malheureuses lieues nous ont poursuivis jusqu'à la nuit.

A quatre heures, on fit halte et l'on annonça une distribution de vivres : depuis la veille, la plupart n'avaient absolument rien pris ; j'étais un des heureux du jour, parce que j'avais mangé cru et sans pain ou sel, il est vrai, mon morceau de viande de cheval. La pluie avait depuis une heure recommencé et tombait à torrents. Nous étions dans un grand pré, à côté d'un village heureusement à proximité d'un trou plein d'eau pour désaltérer la soif qui nous consumait. On nous fit mettre en rang près de la route qui longeait l'endroit où nous étions parqués et attendre tout ruisselants ; nous attendîmes longtemps. Il me souvient qu'à ce moment une bonne femme vint à passer sur la route : « Eh bien, lui demandait-on, n'y aurait-il pas moyen de nous envoyer un peu de pain du village là-bas ? — Oui ! oui ! mes enfants, nous dit-elle, pour vous, on en trouvera toujours

quelques morceaux !... et il n'y en aura pas pour vous, sales de Preusses ! » cria-t-elle avec un accent indéfinissable de haine aux Prussiens qui nous entouraient. En effet, les villageois apportèrent enfin du pain et du lard cru ; nous touchâmes un pain pour quatre : ce fut, avec le petit morceau de lard, tout ce que nous eûmes à manger ce jour-là.

Nous croyions que nous étions arrivés à la fin de notre étape, et que nous coucherions dans les champs où nous avions fait halte ; nos regards se portaient piteusement tantôt vers le ciel, d'où tombaient des torrents d'eau, tantôt vers la terre, où une boue effroyable nous promettait une nuit identiquement semblable à celle de la veille ; mais un major nous fit repartir : « *Messieurs les Frranzais*, dit-il, encore une bédite effort, dix-sept kilomètres, et vous gagnerez le chemin de fer, vous pourrez partir de suite et dormir à sec. » Cela valait mieux, après tout, que de se coucher dans l'eau. Aussi, cette nouvelle ne fut pas trop mal reçue. Messieurs de la landwehr, qui nous escortaient depuis le matin au jour, étaient sur les dents, et cela se conçoit. On nous donna une escorte toute fraîche. Ces nouveaux conducteurs, officiers en tête, étaient certainement les citoyens de la Prusse les plus désagréables, les plus méchants et les plus grincheux que j'aie jamais rencontrés. Nous partîmes clopin-clopant dans la direction de Pont-à-Mousson. Malgré les cris des Prussiens, la marche était assez lente ; les pieds meurtris et ensanglantés refu-

saient d'aller plus vite. J'avais heureusement reçu du ciel une bonne paire de jambes, et de mon cordonnier une bonne paire de souliers; mais je souffrais beaucoup de la dyssenterie, et il me fallait à chaque instant quitter mon rang et courir ensuite pour le rattraper.

Beaucoup, vaincus par la souffrance, s'asseyaient ou plutôt tombaient sur des tas de pierres ou sur les bords des fossés; les coups de pied et les coups de crosse les laissaient insensibles. Nous fîmes les dix-sept kilomètres annoncés et d'autres encore, sans voir aucune trace de chemin de fer. On quitta la route qui mène à Pont-à-Mousson pour tourner brusquement sur la gauche. Nous traversâmes un grand village; toutes les fois que nous rencontrions un des rares habitants auquel ses affaires ou la curiosité avaient fait braver le mauvais temps, il était assailli par cette question cent fois répétée : « A combien sommes-nous encore du chemin de fer? » — « A douze kilomètres », répondaient les uns; « à quatorze, à quinze », disaient les autres. Alors le découragement arriva à son comble, on ne marchait plus, on se traînait; nous ne nous plaignions même plus : partout régnait un farouche silence; de temps à autre seulement, on entendait une imprécation ou une menace impuissante à nos vainqueurs, puis quelque malheureux à bout de forces se laissait tomber dans la boue.

Il fallut faire une assez longue halte pour réunir la colonne, qui formait des vides immenses. Quand

nous repartîmes, la nuit était venue. Je ne crois pas avoir vu quelque chose de plus triste, de plus lugubre, que cette marche de nuit, cette masse d'hommes épuisés de fatigue et de souffrances se traînant péniblement sur un chemin entièrement défoncé par la pluie : pas une main amie ne se tendait vers ceux qui tombaient, pas un camarade ne semblait prendre garde à eux, chacun avait assez du poids de sa propre misère ; trois de ces infortunés qui s'étendirent alors par terre ne devaient plus se relever; nous apprîmes le lendemain qu'ils étaient tombés roides morts sur la place. L'obscurité redoublait encore la sévérité de nos vainqueurs ; ils craignaient qu'on ne s'évadât..... S'évader! et pour où aller, bon Dieu ! dans l'état où nous étions ! Ils criaient, hurlaient, frappaient; c'était à fendre le cœur.

Nous aperçûmes enfin les lumières de Rémilly, il était temps : déjà un sourd murmure commençait à courir les rangs; les imprécati ons étaient dans toutes les bouches : « Révoltons-nous ! mourir pour mourir ! » criait-on de toutes parts : bandits! bourreaux! lâches! étaient les épithètes les plus modestes dont on gratifiait les Prussiens. Ceux-ci, s'ils ne comprenaient pas la plupart du temps la signification exacte de nos paroles, en devinaient fort bien le sens, et nous répondaient en nous menaçant de leurs sabres et de leurs fusils. Pour moi, j'avais oublié tous les bons traitements dont nous avions été tant de fois l'objet depuis notre captivité ; des flots de haine

m'étaient montés jusqu'au cœur; non content d'injurier les Prussiens, je leur prodiguais mon répertoire en allemand, afin qu'ils comprissent mieux. L'un d'eux m'entendit : « Français, me cria-t-il, vous êtes prisonnier, et nos fusils sont chargés ! » — « Mais tirez donc tout de suite ! *Chiessen sie denn gleich !* lui répondis-je, c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre. » Certes, en ce moment, la mort eût été vraiment une délivrance. Et, comme les choses les plus tristes ont toujours leur côté grotesque, il se produisit alors un incident qui nous fit sourire au milieu de notre désespoir. Pendant la nuit et le désordre de la marche, beaucoup avaient perdu leur camarade et se hélaient les uns les autres : Cosson! Cosson! cria quelqu'un pour appeler son ami. « Si j'entends encore cette mot de cochon...! » hurla furieux un officier prussien. Il n'acheva pas, mais son sabre levé indiquait assez ce qu'il avait l'intention de faire, s'il entendait encore « cette mot de cochon ».

La soirée fut du reste complète; arrivés au village, au lieu d'entrer directement, nous tournâmes tout autour, sur un chemin creux dans lequel il y avait, à la suite des pluies et du passage continuel des hommes, de l'artillerie et des fourgons, de véritables mares dans lesquelles on enfonçait par-dessus les genoux ; l'obscurité empêchait de les voir, en sorte que ceux-là furent heureux qui n'eurent que les jambes mouillées : beaucoup s'étalèrent au milieu de l'eau. Cependant nous atteignîmes la gare; enfin, nous

allions coucher sous un toit! on nous l'avait dit du moins. Qu'on juge de notre désappointement, de notre fureur, lorsque, arrivés devant ladite gare, il nous fallut passer outre et reprendre la marche à travers tout le village. Une foule de Prussiens, officiers et soldats, étaient accourus pour nous voir passer. Un gros major gesticulait au milieu d'un groupe et hurlait en nous montrant du doigt : « La voilà donc, cette grande armée française ! cette armée de braves ! » J'étais depuis trop longtemps à bout de patience, pour ne pas dire au suprême degré de l'exaspération. Aussi je m'arrêtai devant lui et lui criai en allemand : « *Sie sind ein düm kopf!* Vous êtes un imbécile! il n'y a ni esprit ni cœur à insulter des vaincus, surtout quand on n'a pas été à la victoire! » Je m'attendais à être roué de coups de sabre, mais il paraît que le major était plus braillard que méchant, car il ne me répondit rien. Une demi-heure après, nous étions dans un champ clos de haies, qui devait nous servir de gîte pour la nuit. Tout ruisselant d'eau et grelottant de froid, je restai quelque temps à combiner une position confortable pour mon repos ; enfin, je m'endormis la tête sur le dos d'un camarade, les genoux sur un petit morceau de bois, et les pieds dans une boue liquide. Mon sommeil fut profond et agréable ; je rêvai que j'éventrais le gros major prussien.

Le lendemain, ma dyssenterie, qui avait redoublé, me rendit fort matinal; comme je me levais avec

l'aurore, je vis qu'une colonne de prisonniers était déjà prête à partir, tandis que les autres reposaient encore ; je demandai des explications aux Prussiens : ils me dirent que cette colonne devait prendre le chemin de fer dans une heure, tandis que les autres iraient encore à pied jusqu'à la première station. Ce renseignement me dégourdit les jambes ; je courus me faufiler parmi les heureux qui allaient prendre tout de suite le chemin de fer. Comme on était, suivant l'usage, rangé par quatre, mes coprisonniers m'accueillirent par une bordée d'invectives ; mais je m'en moquais pas mal. Tout le répertoire de Dumanet, si complet et si choisi qu'il soit, ne m'aurait pas fait démarrer ; j'allai même jusqu'à allonger un coup de poing à un voisin par trop récalcitrant, chose essentiellement hors de mes habitudes.

Nous n'eûmes pas beaucoup à marcher : au bout de dix minutes, nous atteignîmes enfin ce train fantôme que nous poursuivions depuis sept jours. Du reste, nous étions depuis si longtemps rompus à la fatigue, qu'après avoir marché cinq minutes, je me sentis de force à fournir encore une longue étape, ce qui ne m'empêcha pas d'éprouver une immense satisfaction à la vue des wagons qui devaient nous transporter ; ils étaient si nombreux qu'il fallait trois locomotives pour traîner le convoi. Il y avait du reste, attention délicate, des premières et des deuxièmes, c'est-à-dire des wagons à veaux couverts, et des wagons à marchandises découverts.

On s'était arrêté en rang devant les wagons, et chacun s'empilait dans le compartiment qui se trouvait en face de lui. Le sort décidait ainsi de ceux qui seraient assez heureux pour avoir un toit au-dessus de leur tête. Ce maudit sort, qui depuis longtemps me traitait fort mal, me plaça juste en face d'un wagon découvert. Le temps était froid, et de gros nuages noirs n'annonçaient que trop une pluie imminente. Cette remarque faite par plusieurs de mes collègues mal partagés comme moi, jointe à l'humiliation de voyager en deuxième classe, les décida à corriger les rigueurs de la fortune, en se glissant dans les premières. Ils en furent immédiatement expulsés à coups de poing et à coups de plat de sabre. « Le troisième moyen, c'est la ruse » , dit Calchas. Fort de ce prétexte du grand homme, j'avisai un gigantesque officier prussien avec un gigantesque casque pointu, et lui adressai en allemand quelques paroles vives et bien senties; la pureté de mes accents, je veux dire de mon accent hanovrien, et mon aspect misérable émurent ce Tudesque, et il me fit entrer dans un compartiment de première classe (*pour les bestiaux*), dans lequel il n'y avait encore personne. Je pus m'asseoir sur le *plancher des vaches* et avoir un coin. Un instant après, quarante-cinq individus venaient s'entasser dans le même wagon. J'en eus sur les pieds, sur les genoux, sur les épaules; mais enfin je restai assis, tandis que beaucoup furent tout le temps, les uns accroupis, les autres à genoux, les autres

debout, etc., etc. Chacun, comme dans le palais de la « Belle au Bois-Dormant », dut rester immobile dans la position qu'il avait primitivement occupée. Cela ne dura du reste que vingt-huit heures.

J'eus ce matin-là deux grandes satisfactions : d'abord, après un travail d'une heure et demie, vu ma position resserrée, je parvins à ôter mes souliers, ce qui ne m'était pas arrivé depuis vingt jours ; ensuite l'un des soldats prussiens de garde, deux fortes têtes du reste qui se tinrent debout sur un pied tout le temps du trajet, put m'acheter, pour mon argent s'entend, une bouteille de schnaps ; avec ladite bouteille, quelques opérations commerciales intelligemment conduites me firent céder par mes voisins un gros pain noir joint à un beau morceau de lard, dont ils avaient habilement soulagé un convoi prussien qui se trouvait auprès de la gare. Cette nourriture plus que substantielle me réconforta. De mon coin je pouvais apercevoir le paysage. Nous ignorions où nous allions être conduits : peu nous importait du reste.

Nous atteignîmes bientôt Forbach ; c'était la dernière ville française, en ce moment une vaste ambulance. Mon cœur se serra douloureusement en quittant la patrie. Quand la reverrions-nous, notre pauvre France, et dans quel état la reverrions-nous ? Comme pour ajouter encore à nos tristesses, aussitôt que nous eûmes atteint la vieille gare, il nous fallut subir la joie bruyante des habitants accourus en foule

de la ville et de la campagne pour nous voir passer. Ils avaient été prévenus à l'avance. *Great exhibition!* et c'étaient des hourras, des cris, des démonstrations de joie insensée. Dans la Bavière rhénane surtout, ce fut un délire. Ils avaient raison, ces bons Bavarois : *vœ victis!* Quatre ans plus tôt, ces mêmes hourras poussés par les fidèles sujets du roi Guillaume saluaient les trains qui amenaient en foule les Bavarois vaincus et prisonniers. « *Thus runs the world-away.* »

Nous longeâmes tout ce beau pays des bords du Rhin, si célèbre et tant de fois décrit, et Manheim, et Mayence, puis Cologne, où j'avais été dans des jours meilleurs. A Kiehl, le soir de notre départ, nous avions trouvé des tables préparées et une large distribution de soupe au riz ; des habitants de la ville en habit noir, des dames en toilette, surveillaient eux-mêmes ce modeste festin et donnaient aussi de la bière et des cigares. Nous traversâmes aussi cette belle ville de Dusseldorf, que Napoléon appelait un petit Paris, et enfin à midi, après vingt-huit heures de marche, notre convoi s'arrêta définitivement à *Wesel sur le Rhin,* qui devait être notre résidence.

Wesel est une petite ville fortifiée, située sur les bords du Rhin, à sept lieues environ de la frontière de Hollande, passable l'été, fort triste l'hiver, et en somme ni mieux ni plus mal que la plupart de nos villes de province. Elle possède une grande rue

assez jolie, une église assez ancienne, un hôtel de ville datant du quinzième siècle, et une quantité prodigieuse de restaurants. Le militaire y est en tout temps l'élément dominant, et regarde cette ville comme une des garnisons les plus tristes de l'Allemagne.

Beaucoup d'officiers en grande tenue nous attendaient avec leurs compagnies pour nous escorter. Les cloches sonnaient à toute volée, le canon tirait, et presque toute la ville, en grande toilette, s'était portée au-devant de nous pour voir les *Herrn Franzozen, mit rothe hosen.*

J'ai le regret de dire que je fis mon entrée à Wesel dans une tenue parfaitement indigne d'une si noble cité et d'un si grand concours de peuple. Mes pieds gonflés et mes souliers durcis avaient formellement refusé de se mettre d'accord, si bien que j'étais obligé de marcher lesdits pieds nus et lesdits souliers à la main; j'étais littéralement couvert de boue, très-malade et ayant l'air d'un déterré; les cailloux qui m'entraient à chaque instant dans les pieds, en me causant une vive douleur, ajoutaient à ma mine piteuse. Partout j'entendais la plèbe allemande faire des réflexions compatissantes à mon endroit, et les mots *armer kerl* (pauvre diable) me voltigeaient sans cesse dans les oreilles. *Der wird bald sterben* (Celui-là va bientôt mourir), dit-on plusieurs fois en me désignant. — *Noch nicht* (Pas encore), répondais-je en allemand, à leur stupéfaction profonde, car ils

croyaient leurs réflexions parfaitement inintelligibles pour moi.

Après avoir marché pendant un quart d'heure, qui nous parut prodigieusement long, nous fîmes halte dans un pré. A nos pieds coulait le Rhin, devant nous les remparts de la ville, derrière nous un fort. Des deux côtés un nombre respectable de canons, braqués sur nous, nous invitait à la sagesse. Un cordon de uhlans fut immédiatement établi autour du pré, puis les rangs furent rompus et nos soldats se dispersèrent pour chercher un peu de bois ou de paille, et se construire quelque abri provisoire, car c'était là le terrain que nous concédait gratuitement la gracieuse hospitalité du roi Guillaume.

Je n'en profitai pas immédiatement, en cet endroit du moins. A peine étions-nous arrivés, on appela les malades, parmi lesquels je fus admis sans hésitation. Nous fûmes provisoirement placés dans une des casemates du fort qui servait de poste de garde et affectait une très-grande ressemblance avec ce qu'on appelle vulgairement en France un *violon*. Je m'étendis avec délices sur les quelques planches qui y servaient de lit. Tous les soldats du poste, qui se relayaient du reste toutes les vingt-quatre heures, furent pour nous d'une extrême bonté ; ceux qui avaient fini leur service passèrent toute la journée à courir du poste à la ville, et de la ville au poste, pour faire nos commissions. Ils donnèrent aussi presque à discrétion du schnaps et des cigares à ceux qui n'avaient pas d'argent.

Ce jour-là je n'eus pas trop à me louer de savoir l'allemand ; d'abord il me fallut constamment servir d'interprète ou faire d'interminables conversations, au lieu de me livrer au sommeil dont j'avais si grand besoin ; ensuite tous ceux qui m'entendaient parler s'approchaient de moi : « Ah ! me disaient-ils, *sie sind Elsaeer oder Lothringer* (vous êtes Alsacien ou Lorrain). — Non », répondais-je placidement, Parisien ». Alors c'étaient des oh ! et des ah ! à n'en plus finir. — « *Pariser ! Pariser !* comment savez-vous donc l'allemand ? — Je l'ai appris au collége. — Ah ! au collége ? doctor ! doctor ! » Alors les oh ! et les ah ! recommençaient. Les douze ou quinze premières fois cela passait encore, mais il me fallut rien qu'en un jour subir, sans exagération, plus de soixante fois la même question et faire la même réponse, et cela se prolongea pendant les quinze premiers jours que je passai à Wesel ; à la fin j'étais exaspéré. Pour un peu, je me serais collé sur le dos une pancarte portant en lettres énormes : *N'est pas Alsacien ni Lorrain ; a appris l'allemand au collége.*

Nous restâmes trois jours dans ces casemates : excepté un petit oubli, celui de nous donner à manger, qui se prolongea pendant quarante-huit heures, nous ne fûmes pas trop mal. Les soldats prussiens partagèrent leurs rations avec ceux qui n'avaient rien, et comme nous pouvions faire acheter des provisions, le petit nombre d'entre nous qui avait de l'argent aida les autres. On nous demanda plusieurs fois nos

noms et professions, que l'on inscrivait avec soin Mon camarade de lit, c'est-à-dire mon voisin sur la planche, nommé Partrigeon, interrogé sur sa profession, répondit d'un air triomphal : Vidangeur! Et comme bon nombre de plaisanteries accueillaient sa réponse : « Eh bien, quoi! nous criait-il, il n'y a pas de sot métier. — Non, lui répondis-je, mais il y a de *sales métiers*. » Cette innocente épigramme lui valut tant de huées, que je me repentis presque de l'avoir faite.

Le quatrième jour, le 13 septembre, un officier supérieur entra dans notre casemate : « Messieurs, nous dit-il, je suis le major Grell, aide de camp du colonel qui commande la place, et commandant moi-même le camp. Rappelez-vous mon nom quand vous aurez besoin de quelque chose; je vous traiterai comme mes propres soldats. De votre côté, justifiez par votre conduite mon indulgence, qui vous est tout entière acquise. » Étant le seul là qui parlât l'allemand, je traduisis à mes camarades ce que venait de dire le major, puis je lui répondis en leur nom que nous le remerciions des bonnes paroles qu'il venait de nous adresser, et que, dans les tristes circonstances auxquelles le sort nous avait réduits, nous ferions notre possible pour justifier sa bienveillance. Tandis que je parlais, le major Grell me considérait avec une attention mêlée d'un profond étonnement, et quand j'eus fini : « Où diable, me dit-il, avez-vous appris l'allemand? » Je jugeai à propos d'entrer pour

lui dans quelques détails supplémentaires. « Mon père, répondis-je d'un air digne, a été à l'ambassade de Munich, et de plus j'ai eu un précepteur allemand. — Votre père a été à l'ambassade de Munich? » Le brave major regardait mon uniforme déguenillé et couvert de boue, mes pieds nus, ma figure hâve : certes jamais mendiant n'eut l'air plus misérable, et l'aveugle du pont Neuf racontant qu'il était proche parent du maréchal de Mac Mahon n'aurait pas paru plus invraisemblable. Un instant M. Grell crut que je voulais me moquer de lui; bientôt cependant, après m'avoir fait sur Munich et sur la société de cette ville quelques questions auxquelles je répondis d'une façon satisfaisante, il perdit toute défiance, et, à partir de ce moment, jusqu'à la fin de mon séjour à Wesel, il n'est sorte d'attentions dont il ne m'ait entouré. Au reste, ce fut pour tous les prisonniers de Wesel une véritable bonne fortune de l'avoir à leur tête : parlant très-bien français, et connaissant très-bien la France, obligé de quitter le service à la suite d'une blessure grave qu'il avait reçue à Sadowa, parfait homme du monde, et en même temps très-bon, son urbanité et sa sollicitude pour les Français confiés à ses ordres ne se sont jamais démenties.

Ce jour-là, il fit tout de suite appeler le premier médecin des prisonniers, M. de Pochammer, docteur assez renommé de Berlin, qui avait sous sa direction spéciale les hôpitaux et faisait en ce moment construire des hôpitaux-baraques dont j'aurai occasion de repar-

ler. M. de Pochammer était aussi un homme excellent. Aussitôt qu'il me vit, il m'envoya d'urgence à l'hôpital de la ville. On me fit la gracieuseté de m'expédier en voiture, c'est-à-dire sur un tombereau, entre un pauvre diable qui avait le typhus et un phthisique qui touchait au terme de ses souffrances. Partout sur notre passage les habitants hochaient la tête d'un air qui ne présageait rien de bon. Cette exhibition douloureuse faisait mon supplice; aussi ce fut une grande joie pour moi quand notre véhicule s'arrêta devant la porte de l'hôpital. C'était un immense bâtiment en brique avec une grande cour au milieu. La première moitié servait de caserne, la seconde d'hôpital militaire. Je fus, dès mon arrivée, recommandé chaudement par M. de Pochammer, qui avait suivi à pied notre tombereau, au médecin militaire en chef, et introduit dans l'une des plus petites et des meilleures chambres; elle ne contenait que quatre lits, dont trois étaient déjà occupés par deux sous-officiers d'artillerie et un sous-officier d'infanterie. Je quittai mon uniforme, qui était du reste dans un état parfait de détérioration, pour revêtir la livrée de l'hôpital, une espèce de robe de chambre blanche avec de longues raies bleues et un pantalon large de même couleur. Mon nom fut écrit sur un petit tableau placé au-dessus de mon lit avec ces mots : *troisième forme*. J'appris que les malades étaient divisés en trois ou quatre *formes* correspondant chacune à une catégorie différente de nourriture. Ainsi à la première

forme, où étaient les plus robustes, on avait un gros pain noir, de la soupe aux haricots, aux lentilles, etc., et une bouteille de bière ; tandis qu'à la deuxième forme, on n'avait qu'un petit pain blanc, une soupe plus légère et pas de bière. A la troisième forme seulement, on pouvait obtenir des suppléments de bouillon, lait, rôti et vin rouge. Les lits étaient petits et fort durs; mais le mien me parut délicieux dans l'état où je me trouvais.

Mes nouveaux camarades m'eurent bientôt mis au courant du régime de l'établissement. A six heures du matin : *colle* (les prisonniers avaient ainsi baptisé d'un commun accord la soupe que l'on servait matin et soir à l'hôpital et aussi au camp où elle ne fut modifiée que plus tard, à la suite de plaintes sans nombre). Cette soupe était du reste simple, sinon de bon goût : de la farine et de l'eau chaude, beaucoup d'eau chaude et très-peu de farine.

A sept heures du matin, visite de l'inspecteur; cette visite était l'événement important de la journée : les *warter* ou garçons infirmiers devaient sous peine d'un torrent d'injures tenir pour ce moment la chambre luisante de propreté; les malades devaient accrocher leurs vêtements au clou au-dessus de leur lit, ou se tenir tout habillés sur leur lit; ils devaient surtout *embusquer*, lisez : cacher les pipes, cigares, schnaps, harengs et autres comestibles prohibés. Il était interdit de fumer, mais tous les malades fumaient comme des locomotives. Il était interdit formellement de se

faire apporter quoi que ce soit du dehors, mais tout le monde se faisait acheter par les garçons des œufs, des harengs au vinaigre, de la bière, du boudin cru, et surtout du schnaps : toutes choses parfaitement propres à rétablir des estomacs délabrés.

A huit heures, distribution des suppléments de lait.

A neuf heures, distribution des suppléments de bouillon.

A dix heures, distribution des suppléments de *braten* ou rôtis.

A onze heures, entrée solennelle d'un médecin militaire, orné de très-belles moustaches et assisté d'un médecin en second; derrière lui marchaient, d'un air non moins imposant, un soldat faisant les fonctions d'interprète, deux acolytes portant des drogues, un sous-officier inscrivant les ordonnances sur un livre grand comme celui de M. de Foix. — Ce cortége était d'un grand effet. — Une invention bien remarquable et toute spéciale, je crois, aux hôpitaux prussiens, c'est que toute ordonnance faite par le docteur n'avait son application qu'à partir du lendemain; ainsi, une potion prescrite par le docteur le jeudi à onze heures n'était donnée au malade que le vendredi à partir de onze heures. On avait ainsi vingt-quatre heures de grâce, pour mourir en attendant le remède.

A midi et demi arrivait le dîner. Une soupe aux légumes et une portion de bœuf. Du moment que la

maladie était grave, on était à la troisième forme : dès lors, têtes cassées, typhus, dyssenteries, fièvres, tout cela était identiquement au même régime.

A une heure, visite réconfortante du *Herr Pastour* ou aumônier militaire. Il demandait à chaque malade comment il se trouvait : à ceux qui allaient mieux, il répondait invariablement d'un air content : « Allons, cela me fait bien du plaisir » ; à ceux qui étaient plus malades, d'un air contrit : « Allons, cela me fait de la peine. » Je dois dire qu'ayant eu occasion de le connaître davantage, j'ai pu apprécier son instruction, sa bonté et son dévouement à ses malades.

A cinq heures, visite numéro deux du docteur et de son grand cortége.

A six heures, distribution générale de *colle*.

A huit heures, extinction générale des feux, tout le monde est censé dormir.

Il est juste de dire que le régime suivi dans les hôpitaux prussiens vis-à-vis des prisonniers français était le même que celui qu'ils employaient vis-à-vis de *leurs propres soldats :* s'il y avait une petite différence, elle était plutôt en faveur des nôtres ; mais il est non moins juste de dire que ce régime nous paraissait, à nous autres Français, terriblement défectueux, et qu'à notre conviction ceux qui guérissaient là d'une maladie grave le devaient à la grâce de Dieu et à la vigueur de leur tempérament. Ainsi, par exemple, l'usage de la tisane, quelle qu'elle soit, y était complétement inconnu ; les malades avaient près

d'eux une cruche d'eau froide; la plupart, ayant la dyssenterie, et par conséquent une soif ardente, augmentaient encore leur mal en buvant cette eau froide. En vain tous les malades demandaient à cor et à cri de l'eau de riz; mais l'eau de riz n'était pas dans les suppléments que le docteur avait le droit d'ordonner. Les bonnes Petites Sœurs des pauvres, aux soins si attentifs, si intelligents, si dévoués, étaient remplacées par des *waïter,* soldats qui préféraient faire la *corvée* des malades à celle de la guerre, et se faisaient un petit revenu sur les commissions qu'on leur donnait, sans s'inquiéter si le schnaps, le boudin, les harengs et ce qu'ils apportaient n'étaient pas un véritable poison pour les malades. J'avais une très-forte dyssenterie, maladie pour laquelle, si j'ai bonne mémoire, le traitement le plus élémentaire est la diète; mais j'avais été chaudement recommandé au médecin principal. Le bon docteur ne trouva rien de mieux, pour me témoigner sa sympathie, que de me bourrer de suppléments. J'eus donc, outre la colle de six heures : à huit heures, une jatte de lait chaud; à neuf heures, une jatte de bouillon; à dix heures et demie, un rôti de veau; à midi et demi, de la soupe aux légumes et de la viande; à six heures, recolle. Joignez à cela tout ce qui venait du dehors moyennant finance, et vous comprendrez facilement qu'au bout de quinze jours, je suis sorti de l'hôpital tout aussi malade que j'y étais entré.

Ces quinze jours, si tristes qu'ils pussent paraître,

furent certainement un des bons moments de ma vie : dormir dans un lit, se reposer toute la journée, manger à sa faim, tout cela me paraissait des nouveautés délicieuses ; et puis, nous avions bien aussi nos petites distractions. Sous nos fenêtres, les recrues prussiennes faisaient l'exercice, et je ne connais rien de si risible que des recrues prussiennes faisant l'exercice. On leur fait prendre toutes les postures les plus impossibles, et on les tape sec et dur. J'ai encore devant les yeux une grande échasse de conscrit à figure d'oie qui apprenait à saluer : il fallait passer devant un officier en lui faisant le salut militaire. Le pauvre diable s'en acquittait si mal, qu'il était chaque fois reconduit à grands coups de pied et de poing par un sous-officier et obligé de recommencer. A la septième fois, l'officier daigna lui-même, et de sa propre personne, administrer au conscrit un grand coup de pied autre part que dans la figure.

Nous avions pour *warter* un garçon nommé Fritz, généralement dans les vignes du Seigneur, et, de plus, doué par la Providence d'une vraie tête de magot. Un jour que nous lui avions confié dix groschen pour nous acheter du schnaps, il but le fidéicommis, et, comme il n'était pas argenteux, il ne put jamais arriver à réunir les dix groschen nécessaires pour combler le déficit. A partir de ce moment commença son supplice : chaque fois qu'il paraissait dans la salle, nous hurlions tous à la fois : *Schnaaps! schnaaps!* Le malheureux faillit en perdre la tête.

J'eus, dans cet hôpital, la consolation de pouvoir rendre service à bien des camarades malades : il était convenu qu'on m'appellerait à toute heure quand l'un d'eux demanderait quelque chose, et je profitai de la bienveillance du docteur pour leur obtenir bon nombre de petits adoucissements; de plus, je leur faisais penser au curé quand cela allait plus mal. Tout cela fit que ce fut presque avec peine que je quittai le grand hôpital pour les baraques de bois placées sous la direction de M. de Pochammer.

Touchant aux fossés du rempart d'un côté, de l'autre au champ de manœuvre, dont elles étaient séparées par un treillage, une vingtaine de baraques en bois avaient été construites. Elles pouvaient contenir chacune vingt à vingt-cinq malades, et portaient toutes un grand numéro peint en rouge; sur la baraque n° 8, on lisait en lettres monstrueuses : *Pocken* (petites véroles); là, en effet, étaient ceux qui étaient atteints de cette terrible maladie.

Je fus installé dans la baraque n° 15, où je restai d'abord en qualité de malade, puis, quand je fus censé rétabli, en qualité d'interprète. La nourriture et le régime étaient ceux du grand hôpital de la ville; seulement, les visites y étaient faites par deux médecins civils : M. de Pochammer et un petit médecin à barbe rouge, M. Gros. M. de Pochammer, surtout, témoignait un véritable intérêt à ses malades, et se donnait beaucoup de peine pour améliorer leur sort.

Mon existence dans cet hôpital fut trop uniforme pour que j'aie grand'chose à en raconter.

Nos plus grandes distractions étaient nos communications illicites avec le dehors; les sentinelles fermaient volontiers les yeux, et, malgré les ordres formels de l'autorité supérieure, une foule composée en grande partie d'enfants entourait toujours l'endroit où nous étions parqués. L'attitude des grandes personnes était du reste extrêmement bienveillante: elles nous passaient constamment, à travers les grillages, des cigares, des pommes, des noix, etc., etc. Quant aux moutards, leur grand bonheur était de faire les commissions des *Franzouze;* on leur passait des groschen, et ils rapportaient fidèlement les petits pains, les œufs, les saucisses, etc., etc., sans vouloir rien prendre pour leur peine : l'un d'eux, qui avait accepté de moi quelques pfenigs de récompense, fut tapé par ses camarades. Depuis sept heures du matin jusqu'au soir, ces bons gamins étaient à l'affût, et, aussitôt qu'on leur faisait signe, ils trouvaient moyen d'arriver, puis de revenir, même quand les sentinelles se montraient par hasard rébarbatives. Quelques-uns, appartenant aux classes aisées, avaient toujours leurs poches bourrées de cadeaux. Il me souvient encore d'une petite fille de dix à onze ans, jolie comme les amours, qui venait régulièrement, matin et soir, déposer son panier plein de provisions sur la fenêtre (de plain-pied avec l'esplanade) auprès de laquelle se trouvait le lit de son *Franzouze;* elle avait l'air si

heureuse, en faisant cette bonne œuvre, que cela réjouissait le cœur.

M. de Pochammer me permit d'aller de temps en temps dans la ville, accompagné d'un soldat prussien, bien entendu ; celui qui me promenait habituellement était un *géhulfé* (aide-infirmier), brave garçon, qui m'avait pris en grande affection ; il me fit faire la connaissance d'une honnête famille qui tenait une restauration (un restaurant). L'honnête famille avait un fils âgé de treize ans, qui était au collége de Wesel et y apprenait le français, comme on apprend l'allemand dans nos colléges, c'est-à-dire fort mal. L'occasion me sembla propice : mes finances, tout comme celles de la France, étaient dans un état déplorable ; je ne recevais aucune réponse à toutes les lettres que j'avais écrites en France, et je voyais mes dernières pièces de cinq francs disparaître avec un ensemble désolant. Sans ce vil métal qu'on appelle l'argent, la vie était vraiment intolérable. Je résolus donc d'en gagner par moi-même, et, pour cela, de donner des leçons, comme l'avaient fait nos pères, durant l'émigration. Bref, je me proposai à la famille Wanderer comme professeur en pied du jeune Wanderer (Wilhelm), et fus agréé. Dûment autorisé par le père Pochammer, mon jeune élève venait chaque matin à l'hôpital s'asseoir avec moi sur mon petit lit et prendre une longue leçon. C'était, du reste, un enfant très-intelligent, et ses progrès étaient rapides. Après une quinzaine de leçons, talonné par la néces-

sité, j'allai demander à la famille Wanderer le prix de mon enseignement; je m'en étais, pour les émoluments, rapporté à sa générosité. M. Wanderer père me remit, de son air le plus gracieux, un thaler; cela faisait environ *cinq sous* par séance.

C'est, à dire le vrai, une modeste position que celle de *dolmetcher* (interprète) dans un hôpital-baraque, et cependant je devais voir surgir un rival acharné : c'était un gros Alsacien nommé Pfister, humble vis-à-vis des Prussiens, insolent pour ses camarades, au demeurant très-intelligent et surtout très-insinuant. Nous eûmes bon nombre de prises de bec ensemble : petites jalousies de métier; j'eus presque toujours le dessous, je dois l'avouer, et les autorités prussiennes lui donnaient généralement raison contre moi. Une seule fois seulement je remportai sur lui un avantage décidé : il avait été nommé mon cointerprète, et nous nous étions à peu près partagé les baraques; mais voilà que justement, dans l'une des siennes, arrivent de pauvres diables atteints de la petite vérole noire, la plus effroyable de toutes les maladies. Mon Pfister refusa net d'entrer dans leur chambre : on m'envoya alors chercher. J'ai toujours pensé qu'il en est des maladies contagieuses comme des balles : si l'heure marquée par la Providence n'est pas venue, on ne les attrape point; si l'heure est sonnée, près ou loin, en avant ou en arrière, on ne les évite pas. Aussi, j'acceptai volontiers cette occasion de montrer ma supériorité sur Pfister, et

j'aidai même constamment l'infirmier à retourner les malades dans leur lit. M. de Pochammer m'en sut gré.

Cependant le nombre des malades allait toujours en augmentant; il fallait réduire de la façon la plus stricte le personnel valide. Je me portais mieux, et je me serais fait scrupule de prendre la place de quelque autre plus souffrant; il y avait d'ailleurs assez d'Alsaciens pour servir d'interprètes, outre le sieur Pfister. Je demandai donc à quitter l'hôpital, et, en conséquence, un beau matin des premiers jours d'octobre, je fus dirigé sur le camp où était la masse des prisonniers, avec une exemption de travail *pour cinq jours,* et dans ma poche trois francs, derniers habitants de mon petit boursicot.

Je quittai tristement mes camarades de baraque, à qui je pouvais rendre bien des petits services; ils m'avaient pris en affection, et je m'étais aussi attaché à eux; je m'étais d'ailleurs fait à cette vie qui avait du moins l'avantage d'une tranquillité dont j'avais besoin après tant d'orages de tout genre. Néanmoins ma mélancolie fut un peu dissipée par l'agréable surprise que j'éprouvai en arrivant au camp : à côté de nous les flots bleus du Rhin étincelaient sous un brillant soleil; une foule de petits bâtiments, glissant rapidement sur sa surface, le sillonnaient en tous sens; la vue s'étendait au loin sur les rives du fleuve émaillées de vertes prairies, et dans le lointain on apercevait la petite ville de Xanthe, que domine ma-

jestueusement sa cathédrale aux deux coupoles. Derrière nous une grande promenade, bordée d'arbres séculaires, venait aboutir à un moulin à vent dont la plate-forme était hérissée de canons braqués sur les prisonniers. Juste en face, à l'autre extrémité du camp, était un fort surmonté d'un énorme drapeau noir et blanc; là aussi une formidable rangée de canons montrait ses gueules menaçantes. Mais ce qui m'émerveilla surtout, c'est la transformation qu'avait subie l'intérieur du camp depuis le jour où j'y étais arrivé pour la première fois, le 9 septembre : sur ce grand pré, entièrement nu alors, s'élevait aujourd'hui une petite ville nomade, pleine de vie, de mouvement, d'industrie, je dirai presque de gaieté. Sur un immense carré long, des tentes avaient été plantées, de ces grandes tentes de cavalerie pouvant contenir chacune de dix-huit à vingt hommes; au milieu avaient été ménagées de longues allées où des poteaux portaient une inscription indiquant la compagnie dans le domaine de laquelle on se trouvait. Le camp contenait douze compagnies de quatre cents hommes environ chacune : les compagnies étaient divisées en escouades; chaque tente contenait une escouade; des drapeaux aux couleurs variées et éclatantes étaient plantés sur la tente de chaque officier des compagnies, dont le nom était inscrit sur la tente en grandes lettres et avec force arabesques; quand ils se trouvaient sous leur tente, un second drapeau placé devant l'entrée indiquait leur présence, ni plus ni moins que le

drapeau des Tuileries marquait autrefois celle de l'Empereur; d'autres drapeaux plus petits faisaient reconnaître la tente des sergents-majors. De plus, l'industrie privée avait orné le camp : devant toutes les tentes des officiers prussiens, des prisonniers avaient, avec de la terre apportée, formé de jolis petits jardins, des plates-bandes en forme de cœur, de croix de Saint-André, etc. Le nom de l'officier, des étoiles, des emblèmes de toutes sortes avaient été dessinés avec de petits coquillages blancs trouvés sur les bords du Rhin.

Sur un certain nombre de tentes, charbonnées à grands traits au fusain, se trouvaient les enseignes des industriels qui les habitaient. D'énormes paires de ciseaux indiquaient les perruquiers à dix centimes; des bottes monstrueuses donnaient l'adresse du *choumaker*, prêt à ressemeler, au plus juste prix, les chaussures délabrées, en même temps que des tuniques, vestons, paletots de toute forme, montraient que les tailleurs étaient en abondance, tout disposés à convertir pour soixante-dix centimes le petit couvre-pied d'ordonnance en un veston des plus fashionables. Un profond politique s'était mêlé de dessiner sur son domicile, non sans ressemblance, ma foi, de gigantesques silhouettes de tous les membres du gouvernement provisoire : Rochefort et Glais-Bizoin surtout avaient des touches impossibles.

Les mécaniciens avaient aussi utilisé leurs petits

talents : ils avaient fabriqué devant les tentes de petits moulins à vent, de petites scieries en miniature, des tableaux mouvants tels qu'on en voit à Paris dans les vitrines des marchands de jouets, le tout avec une sébille portant cette inscription : *N'oubliez pas les travailleurs !* dans laquelle des officiers prussiens et les visiteurs du camp jetaient d'assez nombreux groschen.

Il y avait aussi les artistes en chambre; les plus vulgaires étaient les confectionneurs de paniers et de chaises; les plus adroits faisaient de jolies petites corbeilles en papier de diverses couleurs et des chalets suisses. MM. les officiers prussiens, c'est une justice à leur rendre, encourageaient les arts en achetant tous ces petits objets au moins trois fois ce qu'ils valaient.

Au bout du camp, du côté de la ville, avaient été construites des baraques ou cantines contenant tout ce dont les prisonniers pouvaient avoir besoin : de grandes affiches, avec une orthographe tudesque, indiquaient combien coûtaient le *larre,* les *eus,* le *vain,* l'*au de vi* et *cel.* Sur l'une de ces baraques, assez jolie et devant laquelle on avait fait un gentil petit jardin, était écrit en grosses lettres : *Restauration;* c'est là que quelques-uns des officiers prussiens prenaient leurs repas, ils avaient déterré dans le camp quelques soldats chantant assez bien et quelques musiciens auxquels ils avaient prêté des instruments, et, presque tous les soirs, ils se donnaient le

luxe d'un petit concert, après lequel les artistes étaient abondamment rafraîchis. Du reste, les cantines étaient toujours assiégées, et la tempérance n'y était pas à l'ordre du jour.

Sur la gauche du camp, on avait construit aussi des baraques en bois, où, depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir, se mijotait la cuisine infernale; on se fera une idée de ce que ce devait être, quand on saura que chaque marmite contenait la soupe de *cinq cents hommes*. Rien ne manquait, pas même un abattoir où succombaient chaque jour nombre de vaches destinées à notre consommation personnelle; il était situé près du Rhin. Sur le bord de ce fleuve, s'alignait une quantité innombrable de pêcheurs à la ligne qui faisaient aux poissons une guerre assez meurtrière, et une quantité non moins considérable de blanchisseurs dont les lessives ne laissaient rien à désirer. En revenant du fleuve vers le camp, on voyait brûler une foule de petits feux : c'étaient les cuisines particulières; celui-ci faisait rôtir sur le gril le *gendarme*, lisez hareng, qu'on nous donnait une fois par semaine; celui-là confectionnait des tripes à la mode de Caen avec des entrailles de vache volées à l'abattoir; cet autre *avait embusqué* (caché) quelques pommes de terre, étant de corvée pour l'épluchage général, et, au moyen d'un sou de graisse, en faisait un petit rata; enfin, les plus modestes se contentaient de réchauffer leur café, qu'ils avaient mis en réserve le matin. En approchant da-

vantage des tentes, les cris et l'animation redoublaient; c'était le quartier des joueurs : de tous côtés, des *malins* avaient établi qui des jeux de boules, qui des roulettes, qui des jeux de cartes, qui, surtout, des lotos ; ils prélevaient une part sur chaque partie, et, là comme ailleurs, tout l'argent finissait par aller aux teneurs de jeux. Les boules étaient très-cultivées ; à la roulette, on voyait jouer des sommes relativement considérables, il n'était pas rare de voir des pièces d'or comme enjeu ; les hôtes les plus assidus étaient les turcos, et les *bàlek, rô, aroua, macache,* voltigeaient sans cesse sur leurs lèvres d'ébène. Mais le grand jeu, le jeu par excellence était le loto : il y avait vingt ou vingt-cinq différents propriétaires de cartons, et tous hurlaient comme des perdus pour tuer la concurrence par l'ampleur de leur organe et le sel attique de leurs plaisanteries; du matin au soir, on entendait se croiser les petits boniments : « Ralliéz! ralliéz! au petit fourbi; vingt, pinaud; ralliéz au loto; dix-sept, l'Auvergnat avec sa figure bête; trente-trois, les deux bossus; treize, ma sœur Thérèse; cinquante-neuf, la guerre d'Italie; quatre-vingts, la g..... du Prussien!..... » Je n'en cite que peu, car la plupart étaient de ceux dont les mères ne permettraient pas l'audition à leurs filles.

C'était, comme je l'ai dit, un dimanche matin; on n'allait pas au travail ce jour-là; aussi le camp présentait une animation extraordinaire : les cantines et

les jeux étaient encombrés, et les promeneurs arpentaient en foule les allées du camp; le coup d'œil était d'autant plus bizarre, qu'aux uniformes déjà si variés des soldats de tous les régiments qui étaient là, la fantaisie avait ajouté de brillantes improvisations. Capuchon, paletot, veston de forme étrange et de nuances variées, avaient été confectionnés au moyen des couvertures de cheval ou avec les petits couvre-pieds réglementaires du fantassin. Moi-même, j'avais l'air assez misérable; au moment où j'étais sorti de l'hôpital, on m'avait remis mon uniforme en échange du vêtement de malade; ce pauvre uniforme avait été, durant neuf ou dix jours, si parfaitement saturé de boue, qu'il me fut impossible de l'approprier complétement : aussi, presque en arrivant au camp, je reçus une avanie qui me blessa profondément; je rencontrai un officier de compagnie, M. Mücke, espèce de gandin prussien qui me connaissait : « Pfoui! fi! monsieur de Compiègne », me cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, « vous avez encore de la boue de Sedan sur votre capote. » Profondément humilié, j'allai tout de suite à la rivière, et il me fallut, sur les trois francs qui me restaient, donner dix sous à un camarade lessiveur qui parvint à nettoyer à peu près mes effets.

Une demi-heure après, *Herr Pastour* vint dire la messe au camp. Le colonel qui commandait la place, le commandant Grell et tous les officiers prussiens de service, bien que pour la plupart protestants, y

assistèrent en grand uniforme et dans l'attitude la plus respectueuse.

A midi, le sergent-major français de mon escouade m'accosta : « Vous avez manqué à l'appel, me dit-il. — Pardon, mais j'ignorais qu'il y eût appel. — Eh bien, pour vous l'apprendre, le lieutenant Mücke m'a chargé de vous fourrer au bloc; filez-y. — Et où est le bloc, s'il vous plaît? — Juste en face de vous. — Merci, major », répondis-je humblement, et je me rendis sous une tente sans paille qui servait de salle de police. Un camarade m'avait, quelques instants auparavant, prêté un journal français qui était arrivé, Dieu sait comment! à pénétrer dans le camp prussien. Je m'assis à terre et le dévorai avidement : une grande joie s'empara tout à coup de moi : je venais de lire que l'armée du maréchal Bazaine avait remporté sur les Prussiens une victoire écrasante. Dans mon enthousiasme naïf, je me décidai à pavoiser la salle de police : le poteau qui soutenait la tente était fendu; je plantai dedans une quantité d'allumettes surmontées de petits drapeaux représentés par des carrés de papier. Au moment où je me livrais à cette opération, la tente s'ouvrit, et je vis entrer le lieutenant Mücke. Je lui fis le salut militaire, et j'attendis, non sans inquiétude, ce qui allait suivre : « *Mutze ab !* (ôtez le képi!) *mutze ab !* » me cria-t-il trois ou quatre fois d'une voix furibonde. Dans mon trouble, je ne compris pas qu'il en voulait à mon képi; aussi il fit, d'un revers de sa blanche main, le

geste de le jeter à terre. « Monsieur de Compiègne, me dit-il ensuite, si vous n'avez pas appris la discipline en France, vous l'apprendrez en Allemagne. » Puis il sortit d'un air majestueux. A ma très-grande surprise, une heure après, le sergent-major venait me dire que M. Mücke avait levé ma punition, et, encore une heure après, à ma plus grande surprise encore, M. Mücke vint en personne m'inviter à dîner à la restauration. Je lui eusse volontiers répondu comme dans la pièce : « Je n'ai mérité, seigneur, ni cet excès d'honneur ni cette indignité » ; mais je me contentai de décliner son invitation en disant que je n'avais pas faim et ne pourrais pas manger, ce qui, par parenthèse, était un gros mensonge. Au fond, le lieutenant Mücke était bien loin d'être un méchant homme : il avait seulement voulu m'éblouir par ce grand déploiement d'autorité, et me faire sentir que les hasards de la guerre m'avaient placé sous sa dépendance absolue; mais, à partir de ce moment, il se montra très-gracieux vis-à-vis de moi.....

J'arrête ici mon journal : je crains d'abuser de la patience du lecteur; et, d'ailleurs, à partir de ce moment, ma vie de prisonnier ne présente plus d'incident remarquable. Je dirai seulement que ma captivité me fut bien adoucie, d'abord par l'amitié qui me lia à un de mes camarades, de Bienville, ensuite par l'extrême bienveillance du commandant Grell. Il s'est trouvé à cette époque, parmi les officiers char-

gés des prisonniers français, trois hommes dont le dévouement et la bonté pour eux ne se sont jamais démentis un instant : qu'il me soit permis d'exprimer ici, au nom de mes camarades, à M. le commandant Grell, et aux capitaines Heinmann et Bakmeister, toute l'expression de notre gratitude.

III

SOUVENIRS D'UN VERSAILLAIS PENDANT LE SECOND SIÉGE DE PARIS

Le 26 mars, à peine revenu depuis huit jours d'une captivité en Allemagne qui avait duré près de sept mois, je dis adieu à ma famille et partis pour aller rejoindre l'armée de Versailles. La séparation fut douloureuse; mais, devant les nouvelles effrayantes qui venaient chaque jour de l'insurrection, devant le cri d'alarme poussé par le gouvernement de l'ordre, je crus de mon devoir de répondre, sans hésiter un instant, à l'appel fait de tous côtés aux gens de cœur et de bonne volonté. Comme beaucoup d'autres, j'étais loin alors de soupçonner combien la Commune était forte, et combien la guerre se prolongerait. Je croyais à une lutte sanglante, mais de courte durée, quelque chose comme les journées de Juin : je résolus donc de me hâter autant que possible. Tous les journaux répétaient à l'envi que le général de Charette et ses volontaires se battaient aux portes de Paris, et je brûlais du désir d'arriver à temps pour prendre part aux combats de ce corps d'élite. Seulement, mon impatience d'aller vite fut soumise à de rudes

épreuves. Partout les chemins de fer étaient coupés et la circulation lente et difficile. En prenant une longue série de diligences et de pataches de toutes sortes, je pus cependant gagner Melun, alors occupé par les Bavarois ; mais, à partir de ce moment, toute voie de locomotion régulière cessait. Je trouvai là sept ou huit officiers allant, comme moi, à Versailles, et cherchant en vain un véhicule quelconque. Nous fûmes sur le point d'entreprendre l'étape à pied, bien que près de vingt lieues nous séparassent encore de la capitale ; mais, au dernier moment, un de ces messieurs découvrit un breack dont le propriétaire, pour la modeste somme de deux cents francs, et à condition que nous ne partirions pas avant le lendemain, consentit à nous conduire à Versailles. Une seule chambre restait disponible à l'hôtel, mais cela nous suffisait largement ; nous nous alignâmes sur le plancher et dormîmes tranquillement, enveloppés dans nos couvertures. Le lendemain matin, nous nous entassions dans le breack promis. Parmi mes compagnons de voyage se trouvait le comte de D..., capitaine de cuirassiers échappé à Reichsoffen, que je devais revoir l'un des premiers, le 22 mai, en mettant le pied dans l'enceinte de Paris. La route fut assez gaie ; le temps était beau, le paysage magnifique, bien qu'attristé çà et là par bon nombre de ruines et assombri par la vue trop fréquente des casques pointus. Après un bon déjeuner à Épinay, nous entrâmes dans la jolie vallée de la Bièvre. A mesure qu'on

approchait de Versailles, nous rencontrions, de plus en plus nombreux, marchant à la débandade, et sans chefs, des soldats de tous régiments, de toutes armes, qui se dirigeaient vers cette ville. Bon nombre d'autres marchaient en sens contraire. Où allaient-ils? Je ne le sais; mais leur désordre et leur mauvaise tenue mettaient en fureur un brave colonel qui voyageait avec nous. Bientôt nous aperçûmes des grand'gardes de troupes campées, des batteries installées, et dominant toute la route : partout l'image de la guerre! Enfin nous entrâmes dans Versailles. Quel changement dans cette ville, si morne et si déserte habituellement! Quelle vie! quelle agitation fébrile! Une quantité énorme d'officiers, surtout d'officiers de mobiles, de députés, de fonctionnaires, se bousculaient de tous côtés. Partout des figures inquiètes, avides de nouvelles. Une foule compacte stationnait sur les avenues de Sceaux et de Saint-Cloud, dans l'espérance de voir passer quelques prisonniers. Le quartier de cavalerie servait de parc d'artillerie; à chaque instant y arrivaient des caissons qu'on chargeait de munitions et qui repartaient dans la direction de Paris. Dans toutes les rues on était heurté par des officiers d'état-major portant des ordres au grand galop, par des tapissières, des voitures de boucher, des charrettes, des carrioles fantastiques, dans lesquelles s'entassaient pêle-mêle la casquette du prolétaire, le chapeau de soie du gandin et le képi du militaire; le député y coudoyant la cocotte, et la poissarde de

la halle les dames du noble faubourg Saint-Germain. Tout ce monde, fuyant Paris, venait chercher à Versailles un abri et des nouvelles. Sur la place d'armes étaient campés les gardiens de la paix, organisés en régiment, et revêtus d'un assez vilain uniforme. La rue des Réservoirs était devenue une succursale de la Chambre; c'est là que se promenaient de long en large les politiques de haute volée, discutant sur l'avenir de la France. Les hôtels étaient effroyablement encombrés, et les bons Versaillais s'en donnaient à cœur joie d'écorcher au vif tous ces étrangers, riches ou pauvres, que les circonstances leur jetaient en proie. Aussi je fus tout heureux et tout aise de trouver dans une maison borgne un galetas qui me coûta seulement huit francs par jour. Cette affaire à peine réglée, je courus à l'état-major, afin d'être immédiatement enrôlé et envoyé sur le théâtre du combat. Il paraît que je sollicitais une grande faveur, car on me reçut fort mal et l'on m'envoya au dépôt des isolés. Au dépôt des isolés, même accueil impoli; je finis cependant par apprendre que les volontaires de Charette et de Cathelineau, non-seulement ne se battaient pas devant Paris, comme tous les journaux l'avaient dit, mais encore étaient seulement en formation, l'un à Rennes, l'autre à Rambouillet. Presque en sortant de là, je rencontrai un de mes amis, qui, très au courant de la situation, m'expliqua que, par un motif facile à comprendre, les *Chouans,* comme on les appelait, ne donneraient qu'à la dernière ex-

trémité. Ma perplexité fut très-grande : je désirais ardemment servir d'une façon active, mais je ne voulais pas cependant signer un engagement de deux ans dans l'armée régulière. Un assez grand nombre de jeunes gens que je connaissais, dégoûtés de l'accueil qui leur avait été fait à Versailles, quittaient successivement cette ville. Sur un millier de volontaires, la plupart anciens officiers de la mobile, qui avaient répondu à l'appel aux volontaires, placardé sur tous les murs et inséré dans tous les journaux, trois cents à peine restèrent. Ceux-là, décidés à se battre quand même, s'enrôlèrent dans le bataillon des *Volontaires de la Seine*. Le nom du colonel Corbin, qui l'organisait, m'offrait toutes les garanties; je me présentai donc à lui. Je l'avais connu en Allemagne lorsque, prisonnier lui-même, il s'efforçait, avec un dévouement inépuisable, d'améliorer le sort des prisonniers français, et il me fit un accueil des plus aimables. Un quart d'heure après, je signais un engagement au bataillon des *Volontaires de la Seine*. On me remit un brassard tricolore comme signe distinctif, en attendant un uniforme; je fus en même temps prévenu qu'il y aurait appel à neuf heures dans la cour du quartier de cavalerie.

Le lendemain, je ne manquai pas d'arriver de bonne heure au rendez-vous. J'étais impatient de connaître quels allaient être mes nouveaux compagnons d'armes. La société était nombreuse, et, je dois l'avouer, effroyablement mêlée. Il y avait là bon

nombre de figures qui n'auraient, certes, pas été déplacées au milieu des communards. Un certain nombre d'hommes portaient encore le képi vert et rouge des garibaldiens ; il est vrai que ceux-là furent plus tard éliminés, à l'exception d'un seul qui justifia avoir fait quatre-vingt-dix lieues à pied pour venir s'engager dans l'armée de Versailles. D'autres, vêtus de la blouse et du chapeau de franc-tireur, présentaient une tournure qui prévenait peu en leur faveur ; beaucoup, malgré l'heure matinale, avaient déjà beaucoup bu, et leurs trognes enluminées ne promettaient rien de bon pour l'avenir. L'annonce d'une solde exorbitante (1 franc 50 centimes par jour et les vivres) avait malheureusement attiré un ramassis de vauriens ; en revanche, je vis tout de suite qu'il y avait là quelques hommes appartenant, par leur naissance et leur éducation, à la meilleure compagnie, et une foule de braves gens de toutes les classes de la société, venus, les uns par conviction, les autres parce qu'ils étaient pères de famille, et que la misère était grande. Notre futur capitaine, Arnaud de Vresse, jugea à propos de nous adresser, de sa voix tonnante, une petite allocution bien sentie, à cette seule fin de nous appeler *carràbiniers*, ce qui était sa marotte. C'est, je crois, le moment de présenter aux lecteurs ceux de mes camarades dont le nom reviendra le plus souvent dans ce récit.

A tout seigneur tout honneur. Notre colonel, M. Valette, était un ancien chef de bataillon qui avait bra-

vement fait de nombreuses campagnes en Afrique. Nommé, au commencement de la guerre, colonel du 7e bataillon de mobiles, il avait fait pendant le siége les fonctions de général de brigade et brillamment gagné sa croix de commandeur. *C'était une noble tête de vieillard;* ses cheveux étaient blancs comme neige, et ses lèvres ombragées par des moustaches auxquelles la teinture donnait un noir d'ébène. Quand en grand uniforme, sa croix de commandeur au cou, il se promenait devant son bataillon, en balançant mollement la tête et en caressant du bout de sa cravache ses superbes bottes molles, au vernis éclatant, il était plus beau que nature — et se savait tel. C'était, du reste, un bon soldat et un bon cœur, s'occupant de ses hommes et leur donnant l'exemple. Sa politesse et son langage affecté formaient le plus parfait contraste avec les manières de vieux grognard du père de Vresse, notre capitaine. Celui-là était brave jusqu'à la témérité, avec une rudesse de manières et un choix de langage à faire rougir un sous-officier à trois chevrons. Durant le premier siége, il avait commandé une compagnie d'hommes qu'il avait appelés les Carabiniers parisiens, et son idée fixe était de nous appeler aussi carabiniers. Excellent cœur aussi, sans rancune, et parfaitement équitable, une fois que sa colère était passée. Le lieutenant, M. de Grandpré, qui devait plus tard prendre le commandement de la compagnie, était un parfait gentilhomme. Sous les dehors d'une grande urbanité et

d'une grande douceur, il cachait une volonté de fer. Il ne s'exposait pas inutilement comme M. de Vresse; mais quand il fallait se montrer, il ne lui cédait en rien pour le courage. Il ne criait pas, n'injuriait pas, comme le capitaine; mais quand il avait dit: « Je veux! » aucune force humaine n'aurait fait changer sa résolution. Il avait juré une haine à mort aux insurgés, qui l'avaient souffleté, outragé et chassé de Paris, et, lors de l'entrée des troupes dans Paris, il se montra terrible pour eux. Sa compagnie l'adorait, et se serait mise au feu pour lui. Le sous-lieutenant, M. Lamoureux, était un assez bon officier, quoique un peu rageur et un peu nerveux au feu. J'ai toujours eu beaucoup à me louer de ses procédés à mon égard. Tel était le corps des officiers de notre compagnie, corps excellent, en somme. Je n'en dirai pas autant de notre sergent-major, israélite de naissance, et certainement le type le plus envieux, le plus grapillard et le plus désagréable que j'aie jamais rencontré sur mon chemin. Il avait su, j'ignore comment, captiver la confiance de M. de Vresse, qui ne jurait que par lui. Parmi les volontaires, il y en avait quatre qui devinrent presque tout de suite mes amis et mes compagnons inséparables. Le premier était Albert Duruy, dont la brillante conduite à Weissembourg avait été récompensée de la médaille militaire, garçon spirituel, très-instruit, très-brave, d'un caractère aussi loyal que sympathique. Le Pylade de cet Oreste était un charmant garçon, A. Delacroix,

ami d'enfance de Duruy, qu'il aimait avec passion. Il s'était engagé pour ne pas le quitter, bien que son caractère doux, rêveur et un peu triste, le portât plutôt vers l'étude que vers les armes. On le voyait toujours parmi les premiers au feu. Le troisième, nommé Ben-Aben, un beau jeune homme, avec de grands yeux noirs petillants de malice, était certainement un des plus agréables compagnons que l'on pùt rencontrer : toujours de bonne humeur, il nous égayait sans cesse par quelque trait de son esprit fin et mordant. Ben-Aben était parfaitement complété par Piot, un vrai Parisien de vingt ans, espiègle comme un singe, nous faisant constamment enrager, et ayant à toute minute quelque farce nouvelle dans son sac. C'était plaisir de se battre côte à côte avec ces grands enfants, toujours les premiers à marcher en avant, riant et chantant de bon cœur dans les moments les plus terribles : éminemment jeunes de cette jeunesse si rare aujourd'hui, la jeunesse de cœur. A nous se joignait habituellement M. Bourgaud du Coudray, qui était, certes, le volontaire le plus méritant que je connusse : père de famille, passionné pour la musique classique ; antimilitaire jusqu'au bout des ongles, il servait là, et servait vaillamment, par seule conviction. Nous avions aussi dans la compagnie un M. de Berthelemont, type des plus réussis : vieux, grand comme un nain, portant lunettes, toujours dressé sur ses ergots, méticuleux jusqu'à en être nauséabond ; comparant volontiers la Révolution

à une source limpide et claire, mais dont les ondes transparentes renfermeraient des scorpions. Un seul trait le peindra. Le jour de notre enrôlement, nous causions, le cigare aux lèvres, dans la cour de la caserne. Un factionnaire s'approche :

« On ne fume pas! dit-il à M. de Berthelemont.

— Factionnaire, répondit celui-ci, ayant fait durant vingt-cinq ans, comme caporal de la garde nationale, respecter la consigne, je ne serai pas le premier à la violer dans votre personne. »

Et il jeta son cigare avec un geste antique.

Il fallait voir de quel air le petit Berthelemont était toisé par Croz, brigadier de la 7e d'artillerie, « qu'il ne fallait pas prendre pour le tambour de la 28e », comme il disait toujours. Trente ans de campagnes, trois chevrons, quatre fois cassé comme maréchal des logis fourrier, Croz était instruit, sachant très-bien son histoire et sa géographie, bon cœur, et, au demeurant, le plus grand ivrogne de la terre. On l'avait nommé, en raison de ses anciens galons, caporal des volontaires; mais nous lui fîmes donner sa démission, pour l'attacher spécialement à notre service. Il astiquait nos fusils, montait des gardes pour nous, faisait une partie de nos corvées, et buvait énormément à nos frais. Son ami, le caporal Gervais, était moins instruit, quoique non moins ivrogne : au reste, son ivresse était toujours paisible et inoffensive; il pleurait et voulait nous embrasser tous. On comprend quel ménage devaient faire entre eux tous ces hommes

absolument différents par le caractère, l'éducation et la position, et qui n'étaient pas, comme dans l'armée, nivelés et rompus par une discipline de fer. Je n'en finirais pas, si je racontais tous les tiraillements et toutes les difficultés que le colonel et nos officiers furent obligés de surmonter pour arriver à former une troupe régulière et prête à marcher. Ils en triomphèrent cependant. Notre compagnie eut le numéro 2; la première était entièrement composée d'anciens officiers de mobiles ou de mobilisés qui servaient sac au dos, comme de simples soldats. Son effectif, fort de trois cents hommes d'abord, se réduisit, petit à petit, à cent hommes environ. Notre compagnie en comptait à peu près autant.

Le 15, on nous habilla d'un uniforme presque semblable à celui des gardes nationaux. Beaucoup d'entre nous, prévoyant, dès ce moment, les confusions terribles qui devaient résulter de cette similitude de costumes, protestèrent, mais en vain : on voulait nous faire servir de réclame pour montrer qu'il y avait encore des gardes nationaux restés fidèles à la cause de l'ordre. Le 18, nous partîmes pour Rueil, où nous fûmes domiciliés dans la caserne. La ligne nous fit le meilleur accueil ; le général Grenier nous passa en revue, et le lendemain nous reçûmes l'ordre de partir pour Colombes, où les gendarmes nous reçurent avec un enthousiasme facile à comprendre : depuis trois semaines ils étaient en première ligne, se battant sans cesse, ne se reposant

presque jamais. Notre arrivée était pour eux le signal du retour à Versailles. Nous n'étions à Colombes que depuis deux heures, quand la première compagnie reçut l'ordre de se porter sur Asnières et d'y prendre la tranchée pendant quarante-huit heures, après quoi ce devait être notre tour. En attendant, nous fûmes assez confortablement installés dans une grande maison désertée par ses propriétaires. Comme nous n'étions commandés pour aucun service jusqu'à midi, Piot me proposa de prendre nos fusils et d'aller nous ouvrir l'appétit en faisant le coup de feu contre les insurgés. Nous partîmes dans la direction d'Asnières en suivant la ligne du chemin de fer; des sentinelles étaient partout échelonnées sur la voie. C'est par là que, quelques jours auparavant, les insurgés, chassés de Courbevoie à la baïonnette, avaient été refoulés dans le plus parfait désordre jusque de l'autre côté de la Seine. On retrouvait partout les traces d'une lutte récente : des cartouches, des fusils brisés, des képis, etc. Bientôt ce fut le tour des cadavres; on avait laissé là ceux des insurgés, bien que la bataille datât d'au moins cinq jours. Il y avait notamment un caporal de la garde nationale, affreusement mutilé, qui était étendu sur la route, sans que personne voulût l'enterrer. Les habitants des maisons voisines vinrent, comme s'ils ne pouvaient pas le faire eux-mêmes, nous supplier de les enterrer. Nous nous serions, du reste, chargés de cette corvée, si nous avions eu une pelle et une pioche, tant ce spectacle nous dégoûtait.

En avançant un peu, nous commençâmes à entendre siffler les balles, tandis qu'un bon nombre d'obus tombaient autour de nous. Nous arrivâmes bientôt près du pont du chemin de fer, où la ligne, abritée derrière des barricades ou derrière le talus, échangeait sans cesse des coups de feu avec les insurgés installés de l'autre côté de l'eau. Malheureusement, les officiers nous empêchèrent de prendre part à ce petit divertissement. A notre retour, nous fûmes envoyés en grand'garde dans les plaines qui avoisinent Colombes. Nous passâmes toute la nuit à veiller sous une pluie torrentielle. Le lendemain, dans la journée, comme je connaissais le chemin d'Asnières, où j'avais été la veille, je fus chargé d'accompagner l'officier payeur, qui désirait apporter de l'argent à la première compagnie, occupée, comme je l'ai dit, aux tranchées. Ce jour-là, le bombardement était effroyable ; les locomotives blindées, les batteries de l'imprimerie Dupont, celles du pont du chemin de fer et des fortifications, faisaient pleuvoir sur le village une grêle de projectiles, tandis que les insurgés, embusqués dans toutes les maisons du bord de l'eau, tiraient sans cesse et par toutes les fenêtres. La première compagnie des volontaires avait reçu pour mission d'occuper l'endroit connu à Asnières sous le nom de parc Cogniard, qui va jusqu'au bord de la Seine, à deux cents mètres, par conséquent, des insurgés. Nous arrivâmes avec beaucoup de peine, l'officier payeur et moi, en nous faufilant à travers les brèches

ouvertes dans les murs et dans les maisons, à gagner le parc Cogniard. C'est une grande propriété en forme de carré long, plantée d'arbres magnifiques, alors littéralement hachés par les projectiles. Elle longe le chemin de fer de Versailles, et aboutit sur les berges de la Seine, dont elle était séparée par un mur assez élevé. Derrière ce mur, déjà crénelé par eux, et sur lequel les insurgés faisaient pleuvoir une grêle de mitraille et de balles, le plus grand nombre des volontaires, aidés par quelques soldats de la ligne, travaillaient avec acharnement à creuser une tranchée qui allait bientôt devenir notre seul abri; car, du mur battu en brèche de toutes parts, il ne devait bientôt plus rester trace. Quelques volontaires, se dévouant pour détourner le feu des insurgés, s'embusquaient aux fenêtres des maisons situées sur le bord de la Seine, et de là tiraient sans relâche sur eux. L'ennemi répondait, malheureusement, avec beaucoup de succès, car il disposait de quatre ou cinq batteries d'artillerie, tandis que nous n'avions pas une pièce.

Presque à l'entrée du parc, se trouvait une grotte en rocher, à peu près à l'abri des bombes; nous nous y glissâmes. Là un triste spectacle vint frapper nos yeux : trois ou quatre blessés gémissaient étendus sur des matelas; nos deux chirurgiens leur faisaient un premier pansement, tandis qu'un pauvre sergent de la ligne, frappé d'une balle sous le bras, expirait, la tête appuyée sur les genoux de notre cantinière. Trois ou quatre cents mètres nous séparaient des tranchées;

il fallait les parcourir presque à découvert sous le feu de l'ennemi : aussi l'officier payeur jugea-t-il à propos de m'y envoyer tout seul. Au bord des tranchées était une fort jolie habitation dont il ne resta plus trace huit jours après : sous la véranda, deux volontaires de la première compagnie goûtaient tranquillement, comme s'il n'était pas, depuis le matin, tombé cinq obus sur cette maison. Au moment où j'arrivai, on emportait de la tranchée le lieutenant de Pouligny, grièvement blessé à la tête et au bras : c'était le quatrième blessé depuis le matin; aussi le colonel était de fort mauvaise humeur et m'envoya aux cinq cent mille diables, moi et l'officier payeur, si bien que je fus obligé de lui faire observer que ce n'était pas précisément pour mon agrément que je venais le trouver, ce dont il convint du reste. Je retournai à la grotte, où je servis du moins à quelque chose, en aidant à transporter les blessés à l'ambulance sous un feu assez vif. Je rentrai fort tard à Colombes, et, le lendemain, toute notre compagnie partit pour Asnières, où elle prit la place de la première, qui avait été assez durement éprouvée la veille. La journée fut rude : tantôt dans l'eau et dans la boue jusqu'à mi-jambe, la pioche à la main, nous creusions des tranchées dans une terre entièrement détrempée par la pluie; tantôt nous construisions des barricades sous une grêle de balles; tantôt enfin, et c'était là notre métier le plus dangereux, perchés aux fenêtres des maisons, nous tirions sur les insurgés des coups de fusil,

qui attiraient infailliblement quatre ou cinq obus sur la demeure que nous occupions. L'un de nous, nommé Petit, qui était au troisième, fut tout étonné de se trouver tout à coup transporté au rez-de-chaussée : nous eûmes beaucoup de peine à le tirer des plâtras, d'où il sortit blanc comme un garçon meunier, mais sans blessure ; il nous dit qu'il en avait vu bien d'autres du temps des Prussiens; seulement, il était subitement devenu sourd à ne pas entendre un coup de canon, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à faire son service. Un obus tombé dans la tranchée blessa assez grièvement deux de nos camarades; et le colonel, qui du reste passa toute la journée à son poste de combat, reçut à la tête un éclat de pierre qui lui fit une légère blessure. La nuit vint, extrêmement sombre; le feu avait cessé de part et d'autre, la pluie tombait à torrents; le plus profond silence régnait partout : à chaque créneau veillait une sentinelle, tandis que les autres volontaires, enveloppés dans leurs capotes, dormaient vaincus par leurs fatigues sur la terre mouillée. Tout à coup, quatre ou cinq sentinelles crient : « Halte-là! Qui vive? » et les mots : « Aux armes! les insurgés passent le pont », retentissent de toutes parts. Alors, en une minute, les deux rives de la Seine s'illuminent; de chaque créneau, de chaque fenêtre, de chaque abri partent des coups de feu, le canon se fait entendre, et les obus sillonnent l'air. Cependant les insurgés, se voyant découverts, renoncèrent à leur tentative, et, au bout

d'une demi-heure, le calme fut rétabli; mais comme la nuit était effroyable, et qu'il était probable que l'ennemi chercherait bientôt à nous jouer quelque nouveau tour, il importait de le surveiller; aussi, à dix heures, on demanda des hommes de bonne volonté pour un service de confiance; une vingtaine d'entre nous se présentèrent et furent immédiatement divisés en deux sections : l'une fut mise sous les ordres de M. de Vresse, qui avait passé une partie de sa journée à monter tout grand debout sur les barricades pour faire des pieds de nez aux insurgés; elle reçut pour mission de construire, non sans danger, une barricade sur le pont même d'Asnières; la deuxième, sous les ordres de M. de Grandpré, s'établit en grand'garde sous le pont et détacha sur les bords de l'eau des sentinelles perdues pour surveiller la Seine. M. de Grandpré me fit l'honneur de me confier le poste le plus avancé, où, depuis dix heures jusqu'à quatre heures et demie du matin, je dus rester debout sous une pluie battante; à chaque instant, toutes les fenêtres s'illuminaient en face de moi, et j'entendais voltiger les chardonnerets, comme disent les soldats en parlant des balles. Il faut rendre cette justice aux insurgés qu'ils n'étaient pas avares de leur poudre; je crois même qu'ils en brûlaient pour se tenir éveillés. Au jour, je partis en me traînant à plat ventre et regagnai la tranchée mouillé comme un vrai canard. A six heures du matin, le feu des insurgés prit une extrême intensité : ils firent avancer jusqu'à la tête du

pont trois locomotives blindées, qui tiraient sur nous à quatre cents mètres et nous envoyaient des boîtes à balles qui nous firent un mal effroyable. Nous n'avions pas d'artillerie à Asnières; les batteries les plus rapprochées de nous étaient au château de Bécon, puis à Courbevoie, près du rond-point. Le colonel m'envoya en toute hâte afin de supplier le commandant de la batterie de Bécon de diriger tous les efforts de ses pièces sur les locomotives blindées qui nous rendaient la position insoutenable. Je partis au pas de course; si j'avais eu envie de flâner en route, les projectiles qui tombaient tout le long du chemin m'en auraient dégoûté; j'arrivai bientôt au château de Bécon : c'était une grande maison blanche située au milieu d'un parc magnifique et alors très-fortement endommagée. Sa position élevée, d'où l'on voit une partie de Paris, lui a fait jouer un rôle au commencement de la guerre : on se souvient de l'acharnement avec lequel il fut défendu et comment les Versaillais, repoussés deux fois, l'enlevèrent enfin à la baïonnette sous la conduite du brave colonel Davoust. Sur la pelouse même du château, on avait installé une batterie de sept qui tirait sans relâche sur Neuilly et d'autres points occupés par les insurgés. L'officier qui la commandait me reçut fort bien; mais quand je lui demandai de tirer sur les machines blindées, il secoua la tête : « A cette distance, me dit-il, et avec des pièces d'un si petit calibre, nous perdrions notre poudre, et ce serait dommage, quand on peut si bien

l'employer. Pièce, feu! » cria-t-il en même temps, et, quelques secondes après, je voyais un nuage de fumée et de poussière s'élever d'une maison qu'on apercevait dans le lointain, et une douzaine d'insurgés en sortirent, se sauvant à toutes jambes. A Courbevoie, il y avait une batterie de très-gros calibre; j'y courus. Le commandant me demanda de lui montrer où étaient ces maudites locomotives. Il est impossible de rêver une plus magnifique position que ce rond-point de Courbevoie : Paris était à nos pieds, mon Paris bien-aimé, qu'il nous fallait en ce moment traiter en ennemi ; la Seine et le pont de Neuilly, la porte Maillot et la ligne des fortifications, tout cela tirant sans relâche et comme enveloppé d'une épaisse ceinture de fumée, le bois de Boulogne, encore occupé par les insurgés; et, à gauche, comme on voyait bien notre pont d'Asnières, l'imprimerie Dupont et la tour carrée qui servait d'observatoire à l'ennemi! Je montrai au commandant deux petites colonnes de fumée blanche qui s'élevaient un peu en arrière du pont : « Voilà, lui dis-je, qui vient des locomotives. — Ah! me dit-il, je m'en doutais, attendez. » Et pointant lui-même avec le plus grand soin tous ses canons : « Pièces, feu! » cria-t-il à son tour. Cette fois encore, pendant quelques secondes, nous pûmes suivre le sifflement des messagers de mort, puis de petits nuages blancs s'élevant tout à coup autour des locomotives blindées, suivis, de longs instants après, d'une détonation sourde, nous annoncèrent que le

pointage avait été bon; bientôt, en effet, nous vîmes les locomotives partir lentement, majestueusement, et quitter la tête du pont. Je poussai un cri de joie et m'en retournai gaiement, croyant que nous en étions enfin débarrassés. Hélas! je ne les connaissais pas encore : en arrivant à Asnières, je fus stupéfait de voir la mitraille pleuvant plus dru que jamais; les infernales machines s'étaient paisiblement reculées de cinq cents mètres, puis avaient immédiatement repris leur œuvre de destruction ! Il me fallut repartir, toujours au pas de course, avec un petit croquis dessiné par le colonel et de nouvelles instructions pour le commandant de la batterie de Courbevoie. Celui-ci fit de son mieux, sans toutefois arriver à un grand résultat.

A neuf heures du soir, je partis avec vingt hommes de bonne volonté, sous les ordres du sous-lieutenant M. Lamoureux, pour aller garder une barricade construite la veille sur le pont d'Asnières; la lune qui brillait dans son plein rendait cette mission assez périlleuse : nous avions alors sur nos képis des bandes blanches qui se voyaient de loin; peut-être aussi les insurgés, qui avaient la veille entendu travailler à la barricade, nous guettaient, pensant que nous y reviendrions cette nuit-là : toujours est-il qu'une de leurs locomotives blindées, qui se tenait embusquée, ses feux éteints, à la tête du pont, nous envoya un obus qui vint éclater en plein sur la barricade. Je fus ébloui par une vive lumière et jeté violemment à terre; quand je me relevai, une effroyable confusion

régnait parmi nous : beaucoup s'étaient enfuis; trois ou quatre, étendus sur le sol, poussaient des cris à fendre l'âme : « J'ai la jambe coupée, emportez-moi! » criait le sergent de Martonneau, qui était grièvement blessé. Le pauvre du Coudray se traînait péniblement en portant la main à sa poitrine; un petit clairon avait la jambe et le pied traversés par un éclat d'obus. Je pensai que les insurgés allaient attaquer le pont; d'ailleurs je sais par expérience qu'il y a toujours dans de pareils moments plus de monde qu'il n'en faut pour se soustraire au danger en emportant les blessés ; je ne m'occupai donc pas de mes pauvres camarades, quoi qu'il m'en coûtât, et je restai l'œil attaché sur le pont et le fusil sur la barricade. M. Lamoureux avait reçu un éclat d'obus à la joue; il resta quelque temps avec nous, puis fut obligé de se retirer en nous suppliant de ne pas abandonner le poste qui nous était confié. En ce moment, le sergent Bardet, qui venait d'arriver, nous compta et prit nos noms : cinq seulement étaient restés; deux francs-tireurs de la ligne vinrent se joindre à nous; en tout sept hommes. Nous nous promîmes les uns aux autres de nous faire tuer s'il le fallait, mais de ne pas quitter la barricade. La nuit fut longue, et bien que depuis deux jours nous n'eussions pas dormi, aucun de nous ne songea à fermer l'œil. A cent cinquante mètres à peine devant nous les pas réguliers des sentinelles se faisaient entendre, et de temps à autre nous distinguions les rondes de nuit et les patrouilles qui ve-

naient les relever. La nuit était si calme qu'on pouvait entendre chacune de leurs paroles. A cent mètres derrière le pont était la machine blindée; elle tirait fréquemment; mais les obus, passant au-dessus de nos têtes, allaient tomber assez loin de nous. Sans doute les insurgés ne croyaient plus la barricade occupée. Vers minuit, au moment où nous commencions à penser qu'ils avaient renoncé à tout projet d'attaque, nous vîmes tout à coup le sergent Bardet passer doucement son fusil par un créneau pour coucher en joue et nous dire à voix basse : « Aux armes ! les voilà, ne tirez qu'à coup sûr. » Le cœur nous battit très-fort; chacun de nous, un genou en terre, choisit rapidement une embrasure par laquelle il pourrait faire feu, et attendit, le doigt sur la détente...; sur le pont s'avançait une masse noire, informe..., sans doute, se disait-on, un ou deux d'entre eux qui viennent en rampant et précèdent les autres. En ce moment un rayon de lune vint éclairer l'objet de notre angoisse. Malgré la solennité du moment et la violente émotion à laquelle nous étions en proie, un grand éclat de rire salua cette apparition : c'était un gros chien noir qui circulait paisiblement sur la voie ! D'où venait-il ? comment était-il là sur un pont fermé par deux barricades? Je n'en sais rien; toujours est-il qu'une hilarité folle vint succéder à une résolution désespérée. Ce fut la dernière émotion de cette nuit accidentée : quand le jour parut, chacun de nous se glissa doucement en bas du talus; les insurgés nous

envoyèrent en vain un obus en signe d'adieu : quelques instants après nous avions rejoint dans la tranchée nos camarades, parmi lesquels s'était déjà répandu le bruit de notre mort.

A neuf heures du matin, nous fûmes remplacés par la première compagnie, et nous partîmes pour Courbevoie qui, comme on le sait, est à peu près à vingt minutes de marche d'Asnières. Je me suis étendu un peu longuement sur ces deux premières journées, parce que, pendant près de six semaines que nous avons passées devant Paris, la plus grande partie de notre temps s'est écoulée à Asnières dans ces mêmes tranchées et dans ce même village. Ces deux premières journées donneront, à quelques incidents près, une idée exacte de la vie que nous menions là-bas. Nous entrâmes dans Courbevoie, où nous fûmes accueillis avec une bienveillance douteuse : il y avait dans cet endroit beaucoup de sympathies pour la Commune; mais le père de Vresse n'y regardait pas de si près : il ordonna aux trois clairons une fanfare triomphale dans laquelle ils n'entassèrent pas moins de vingt-sept *couacs,* et notre petite compagnie prit majestueusement possession du parc et du château Larivière, une magnifique habitation tout récemment alors remise à neuf, à cause des *ordures* qu'avaient faites les Prussiens, et qui, je dois l'avouer, aura sans doute eu besoin de quelques nouvelles réparations après ce séjour des volontaires : on ne loge pas impunément deux cents hommes. On nous avait envoyé à Courbevoie en repos et en réserve; mais

à peine y étions-nous depuis quelques heures, que les obus commencèrent à tomber dans le parc. Il fallait s'y attendre du reste. Au moment où nous arrivions, un monsieur fort bien mis disait philosophiquement : « Le père Larivière n'a pas de chance. — Pourquoi cela? — Oh ! parce que naturellement les Parisiens vont être prévenus de l'endroit où vous êtes campés, et alors la maison sera criblée de projectiles. » Quatre heures après, un obus éclatait sur le perron du château ; il en tomba plus de soixante dans le parc, mais personne ne fut atteint. Le lendemain, c'était mon tour de prendre la garde ; elle fut semée d'incidents assez grotesques. Quelques volontaires ayant célébré leurs exploits par des libations aussi copieuses que bruyantes, furent internés dans une grande volière située près du château. Un autre, qui avait commis un fait plus grave, un vol, après avoir échappé à grand'peine à la fureur de l'honnête et bouillant capitaine qui voulait lui brûler la cervelle « comme à un chien », fut enfermé, en attendant mieux, dans la cage à pigeons à côté de la volière. Le poste de la garde fut installé dans un chenil entre les deux cages, et nous passâmes toute la journée en faction devant les prisonniers ou à l'entrée du parc. Au jour nous repartîmes pour Asnières afin de relever dans les tranchées la compagnie des officiers ; nous ne trouvâmes rien de changé ; le feu des insurgés était toujours d'une extrême violence, et nous n'avions pas d'artillerie pour lui répondre : aussi nous eûmes encore plusieurs blessés ce jour-là. Dans la

soirée, M. de Vresse nous prévint qu'il allait faire une reconnaissance avec les hommes de bonne volonté; nous étions alignés sur deux rangs : « Que ceux, dit-il de sa voix la plus gracieuse, qui sont mal disposés ou fatigués se présentent, ils n'iront pas en reconnaissance. » La journée avait été rude; un peu plus de cinquante hommes sortirent des rangs; le capitaine les laissa faire, puis quand ils furent bien rassemblés : « Fainéants! triples couards! poltrons qui ne veulent pas aller à l'ennemi! cria-t-il d'une voix tonnante. Sous-lieutenant, dit-il à M. Lamoureux, vous allez me faire travailler ces hommes-là aux tranchées, sans une seconde de repos. » Et voilà pourquoi lorsqu'on demanda le lendemain à ceux qui étaient fatigués de sortir des rangs, personne ne bougea, et le capitaine Arnaud de Vresse put constater avec emphase que toute sa compagnie se présentait comme volontaire. Dans ces excursions nocturnes, le plus grand bonheur de notre petite bande était d'accompagner le capitaine de Vresse. On ne saurait croire, pendant ces longues nuits passées à deux cents mètres de l'ennemi, avec dix pièces de canon et deux mille fusils qui tiraient à chaque instant dans notre direction, combien de fous rires il nous a donnés. Ce soir-là, nous allions retrouver notre ancienne connaissance, le pont d'Asnières : l'ordre d'ôter les bidons et tout autre objet dont le frottement contre les fusils pouvait faire du bruit avait été donné; le capitaine avait recommandé le plus profond silence : « Le premier qui

dit un mot, je le fais fusiller! » Tous à quatre pattes, nous grimpions le talus avec des précautions infinies : tout à coup M. de Vresse se retourne et aperçoit un de ses hommes qui se tenait prudemment en arrière. Il bondit sur ses pieds : « Il y a donc des fouinards ici? » cria-t-il d'une voix qui retentit comme un coup de tonnerre au milieu de la nuit... Naturellement les coups de fusil et les obus se mirent à pleuvoir dru comme grêle..... D'autres fois, quand la nuit nous étions de grand'garde sur la berge de la Seine, le capitaine, après nous avoir fait coucher à plat ventre dans le plus grand mystère, ne manquait jamais de se promener la tête haute, frisant sa moustache et faisant des hum! hum! sonores, et nous lui faisions alors une petite plaisanterie fine que nous appelions le coup de la redingote grise : disposés en sentinelles perdues de cent mètres en cent mètres, nous entendions venir de loin le pas pesant et les hum! hum! du capitaine : « Qui vive? criions-nous. — C'est moi, mes enfants, répondait le père de Vresse. — Qui, moi? il n'y a pas de moi ici; le mot d'ordre, ou nous tirons. — C'est bien, mes enfants, disait après avoir donné le mot d'ordre M. de Vresse démesurément flatté : on a une consigne ou l'on n'en a pas. » Une autre fois, M. de Vresse eut l'idée baroque que le pont d'Asnières était miné. Le sergent-major fut envoyé pour s'assurer du fait; il se promena pendant quelque temps à quatre pattes sur le pont, après quoi il revint en déclarant qu'il n'était pas miné. Le capitaine le félicita du dé-

vouement avec lequel il avait accompli cette périlleuse mission qui devint le sujet des éternelles plaisanteries des volontaires. « Est-il miné? criait sans cesse la moitié de la compagnie.—Il n'est pas miné », répondait l'autre moitié en chœur.

Le 30 avril, le général de Ladmirault, qui commanda la division, publia l'ordre de l'armée suivant : « Les volontaires de la Seine, arrivés le 20 avril au 1er corps d'armée, ont demandé aussitôt à être employés aux avant-postes. Du 20 au 25, ils ont pris part aux attaques les plus sérieuses à Asnières et fait preuve d'audace et de dévouement; plusieurs d'entre eux ont été blessés. » Le général commandant le 1er corps, en adressant aux volontaires de la Seine les éloges qu'ils méritent, cite particulièrement le colonel Valette ; Véret, chef de bataillon ; Arnaud de Vresse, capitaine ; Vattebled, capitaine ; Henri Gœrg, capitaine ; Henri Audran, lieutenant ; de Compiègne, volontaire ; Colard, caporal. Inutile de dire que cette première citation à l'ordre de l'armée me causa une grande joie.

Nous restâmes seize jours, alternant tous les deux jours entre Asnières et Courbevoie. Je ne fatiguerai pas le lecteur du récit un peu monotone de notre vie pendant ce temps-là. Ce qui s'était passé durant les quatre premiers jours se reproduisit, à peu d'incidents près, pendant les douze autres. Dans les premiers jours de mai, on nous accorda quatre ou cinq jours d'un repos bien mérité, pendant lesquels nous fûmes

campés dans le ravissant parc de la Malmaison ; les murs étaient en ruine, et le château, criblé d'obus, portait encore la trace des nombreux combats qui y ont été livrés pendant la guerre avec les Prussiens : le parc était devenu un vaste camp qui renfermait cinq ou six régiments de ligne. De là, je pus aller deux fois à Versailles ; en général, nous consacrions nos journées, Ben-Aben, Piot et moi, au plaisir innocent de la pêche à la ligne dans une petite pièce d'eau, connue sous le nom de Villeneuve-l'Étang ; nous étions frais et dispos quand nous repartîmes pour Asnières. A mon grand chagrin, Duruy et Delacroix ne revinrent pas : pour des motifs qu'il est sans intérêt d'expliquer ici, mais qui, il est inutile de le dire, étaient parfaitement sérieux et honorables, ils quittèrent les volontaires : ce fut avec un vif regret que je vis partir ces amis si intrépides et si dévoués. A Asnières, nous ne trouvâmes rien de changé : les obus continuaient à pleuvoir ; la population s'y était habituée et semblait n'y point prendre garde ; elle était cependant terriblement éprouvée : un obus tomba dans la maison d'un marchand de fruits au moment où il était à table avec sa famille : la mère et un enfant furent tués sur le coup ; le père eut la jambe emportée, et les deux enfants qui restaient furent blessés à la tête. J'ai vu ces deux pauvres petits orphelins, la tête enveloppée de linge tout sanglant, pleurant tristement devant la porte de la maison où se mourait leur père ! Ce jour-là surtout le bombardement fut effroyable : onze civils

périrent. La ligne perdit beaucoup de monde. Dans une compagnie qui était à la tranchée à côté de nous, quatre furent tués d'un coup et le cinquième eut la jambe détachée du corps ; trois hommes emportèrent le malheureux qui perdait tout son sang, tandis que l'un d'eux portait cette pauvre jambe ! Nous eûmes aussi plusieurs blessés parmi les volontaires. Mais aussi nous fîmes brûler énormément de poudre aux insurgés, et le père de Vresse fut fameusement content. Six d'entre nous avaient demandé au capitaine la permission d'aller tirailler dans une tranchée creusée dans le fameux parc de Crémorne, tout à fait sur le bord de l'eau et juste en face d'une batterie ennemie. A peine avions-nous commencé à tirer que, de toutes les maisons et de toutes les tranchées ennemies, partent des centaines de coups de fusil ; bientôt toutes les batteries se mettent en mouvement et font un vacarme tellement grand que le général Pradié, qui était à Courbevoie, crut à une sortie. Une dizaine d'hommes vint nous rejoindre au bout d'une heure ou deux ; c'était donc une quinzaine d'hommes en tout; nous courions d'un point à un autre, tirant très-vite pour faire croire que nous étions plus nombreux ; ou bien encore nous grimpions dans la maison aux trois quarts démolie de Sans-Souci, ou dans d'autres non moins éprouvées, et, après avoir fait feu sur l'ennemi, nous redescendions au plus vite, car, quelques instants après, trois ou quatre obus venaient tomber sur la pauvre maison qui n'en pouvait mais. M. Berthele-

mont, l'homme à la parole fleurie, ne se pressant pas assez, se trouva culbuté du second au rez-de-chaussée et reçut d'assez fortes contusions dont il ne se plaint pas aujourd'hui, car elles lui ont valu la médaille militaire. « Vraiment, dit-il modestement plus tard en la recevant, j'ai fait bien peu de chose pour une si haute distinction. Après cela, je sais bien qu'il y avait de l'audace à rester dans cette maison, que dis-je de l'audace? c'était même de la témérité. » Un très-brave garçon, nommé Hanin, eut les deux jambes traversées par une balle au-dessus du genou. Le sergent Durand fut meurtri par un obus; je reçus moi-même une légère blessure qui fit pleurer le caporal Gervoise, parfaitement gris, comme de coutume, et que le capitaine de Vresse me força de faire solennellement constater par le chirurgien. Cette journée fut pour nous une des plus amusantes de la campagne. Le capitaine de Vresse était dans une joie..., mais dans une joie...! Je crois même qu'il fit, contre ses habitudes, quelques libations pour fêter le combat glorieux de ses volontaires; car, le soir, il se promenait à grands pas dans le petit jardin de la maison où nous étions casernés, chantonnant des airs joyeux et s'arrêtant à chaque instant pour répéter à mi-voix : « Cinq hommes hors de combat dans une compagnie! Cinq hommes! On me tue tout mon monde; cela ne peut pas durer... » Une nuit, à peine étions-nous revenus à Courbevoie, que nous reçûmes l'ordre de prendre les armes. Le bruit courait qu'on devait, avant le jour, entrer dans Paris par une

porte livrée ; aussi nous partîmes de grand cœur. On descendit lentement jusqu'à Puteaux, puis jusqu'à Suresnes, et nous fîmes halte sur les bords de la Seine ; un pont de bateaux avait été jeté sur le fleuve ; la nuit était sombre, mais l'horizon s'allumait, à chaque instant éclairé par les obus, et les coups de canon retentissaient sans relâche. Échelonnés tout le long du pont, qui tremblait comme une feuille sous le poids de l'artillerie, des soldats d'infanterie se tenaient immobiles, leur fusil d'une main et une torche enflammée de l'autre ; à cette lueur rougeâtre, on voyait défiler des milliers d'hommes, sac au dos, silencieux et résolus ; la marche était lente et pénible ; enfin nous atteignîmes le bois de Boulogne ; on nous massa près le champ de courses de Longchamps, près de ces tribunes à moitié démolies, dont la vue évoquait en moi le souvenir de tant de jours brillants, alors que tout Paris, en proie à une véritable ivresse, saluait de hourras frénétiques le triomphe de *Gladiateur* et de *Fervacques*. Aujourd'hui le spectacle avait changé, et une autre partie allait se jouer ! Des milliers et des milliers d'hommes, debout ou couchés à terre devant leurs fusils en faisceaux, fumaient, dormaient ou causaient à voix basse en attendant le signal de l'attaque. A quatre heures du matin, au moment où le jour commençait à poindre, toute la colonne s'ébranla dans la direction de la capitale. Comme le cœur nous battait fort en approchant toujours de plus en plus de notre cher Paris ! Tout à coup une effroyable fusillade éclate

en tête de nous : ceux qui étaient en avant se replient en désordre, on nous fait faire volte-face et battre en retraite : le coup était manqué. On avait, à ce qui a été raconté depuis, lésiné sur la somme de vingt-cinq mille francs comptants que demandait le commandant Cerisier pour prix de sa trahison ; celui-ci, furieux, tout en promettant d'ouvrir une des portes de Paris, et en empochant le peu d'argent qu'on lui avait payé d'avance, concentra sur ce point les troupes de la Commune. Il nous fallut revenir l'oreille basse, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris ; épuisés de fatigue, nous n'atteignîmes Asnières qu'à midi. Nous espérions que notre service allait être considérablement allégé par l'arrivée d'une nouvelle compagnie de volontaires de la Seine, qui était venue, sous les ordres du vaillant commandant Delclos, depuis tué à Belleville, prendre part à la lutte ; mais nous n'y gagnâmes qu'une chose, ce fut de ne plus nous aller reposer à Courbevoie. Ces trois compagnies restèrent pendant huit jours consécutifs à Asnières ; toujours même vie ; ni la fatigue, ni le danger ne pouvaient altérer notre gaieté ; ils lui donnaient, au contraire, de la saveur. J'avais toujours avec moi mes deux fidèles amis, Piot et Ben-Aben, dont l'entrain et la verve toute parisienne semblaient s'accroître à mesure que le péril augmentait. Je vois encore Ben-Aben, une nuit que nous étions tous deux à côté l'un de l'autre, en sentinelles perdues, sur la berge même de la Seine ; à cent mètres derrière nous, les soldats

du génie creusaient une tranchée; on apercevait, au milieu de la nuit, cette ligne sombre de travailleurs silencieusement courbés sur leurs pioches, et s'enfonçant, presque sans bruit, à chaque coup plus avant sous eux, jusqu'à ce qu'ils eussent complétement disparu, et que la terre qu'ils rejetaient sur le bord du fossé indiquât seule leur présence. Nous étions, Ben-Aben et moi, entièrement à découvert sur les bords de l'eau. Tout à coup, les insurgés, ayant entendu le bruit des pioches qui heurtaient quelques pierres, ouvrent, dans notre direction, un feu enragé, et une grêle de projectiles vient s'aplatir tout autour de nous. En ce moment Ben se lève et va, de l'air le plus grave, ramasser trois cailloux gros comme le poing; il les étale devant nous, et faisant un grand salut du côté des insurgés : « Si vous avez votre barricade, dit-il, nous avons notre barricade. » On eût juré Léonce disant à papa Piter, dans *Orphée :* « Si vous avez votre groupe, nous avons notre groupe. » Il faut voir aussi comme il imitait la grosse voix du capitaine disant : « *Allons gooôche, serrons gooôche.* »

Un matin j'étais allé avec Piot dans les ruines du restaurant de Sans-Souci où nous avions tiraillé sur les gardes nationaux; en revenant, nous passâmes devant la pauvre église d'Asnières, qui était criblée d'obus et à moitié en ruine : le clocher, éventré par trois ou quatre projectiles, laissait passer l'échelle du sonneur qui, suspendue aux rebords, se balançait au vent et ressemblait à l'aile d'un moulin. C'était un

dimanche ; nous entrâmes; le sol était jonché de débris de toute sorte! Tout à coup, un touchant spectacle vint s'offrir à nos yeux : dans une toute petite crypte, située à droite de l'église, un prêtre célébrait la sainte messe; derrière lui, debout ou agenouillés sur les dalles, se tenaient notre colonel, le commandant Durrieu et cinq ou six autres officiers qui, le revolver à la ceinture, le visage et les mains noirs de poudre, assistaient au saint sacrifice de la messe, calmes et recueillis au milieu du bruit incessant du canon qui grondait et des obus qui éclataient. Je demandai au prêtre, que je vis quelque temps après, comment il se faisait qu'il restât dans un endroit aussi exposé? « Mais, me dit-il simplement, il y a beaucoup de gens tués ici tous les jours; je ne veux pas que tout ce monde meure sans moi... »

Cependant les tranchées avançaient; on en avait creusé une immense qui s'étendait depuis le pont du chemin de fer de Versailles jusqu'au grand pont situé à gauche de l'île des Ravageurs. Notre compagnie y prit position en face même d'une batterie ennemie; un créneau permettait d'apercevoir la gueule béante d'un canon braqué justement sur nous. La lutte s'engagea acharnée entre nous et cette batterie : quinze ou vingt des nôtres tiraient sans relâche sur le créneau ; il n'est pas besoin de dire avec quelle ardeur nous jouions cette rude partie ; chaque fois que les artilleurs parvenaient à recharger, un obus venait éclater à quelques pieds de nous et nous

couvrir de terre. Nos coups portèrent juste, car le feu de la pièce se ralentit sensiblement, puis, au bout de quelque temps, nous vîmes l'embrasure du créneau bouchée par une énorme plaque de tôle. Deux heures après, le créneau était brusquement rouvert, et un obus, éclatant dans la tranchée, blessait un de nos camarades; en un instant, tous ceux d'entre nous qui se sentaient le courage de se mettre en face de la pièce étaient réunis devant l'embrasure, tirant sans relâche, et au bout de cinq minutes, nos hourras saluaient une nouvelle apparition de la plaque de tôle. Pendant trois ou quatre jours, il nous fallut avoir incessamment l'œil au guet; aussitôt qu'un homme chargé de surveiller la batterie apercevait la gueule du canon : « Gare la grosse pièce ! » criait-il; chacun s'aplatissait le nez contre terre, puis, aussitôt le coup parti, tirait sans relâche dans la fumée et dans l'ouverture. Nous avions aussi deux ou trois hommes qui surveillaient les batteries de l'imprimerie Dupont et celles situées à la sortie d'un égout, en face de Sans-Souci; aussitôt qu'ils voyaient jaillir l'éclair de l'un des canons, ils criaient : « Gare la bombe ! » et toute la ligne de tirailleurs s'abattait comme des capucins de cartes. Pour répondre un peu à l'artillerie ennemie, on finit par nous donner quatre ou cinq mortiers; rien de plus amusant que ces petits outils; d'abord il y a l'installation, le fil, le petit bâton, à l'aide desquels on vise; puis, quand le coup part, on voit très-distinctement tomber chaque

projectile comme une sorte de boule noire, juste à l'endroit où l'on sait que sont les ennemis; la nuit on peut suivre comme une traînée lumineuse tout le chemin que parcourt la bombe, absolument comme celui d'une fusée dans un feu d'artifice. Le père de Vresse, en sa qualité d'ancien officier d'artillerie, voulut pointer lui-même un des mortiers, et, après trois ou quatre coups tirés, il déclara triomphalement qu'il avait *écraaasé* une des batteries ennemies; je ne sais si elle était écrasée, mais nous reçûmes terriblement de projectiles. Un moment j'avais quitté mon créneau favori pour un autre poste qui m'avait été désigné; ce créneau restait vide; passe dans la tranchée un malheureux soldat de la troisième compagnie, gris comme plusieurs et ne sachant pas où étaient ses camarades. La vigoureuse main du père de Vresse l'empoigne par la peau du cou : « Que fais-tu là, fouinard? mets-toi à ce créneau et observe-moi la lucarne de la grosse pièce. » Le pauvre diable s'installe à l'endroit indiqué et s'y endort profondément : il eut un rude réveil; un obus vint frapper le créneau, le démolit complétement et envoya l'ivrogne rouler à quinze pas de là dans la tranchée. On le crut tué cent fois; pas du tout, il se releva à peu près en bon état et parfaitement dégrisé : il y a un dieu pour les pochards... « Affreux veinard! me dit le capitaine quand je revins, vous l'avez échappé belle; seulement vous allez trouver votre habitation un peu démolie. » En effet, malgré des efforts dés-

espérés pour remettre nos sacs à terre à peu près en ordre, je fus obligé de me résigner à occuper un débris de créneau. Quelques instants après, un brave soldat, nommé Michel, paysan normand, roule à son tour au beau milieu de la tranchée, frappé au-dessus du front par une balle morte : « Je crée ben que suis mort, nous dit-il au moment où nous le ramassions. — Mais non, Michel, ça ne sera rien. — Oh! si, je suis mort, je crée ben que je suis mort. » On ne put jamais le sortir de là ; mais, malgré cette conviction, Michel est fort bien portant aujourd'hui, et probablement en train d'arracher des pommes de terre à Caudebec. Ce fut, si je ne me trompe, le 18 mai, le dernier jour que nous passâmes à Asnières, jour de triste souvenir pour nous, car c'est celui-là que notre pauvre capitaine fut mortellement blessé.

La nuit, il m'en souvient, avait été glaciale. Rentrés à huit heures du matin, après onze heures passées dans la tranchée, nous nous étions, Piot, Ben-Aben et moi, étendus sur des matelas dans l'usine de la douce revalescière Dubarry, qui nous servait de refuge habituel, et nous dormions d'un sommeil de plomb. Tout à coup la porte s'ouvre, et le brigadier Croz apparaît, en faisant un bruit capable de réveiller une famille de marmottes : le brigadier Croz était spécialement chargé de venir nous avertir en cas d'alerte ; mais cette fois il fut accueilli par un torrent de malédictions. Quatre mots y coupèrent court : « Les insurgés ont passé la Seine à

Gennevilliers; cela va être chaud ! » — « Au diable les insurgés! criâmes-nous en chœur; pourquoi n'attendent-ils pas jusqu'à demain? Nous dormions si bien ! » Cependant, en une minute, nous étions debout, nos ceinturons bouclés; nous jetâmes un regard de douloureux adieu à un poulet qui fricotait pour nous, et nous rejoignîmes le capitaine de Vresse, qui, dans sa joie d'être près de se mesurer avec l'ennemi, nous appela quatre ou cinq fois : Carrâabiniers!... En cinq minutes nous avions atteint la plaine de Gennevilliers. Déjà, en avant de nous, assez mal abritée par quelques arbres, la première compagnie tiraillait dans la plaine. Dès ce jour-là, on put voir combien les volontaires s'étaient aguerris. « En avant! » cria le capitaine, et presque tous ses hommes s'élancèrent derrière lui au pas de course au milieu des balles et des obus, sans que la moindre hésitation, le moindre temps d'arrêt trahît que nous étions sous le feu de l'ennemi et que c'était folie de courir ainsi sur des forces vingt fois supérieures aux nôtres. Cependant les insurgés, soit qu'ils ne voulussent faire qu'une démonstration, soit qu'ils nous crussent suivis par l'armée régulière, se replièrent sur la Seine et repassèrent l'eau sans être autrement inquiétés du reste. Le capitaine laissa tout près de la plaine de Gennevilliers quelques hommes, avec mission de surveiller les mouvements de l'ennemi. J'en faisais partie. A huit heures du soir seulement, on vint nous chercher pour retourner à Asnières.

Enfin, pensions-nous, nous allons pouvoir dormir !... Comme nous allons rattraper le temps perdu ! Hélas! nous avions compté sans notre hôte. Au moment où nous entrions, nous trouvâmes le capitaine en train de boucler son ceinturon. « Dans une heure, nous dit-il, j'ai besoin de vous pour une grande reconnaissance dans la plaine de Gennevilliers. » Il fallut prendre le pas de course pour aller chercher notre repas et remplir nos bidons de vin. Un instant après notre retour, le capitaine rassemblait les hommes de bonne volonté pour la fameuse reconnaissance. Nous n'étions guère que quarante ou cinquante, car toute la compagnie était bien fatiguée. La nuit était très-noire; nous marchâmes quelque temps à tâtons, trouvant à grand'peine notre chemin au milieu des jardins et des murs en brèche. Tout à coup, un sifflement se fait entendre, un éclair brille, et une boîte à balles éclate au milieu de nous! Nous entendons quelque chose comme un corps qui tombe lourdement à terre. « Qui est blessé? » demandèrent plusieurs. « C'est moi, mes enfants », répondit le capitaine. Pauvre homme! un biscaïen lui avait broyé la jambe au-dessous du genou. Son énergie ne se démentit pas un instant. Comme, ignorant naturellement où il était touché, nous le prenions par les bras et par les jambes pour l'emporter : « Imbécile, dit-il tranquillement à l'un de nous, tu prends justement ma jambe à l'endroit où elle est cassée! » Si l'on songe à l'effroyable souffrance qu'il dut endurer à ce moment,

on trouvera comme moi que jamais stoïcisme ne fut poussé plus loin. A la guerre, il ne faut pas regarder derrière soi : quand quelqu'un tombe, on serre les rangs et l'on continue. M. Lamoureux et l'adjudant de la 1re compagnie, M. Darroz, prirent la direction de notre petite troupe ; nous battîmes toute la plaine de Gennevilliers, entrant dans toutes les maisons le revolver au poing; mais nous ne trouvâmes pas les insurgés où l'on avait dit qu'ils étaient. Piot et Ben-Aben se signalèrent une fois de plus cette nuit-là en sautant, au risque de se rompre le cou cent fois et d'être égorgés en arrivant, dans une carrière où l'on nous avait dit qu'il y avait des gardes nationaux cachés. Nos recherches se prolongèrent jusqu'au jour sans plus de succès. Pour remplacer M. de Vresse, M. de Grandpré prit le commandement de la compagnie. Le 18 mai nous quittâmes Asnières; il était temps, car nous étions épuisés de fatigue. Heureusement, nous allâmes camper tout près de Bougival : des parties dans la Grenouillère, des pêches de goujons, des fritures mangées chez la mère Souvent, nous reposèrent joyeusement. Vers cette époque, il y eut plusieurs récompenses accordées au bataillon : M. de Grandpré fut décoré, et j'eus le bonheur de lui annoncer le premier cette bonne nouvelle ; sa joie me fit plaisir à voir. M. Lamoureux reçut la médaille ; il espérait la croix ; mais il n'y eut rien de perdu pour lui, car il l'obtint plus tard. Du Coudray fut aussi médaillé, ainsi que plu-

sieurs blessés des dernières affaires. Nous allâmes deux ou trois fois voir notre capitaine, qu'on avait transporté à Nanterre ; nous le trouvâmes dans une jolie petite maison transformée en ambulance : il fumait son cigare et nous reçut gaiement. Les médecins étaient étonnés de son état ; jamais ils n'avaient vu chose pareille : le blessé n'avait pas même la fièvre. « Si seulement, nous disait-il, c'était un bras au lieu d'une jambe, je serais avec vous ! Mais il n'y a pas moyen ; il faudra que mes volontaires entrent à Paris sans moi... Une belle compagnie, mes volontaires ! la plus belle de l'armée !... » Nous ne pensions guère, en le quittant, que nous ne devions plus le revoir ! Cependant, cinq jours après, il était enlevé par une congestion cérébrale !

Le dimanche 22 mai, j'avais demandé une permission de vingt-quatre heures pour aller à Versailles. Je dînais tranquillement dans un restaurant, quand un monsieur entra en disant à voix haute : « Les troupes de Versailles entrent dans Paris ! » J'avais vu la veille des officiers d'état-major qui m'avaient dit qu'il y en avait encore pour plus de huit jours ; aussi je continuai à dîner, parfaitement incrédule. Cinq minutes après arrive un second monsieur. « Je viens des environs de Paris, nous dit-il, et j'ai vu le drapeau tricolore flotter sur la porte de Saint-Cloud. — C'est impossible ! — Je vous en donne ma parole d'honneur ! » Pour le coup, je m'élançai comme un fou hors du restaurant, et empoignant le

premier véhicule disponible que je trouvai, je dis au cocher d'aller coûte que coûte de toute la vitesse de son cheval près de Rueil, où nous étions alors campés. Toute la route, je ne cessai d'invectiver mon automédon, son cheval, les passants... Comme le cœur me battait en approchant! Si mon bataillon allait être parti! Comment le retrouver? Deux mois de fatigues et de dangers pour ce seul jour de l'entrée dans Paris, et la manquer!... Il était huit heures quand j'arrivai à Rueil. Tout autour de moi des troupes se mettaient en mouvement : c'étaient le 3e et le 94e de ligne, qui n'étaient pas de ma division. Je commençais à desespérer, quand tout à coup, au milieu des sonneries qui retentissaient de tous côtés, je distinguai l'air populaire : *Et ta sœur, est-elle heureuse?* C'était le refrain des volontaires. Je me précipitai de ce côté, et trouvai mes camarades sac au dos. M. de Grandpré me serra la main. « Je savais bien que vous trouveriez toujours moyen d'arriver », me dit-il. Cinq minutes après, on nous donnait le signal du départ. Rien de plus lent que cette marche dans l'obscurité, avec des milliers d'hommes marchant devant nous, le bruit incessant du roulement de l'artillerie et des haltes presque à chaque cent ou deux cents mètres. Nous traversâmes le rond-point de Courbevoie, puis Puteaux, puis enfin nous arrivâmes au pont de Neuilly. Une vive clarté éclairait Paris, et à chaque pas en avant nous entendions plus distinct le bruit des canons et des mitrailleuses. Une

heure avant le jour, on commanda halte dans le bois de Boulogne. Était-ce vrai cette fois? Allions-nous enfin entrer dans Paris, ou éprouverions-nous encore une cruelle déception? Nos esprits étaient en proie à une vive anxiété. Pas celui du brigadier Croz, cependant; il n'y voyait pas de si loin, et tuait le temps en nous proposant des bouts-rimés ou en nous posant des questions historiques comme celle-ci : « Je parie que vous ne savez pas comme moi le nom du professeur de violon de Louis XIV? » Et durant les huit jours de la prise de Paris, il se réjouit parce qu'il nous avait *collés*...

Cependant, le jour paraissait petit à petit; nous nous remîmes en marche au lever du soleil. Du bois de Boulogne, creusé en tous sens de tranchées et littéralement labouré par les projectiles, nous pûmes alors saluer le drapeau tricolore qui flottait sur les remparts en ruine. Nous entrâmes par la brèche, sur une espèce de pont jeté à la hâte... Je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit alors à mes yeux : les fortifications trouées par les boulets, les casemates effondrées; partout sur le sol des gabions, des sacs, des paquets de cartouches, des morceaux de fusil, des lambeaux de tuniques et d'uniformes, et des boîtes de conserves à demi pleines; des caissons qui avaient fait explosion, des chevaux éventrés, une quantité de morts et de mourants, des artilleurs hachés sur leurs pièces, d'énormes canons aux roues brisées, couverts et entourés d'une mare de sang, mais encore braqués

sur l'endroit où étaient nos positions; et pour encadrer ce sinistre paysage, les murs de quelques maisons debout encore et fumants au milieu de tant de ruines!... Une compagnie de ligne gardait cinq ou six cents prisonniers, qui, immobiles, les bras croisés, nous lançaient des regards farouches ou de cyniques plaisanteries. Il y en avait là de tout âge, de tout grade et de tout uniforme; des enfants de quinze ans et des vieillards, des chefs de bataillon tout galonnés et des mendiants en guenilles, des Vengeurs de Flourens et des Enfants du père Duchêne, des chasseurs à pied, des zouaves, des lascars, des turcos, des housards; jamais je n'ai vu un pareil ramassis. Nous fîmes halte aux Ternes; nous avions très-faim, mais toutes les boutiques étaient fermées, et nous ne pûmes rien trouver de plus substantiel que du lait, dont nous ne fîmes pas fi, du reste. Deux volontaires, trouvant sans doute cette boisson peu pratique, eurent la coupable idée de descendre faire une razzia dans la cave d'une des maisons abandonnées; mal leur en prit, car au moment où ils se penchaient sur les bouteilles, ils virent bondir sur eux une grande masse noire dont les yeux brillaient comme des escarboucles, qui les empoigna à la gorge, les jeta à terre et se sauva en courant! Ils crurent avoir affaire au diable en personne. Ce n'était pas tout à fait lui, cependant, mais un grand nègre portant l'uniforme des turcos de la Commune, qui s'était caché là. Il profita de la stupéfaction générale pour s'échapper avant qu'on eût pu lui adresser un

seul coup de fusil... Trois quarts d'heure après nous étions au Trocadéro, et Paris se déroulait à nos pieds. La joie débordait sur tous les visages... Comme je le revoyais avec bonheur, ce cher Paris!... Et cependant c'était un triste spectacle : le canon, la fusillade se succédaient sans relâche dans toutes les directions; la ligne de la Seine surtout était le théâtre d'un combat acharné, dont nous pouvions presque suivre les péripéties; une épaisse fumée s'élevait sur les deux rives du côté du palais de l'Industrie, et prenait, en arrivant aux Tuileries, une intensité effrayante. Devant l'Arc de triomphe nous fîmes halte; il avait heureusement été peu endommagé; deux obusiers étaient encore sur son sommet, où le drapeau tricolore venait de remplacer le drapeau rouge. Sur le rond-point, les gardes nationaux avaient entassé une quantité énorme de pièces de canon de tout calibre et de toute forme. Nous stationnâmes là assez longtemps, au milieu d'un grand nombre de troupes. A chaque minute se succédaient des détachements amenant des prisonniers, qu'on parquait au fur et à mesure dans un grand jardin. On eut le tort de les injurier beaucoup, et, comme toujours, ceux qui avaient été les moins vaillants au feu étaient les plus ardents à l'insulte... Un convoi de déserteurs, encore en uniforme, avec leurs capotes retournées, faillit être écharpé. Je vis passer une enfant de quatorze ans, en costume de cantinière, avec une écharpe rouge autour de la taille, qui était certainement une des plus jolies filles que

j'aie jamais vues ; elle avait, du reste, le sourire sur les lèvres et marchait la tête haute. Ce matin-là je ne vis fusiller personne ; je crois qu'on tenait à amener des prisonniers à Versailles comme trophée de la victoire. Vers une heure, on nous donna le signal du départ ; nous descendîmes du côté du boulevard Malesherbes : tout le monde était aux fenêtres, et dans beaucoup d'endroits de bruyants applaudissements nous saluaient au passage. J'éprouvais une sensation étrange en passant ainsi l'arme au bras, souillé de poudre et de poussière, et marchant au combat sur cet asphalte que j'avais foulé tant de fois en me promenant en désœuvré ou en courant à quelque plaisir. Mais comme les bravos, les témoignages de sympathie que nous recevions nous allaient au cœur !... Ce moment nous payait de deux mois de peines et de dangers. Une autre joie bien plus grande allait m'être donnée : arrivés en face de la caserne de la Pépinière, nous tournâmes brusquement sur le boulevard Haussmann, puis sur l'avenue de Messine. Presque en face du couvent du Carmel, nous fîmes halte ; je me précipitai pour voir ma sœur !... Quelle joie elles me témoignèrent, ces bonnes tourières qui, une heure auparavant, avaient encore un piquet d'insurgés dans leur cour !... Pour un peu, elles m'auraient embrassé... Puis derrière le tour j'entendis une voix toute tremblante d'émotion qui me disait : « Est-ce toi, Victor ? Tu n'es pas blessé ? Est-ce que tu vas te battre encore ? — Mais non, répondis-je, tout est

fini!... » Malheureusement, le bruit incessant de la fusillade et le craquement des mitrailleuses qui retentissaient sans relâche me donnaient un démenti. Je n'eus pas même le temps de voir ma sœur à visage découvert; je courus rejoindre mon bataillon. Nous fîmes une longue halte au haut du parc Monceaux. Dans le parc, on fusillait les prisonniers pris les armes à la main; j'en vis tomber ainsi quinze, puis une femme. Déjà un bruit sinistre était répandu que Paris était en feu; aussi l'on redoublait de sévérité.

Tandis que la première compagnie occupait les barricades en avant de nous, nous fûmes casernés jusqu'à la nuit dans des baraquements qui avaient, pendant le siége, été faits à Courcelles pour les mobiles. A la nuit, les hommes de bonne volonté, et il y en eut beaucoup, furent demandés pour relever la première compagnie de la garde des barricades; il y en avait une que les insurgés avaient plusieurs fois essayé de reprendre, et sur laquelle s'acharnaient en ce moment leurs obus et leur fusillade. Deux ou trois volontaires de la première compagnie y avaient déjà été blessés; mais, à la clarté de la lune, on distinguait aussi cinq ou six cadavres d'insurgés étendus à quelques pas en avant. M. Lamoureux porta derrière cette barricade une vingtaine de ses hommes; dix mètres plus loin, à l'intersection de deux rues, se trouvait une grande maison qui servait de cabaret et d'estaminet: c'était notre extrême avant-poste. M. Lamoureux en confia la garde à Piot, à Ben-Aben et à

moi ; il venait de temps en temps y faire des rondes. Nous nous installâmes dans la salle de billard, à plat ventre, chacun à une fenêtre, échangeant de nombreux coups de feu avec la barricade d'en face et les maisons des environs. Nous avions l'ordre formel de tirer partout où il y aurait une lumière; mais nous ne vîmes pas d'autre lumière que l'éclair de leurs fusils. Nous fîmes prisonniers, durant cette nuit, un assez grand nombre de gardes nationaux qui vinrent se rendre à nous; aussitôt que l'un d'eux se présentait la crosse en l'air, nous lui criions d'avancer jusque sous la fenêtre, et pour lui ôter toute velléité de changer d'avis, deux d'entre nous le tenaient en joue, tandis que le troisième descendait, et, le faisant marcher devant lui, le conduisait au lieutenant. Vers deux heures du matin, au moment où je me penchais par la fenêtre pour tirer dans la rue à gauche, je fus atteint dans le bas de l'oreille par une balle qui vint, en ricochant, m'effleurer la nuque. Le lieutenant arriva faire une ronde quelques minutes après, et comme ma blessure, bien que légère, saignait beaucoup, il voulut, malgré mes réclamations, que le caporal me conduisît auprès d'un chirurgien ; nous en cherchâmes un pendant plus d'une heure sans pouvoir en trouver, ce qui promettait bien de l'agrément pour le cas où l'on aurait une jambe brisée ou toute autre blessure grave et exigeant un pansement immédiat. Je revins donc paisiblement à mon poste, que j'occupai jusqu'à sept heures, heure à laquelle je pus

offrir quelque chose en pâture à un appétit dévorant; puis un chirurgien de la ligne, installé dans une petite voiture d'ambulance, me recolla mon oreille en passant au travers deux longues épingles noires, et je rejoignis le bataillon, qui s'était déjà remis en marche. Ce jour était le mardi 23 mai, qui s'est profondément gravé dans ma mémoire. La division Grenier, du corps de Ladmirault, devait prendre Montmartre d'assaut, et l'honneur de marcher en tête était réservé aux volontaires de la Seine. Mais auparavant il fallait déblayer l'énorme pâté de maisons qui se trouve entre Montmartre et Courcelles, et qui était encore au pouvoir des gardes nationaux. Alors commença cette guerre terrible qu'on appelle guerre des rues, où l'on se bat chacun pour soi, homme à homme; où il faut lutter pied à pied, prendre maison par maison, sauter le revolver à la main dans des caves ou grimper par quelque escalier étroit dans les greniers; où l'ennemi tire par derrière, et le plus souvent ne porte même pas d'uniforme. Deux ou trois coups de fusil, tirés presque à coup sûr, partent d'une maison, et chacun d'eux fait une victime parmi vos camarades. Exaspéré, vous brisez la porte, vous bondissez dans la maison : il faut que le crime soit puni, que le meurtrier soit fusillé immédiatement; mais il y a là dix hommes, tous jurent qu'ils sont innocents! Alors il faut que chaque soldat se transforme en juge suprême, qu'il regarde si le fusil a été récemment déchargé, si les mains sont noires de poudre, si la blouse et le

pantalon du civil ne recouvrent pas l'uniforme du garde national! Nul ne lui demandera compte du droit de vie et de mort qu'il va exercer au milieu des femmes et des enfants qui se traînent en suppliant; dans toute la maison on n'entend que gémissements, cris et détonations d'armes à feu! Au coin de chaque rue on voit des cadavres étendus ou des hommes qui vont mourir fusillés! J'ai assisté ce jour-là à un spectacle affreux, et j'ai senti un poids énorme se soulever de mon cœur quand est venu le moment de l'assaut, de la guerre franche et belle avec l'élan du combat, les trompettes qui sonnent la charge et l'ennemi en face. Notre uniforme donnait souvent lieu à des méprises sanglantes : une fois, un des volontaires de la première compagnie, qui avait des galons de lieutenant, entre dans une maison; un homme s'y trouvait. « Voilà! voilà! mon lieutenant! s'écria-t-il en le voyant entrer. Mon fils y est déjà en train d'expédier les Versaillais; je prends mon fusil et je viens. » Un instant après, le pauvre diable était aux mains de la prévôté. Dans un autre moment, on venait de tirer par une fenêtre et de nous tuer un sergent. Nous faisons voler la porte en éclats : M. de Grandpré entre le premier; je le suis et fouille la maison en tous sens. Dans un couloir obscur je me sens saisir les deux mains par une femme en chemise tout échevelée. « Je ne veux pas, criait-elle d'une voix déchirante, que l'on tire par ma fenêtre! » Je ne pus jamais lui faire comprendre que je n'étais pas un insurgé; il me

fallut la renverser et passer outre. Dans cette maison, nous ne trouvâmes qu'un homme : il y avait dans sa chambre un fusil fraîchement déchargé : lui, sa femme et ses enfants se traînaient à nos genoux, jurant qu'il n'était pas coupable, que le meurtrier s'était enfui après avoir tiré. Je m'efforçai en vain de le sauver; les présomptions étaient trop grandes, et mon intercession ne fut pas écoutée : il fut passé par les armes au pied même de sa maison...

Le général Pradié, notre général de brigade, marchait en tête de nous, toujours le premier, bien que son uniforme l'exposât terriblement, dans une guerre de désespérés qui visaient surtout les chefs. Un insurgé, que nous venions de prendre, s'arrache de nos mains, saisit la bride du cheval du général, et le menace d'un revolver qu'il avait encore à la ceinture. Le général, ivre de fureur, criait : « Fusillez-le! fusillez-le! » Mais c'était impossible : ils étaient trop près l'un de l'autre; tout à coup, l'insurgé fait un bond énorme, se dégage et s'élance dans une petite rue tortueuse qui se trouvait près de là : vingt d'entre nous se pressent et se poussent à la fois pour le tirer, mais avec tant de précipitation, que le communeux, qui sautait comme un cabri, après avoir essuyé plus de vingt balles presque à bout portant, finit par s'échapper. Le général était vert de rage.

Cependant, nous avancions pied à pied, lentement, mais sans reculer jamais; à trois cents mètres en avant de Montmartre, dans les maisons en construction et

dans des chantiers qui se trouvaient par là, s'étaient réfugiés un nombre considérable d'insurgés, qui faisaient pleuvoir sur nous une grêle de balles; les chasseurs à pied grimpèrent sur le toit des maisons; nous fûmes déployés en tirailleurs derrière des murs que nous crénelâmes en un instant, et après une lutte de fusillade assez vive, nous arrivâmes à éteindre le feu de l'ennemi et à occuper ses positions. Il y eut alors environ deux heures d'arrêt, pour faire les préparatifs suprêmes au moment de l'assaut. Nous eûmes un repos relatif : les uns échangeaient des coups de fusil avec les ennemis placés sur les hauteurs; les autres fouillaient les maisons et ramenaient de nombreux prisonniers; d'autres cherchaient à manger, ce qu'ils ne trouvaient pas, du reste. En conduisant des prisonniers à la prévôté, je trouvai à acheter douze harengs saurs, quatre litres de lait, neuf livres de pain, des prunes, du sucre d'orge, et une livre de saindoux; je pris tout ce qu'il y avait, selon ma louable habitude. Ce fait énormément débrouillard me valut des félicitations chaleureuses du corps des officiers; colonel en tête, ils mouraient de faim, et furent tout heureux et tout aises de partager mes provisions. Tandis que j'étais paisiblement assis sur une poutre, à déjeuner avec eux, les insurgés n'étaient pas sur un lit de roses : la butte Montmartre était devenue comme une immense cible sur laquelle le mont Valérien, Montretout, les fortifications et tous les autres points où nous avions des batteries tiraient sans relâ-

che ; l'artillerie de notre division avait installé à côté de nous, sous un hangar, deux amours de petites pièces de sept, dont pas un coup n'était perdu : chaque fois qu'un obus éclatait dans les tranchées ennemies, on voyait sortir de dessous terre une véritable fourmilière d'êtres humains qui se sauvaient des tranchées comme des lapins d'un terrier. Nos chassepots les accompagnaient dans leur fuite, et ne contribuaient certes pas à la ralentir.

Cependant, l'heure de l'assaut approchait; nous ne savions pas encore que notre bataillon était désigné pour tête de colonne, mais nous marchions toujours en avant. Arrivés à la rue Mercadet, le feu des insurgés devint terrible; une barricade dominait la rue et nous barrait entièrement le passage; nous nous arrêtâmes un instant, nous mettant à l'abri dans une ruelle. En ce moment, le commandant Durieu, capitaine de la première compagnie, vint à moi : le commandant Durieu était un vaillant soldat et un excellent cœur, mais il avait un caractère très-vif; cinq semaines auparavant, à la suite d'un malentendu, nous avions eu ensemble une querelle très-violente qui, sans l'intervention de sa compagnie et les ordres formels du colonel, se serait dénouée par un duel; je fus donc très-surpris de le voir m'adresser la parole. « Monsieur de Compiègne, me dit-il, votre capitaine vous a recommandé à moi ; il ne peut être question, en ce moment, de nos petites rancunes personnelles; je vais prendre dix hommes de ma compagnie, si vous vou-

lez venir avec dix hommes de chez vous, nous donnerons l'assaut de la barricade. » Je lui serrai les mains avec effusion en le remerciant de l'honneur qu'il me faisait ; tous ceux de mes camarades qui se trouvaient là s'offrirent à m'accompagner. Un instant, nous cherchâmes, en passant par les jardins, à tourner la barricade ; mais il fallait faire deux ou trois brèches dans les murs et un assez grand trou ; nous n'eûmes pas la patience d'attendre. « Baïonnette au canon ! » cria le commandant Durieu en agitant son képi en l'air ; nous courûmes droit à la barricade ; grâce à mes longues jambes, j'eus la chance d'arriver le premier dessus. Les insurgés, stupéfiés, ne firent qu'un simulacre de résistance, et, deux minutes après, le drapeau tricolore y avait remplacé le drapeau rouge. J'étais très-excité ; je voulus crier : « Vive la France ! » mais il me fut impossible de faire sortir un son de ma gorge.

Il y avait, autour de la barricade, quelques maisons dans lesquelles s'étaient réfugiés pas mal de gardes nationaux ; nous les enlevâmes et les fouillâmes toutes l'une après l'autre ; tous les hommes pris les armes à la main étaient immédiatement fusillés. M. de Grandpré avait fait, à la tête des volontaires français, sous le drapeau du Sud, la guerre de sécession en Amérique, et, dans cette guerre-là, on ne faisait pas de prisonniers. Du reste, les ordres étaient formels.

Je vais avoir à raconter la mort du commandant

Durieu : on a donné à ce sujet, dans les journaux, beaucoup de détails dont plusieurs sont controuvés, je puis le certifier, car je ne l'ai pas quitté un instant depuis l'assaut de la barricade Mercadet jusqu'au moment où il est tombé en haut de Montmartre, à quatre ou cinq mètres de moi. Du reste, sa mort n'a pas besoin d'embellissements pour être héroïque. Après que nous avons eu enlevé la barricade de la rue Mercadet, nous sommes entrés un instant dans une sorte de cabaret borgne pour étancher la soif qui nous dévorait; le commandant Durieu, après m'avoir donné une chaleureuse poignée de main, et m'avoir exprimé tous ses regrets du différend qui s'était élevé entre nous, se tourna vers ceux qui étaient présents et leur dit qu'il avait pris avec lui l'élite des volontaires et qu'il comptait sur nous à la vie, à la mort, pour l'assaut de Montmartre. Nous lui répondîmes par des cris de : « A Montmartre! à Montmartre! » Mais il nous dit qu'il fallait attendre encore un peu et occuper nos loisirs en déblayant les maisons environnantes. Comme j'entrais avec Ben-Aben dans une de ces maisons, fermée par une grande porte cochère, j'aperçus, dans la cour, un assez beau cheval tout sellé, avec des fontes et une selle militaire; il appartenait évidemment à quelque chef insurgé; je me précipitai dans la maison, pour trouver le propriétaire ou plutôt le détenteur de la bête, lorsque tout à coup je fus assailli par une nuée de femmes, de jeunes filles, de vieilles,

pleurant, hurlant, me saisissant par mes genoux, par ma tunique, par mes bras. « Monsieur, mon fils! monsieur, mon petit-fils! monsieur, mon frère! » criaient-elles à qui mieux mieux; c'était à fendre la tête. « F...-moi la paix! Où est le chef insurgé? » criai-je de toutes mes forces. « Monsieur, il est parti il y a une heure vers Montmartre; mais, monsieur, mon fils! mon petit-fils! mon frère! Un si bon jeune homme! si innocent! si doux! incapable de tuer une mouche. » — C'était à ne plus savoir que devenir! — « De qui parlez-vous? Où est-il? » demandai-je ahuri. Enfin, toutes ces pleureuses m'amenèrent un grand jeune homme de dix-sept ans, en uniforme de la garde nationale et plus mort que vif. Il avait une grande figure de mouton et l'air si bête qu'il semblait impossible qu'il eût commis quelque méchanceté; j'eus pitié de lui : d'un vigoureux coup de poing dans le dos, je le poussai dans une petite chambre devant laquelle je montai la garde, et, chaque fois qu'il se présentait quelque soldat, je disais que j'avais déjà visité la maison et qu'il n'y avait rien de suspect. Cependant, Ben-Aben s'était occupé à empoigner le cheval de l'insurgé; on l'amena en grande pompe au commandant Durieu, qui s'élança dessus avec son chassepot en bandoulière. Nous étions au pied de Montmartre, demandant l'assaut à grands cris; à mi-chemin de la butte, se trouvait un petit mur. « Allez jusque-là avec deux ou trois hommes, dit le général Pradié à M. Durieu, mais surtout arrêtez-vous à ce

mur et n'allez pas plus loin. » Le commandant partit au trot; un de mes camarades, nommé Robitaillé, et moi, nous le suivîmes courant à toutes jambes, agitant nos képis en l'air et criant : « Vive la France ! » M. Durieu atteignit le mur, et, oubliant les ordres donnés, continua à gravir la colline; naturellement, Robitaillé et moi de courir derrière lui. Les insurgés, saisis d'une panique folle, pensant que toutes les troupes nous suivaient, se sauvèrent de tous côtés sans tirer un coup de fusil; en même temps, les volontaires, M. de Grandpré en tête, ne pouvant contenir leur impatience, s'élancèrent à l'assaut; ils entraînèrent les chasseurs à pied, et toute la ligne les suivit. En un instant, le commandant Durieu était au sommet de Montmartre et nous l'y rejoignions. Il mit pied à terre, attacha son cheval et, sans rien vouloir attendre, s'élança à la poursuite des insurgés, qui fuyaient dans la direction de la tour Solferino; naturellement, nous ne le quittâmes pas. Cependant, les insurgés en déroute vinrent tomber dans la division du général Douai, qui avait tourné la butte Montmartre et la gravissait de l'autre côté. Accueillis par une fusillade meurtrière, ils s'aperçurent qu'ils étaient pris entre deux feux et que toute retraite leur était coupée; ils revinrent alors de notre côté, et, avec le courage du désespoir, s'apprêtèrent à se frayer un chemin par là. Je les vis qui se reformaient dans toutes les directions; vainement, Robitaillé et moi, nous criâmes au commandant Durieu de s'arrêter; il

était comme grisé par la poudre, il continuait à courir, ne s'arrêtant que pour tirer. Il avait sept ou huit mètres d'avance sur nous et venait de faire feu sur la fenêtre d'une maison, lorsque nous le vîmes tout à coup tomber comme une masse inerte. Deux balles l'avaient atteint mortellement. Je me retournai et vis une douzaine de volontaires qui arrivaient avec M. de Grandpré. Je criai au capitaine Porret, de la première compagnie, qui était le plus près de moi : « Le commandant est tué, il faut l'emporter. » « Occupez-vous des vivants, me cria-t-il, revenez vite, la position est mauvaise. » En un instant je fus près de lui ; la position était en effet terrible, nous n'étions que seize sur ce point ; le reste des volontaires s'était jeté en avant, d'un autre côté des buttes Montmartre. De l'endroit où nous étions, nous dominions deux rues, situées à soixante mètres l'une de l'autre ; l'une d'elles était la rue Fontaine. Une barricade, abandonnée par les insurgés, formait la tête de ces deux rues ; en allant à la barricade de la rue Fontaine, j'aperçus, au bas de la rue, à cent mètres de nous, trois ou quatre cents gardes nationaux rassemblés : il y en avait déjà qui circulaient dans toute la rue. « Ils arrivent de tous côtés à cette barricade, criai-je à M. de Grandpré. — Alors il ne faut pas vous en aller », me dit-il de l'air le plus tranquille du monde. Ces paroles me firent monter le sang au visage ; avec le capitaine Porret, Robitaillé et cinq volontaires, nous occupâmes cette barricade, tandis que M. de Grandpré et huit

hommes défendaient l'autre rue. Nous tînmes ainsi pendant *trois quarts d'heure,* montre en main, regardée, minute par minute, par M. de Grandpré, qui m'a avoué que c'est un des mauvais moments qu'il a jamais passés. Heureusement, le cœur manqua aux insurgés : en face de nous, au bout de la rue, qui n'avait pas plus de cent mètres de longueur, il y avait une tranchée assez profonde, dans laquelle ils s'étaient tous massés; au lieu de nous charger en masse, et d'enlever notre barricade, ce qui, vu leur immense supériorité numérique, eût été l'affaire d'un moment, ils s'élançaient hors de leur tranchée par groupes de quatre, cinq ou six au plus; chaque fois qu'un de ces groupes se produisait, nos coups de fusil, tirés presque à coup sûr à une si courte distance, l'abattaient en entier; alors, ceux qui s'apprêtaient à les suivre s'arrêtaient immédiatement, hésitant, tiraillant, ou essayant de parlementer en criant : « Vive la Commune! nous sommes tous frères! » Ils espéraient ainsi nous engager à nous rendre. Au bout de quelques minutes, une dizaine d'hommes marchaient de nouveau sur la barricade, cinq ou six tombaient sans entraîner les autres; bientôt il y eut, devant leur tranchée, un tel amas de cadavres, que plusieurs gardes nationaux se glissèrent derrière les morts et s'en firent un abri pour tirer sur nous plus à leur aise. Quelques-uns, il faut le dire, se firent tuer avec une bravoure intrépide, criant : « Vive la Commune! » et appelant les autres qui ne venaient

pas. Un enfant de quinze ans sortit d'une maison, agitant un drapeau rouge, et excitant, de la voix et du geste, les insurgés à le suivre : il resta ainsi pendant près de deux minutes, nous lui tirâmes plus de trente coups de fusil, et, chose incroyable, nous ne le tuâmes pas. Cependant, le nombre des gardes nationaux allait sans cesse en augmentant, leur feu devenait très-vif et notre position de plus en plus insoutenable. Robitaillé reçut une balle dans l'œil droit. « Mon pauvre ami, me cria-t-il, je suis fichu. » Je l'aimais bien, car c'était un brave et loyal soldat. Pourtant, je ne pus que lui serrer la main, sans m'occuper de lui. Il descendit la colline comme un fou, tenant sa tête entre ses mains et tournant sans cesse sur lui-même, ainsi que j'ai vu faire souvent au lièvre atteint d'un grain de plomb dans l'œil. Sa bonne étoile le conduisit du côté des nôtres; il aurait aussi bien pu se jeter dans les insurgés, car il ne savait plus ce qu'il faisait. Pour moi, le terrible se mêlait au grotesque dans cette situation critique : dans les provisions que j'avais achetées une heure avant l'assaut, se trouvait une livre de graisse blanche qui avait été le dessus d'un pâté de foies gras : je l'avais mise dans la musette qui me tenait lieu de sac; malheureusement, dans la chaleur de l'action, ce comestible s'était entièrement liquéfié, puis mêlé à mes cartouches, et, à mesure que celles-ci devenaient plus rares, j'étais obligé de les pêcher dans un marécage de graisse, en sorte que mes mains, mon uniforme,

mon fusil en étaient tout couverts. Pour comble de disgrâce, à un moment donné, mon fusil, qui avait tiré plus de deux cents coups, me refusa tout service! Il me fallut donc rester là, inactif, tirant seulement de temps à autre quelques coups de revolver à différents points de la barricade, pour faire constater ma présence à l'ennemi; je réfléchissais mélancoliquement que cela ne pouvait durer, et je songeais à ce que les insurgés feraient de nous si, par malheur, nous n'étions que blessés au moment de tomber entre leurs mains. Ajoutez à cela qu'un coup de fusil, tiré trop près de mon oreille, m'avait pour ainsi dire crevé le tympan, et qu'en conséquence, chaque coup de fusil tiré près de moi me faisait atrocement mal.

Cependant, M. de Grandpré avait envoyé Bourgaud du Coudray, qui n'avait plus de cartouches, chercher du renfort; pendant près d'une demi-heure, il attendit sans rien voir venir : il se décida alors à détacher encore un homme; c'était dur, car il n'en avait plus que douze valides pour les deux barricades; quelques instants après, le secours arriva : ce ne furent d'abord que deux soldats, Ben-Aben et du Coudray; je ne saurais dire quelle joie j'éprouvai en voyant ces deux amis et quelle énorme poignée de main je donnai à Ben-Aben, quand il s'agenouilla à côté de moi derrière la barricade. L'ingrat me récompensa en tirant un coup de fusil si près de mon oreille, que je crus qu'il ne restait rien de ma pauvre tête, déjà si endolorie; je ne pus m'empêcher de lui donner un grand

coup de poing dans le dos. Trois ou quatre minutes après, une compagnie de francs-tireurs de la ligne arrivait au pas de course et prenait position près de nous; nous étions sauvés! — Néanmoins, la lutte ne s'arrêta pas là : les insurgés, voyant les képis rouges, perdirent tout espoir d'enlever d'assaut la barricade, mais, enveloppés dans un cercle de feu qui allait se rétrécissant, ils voulurent à tout prix sortir de là. — Aussi, un instant après, nous vîmes apparaître au bout de la rue la gueule d'une mitrailleuse, qui se remuait comme par enchantement, poussée par des hommes cachés dans la tranchée. Tous nos efforts se concentrèrent sur cette terrible mécanique, qu'il s'agissait de ne pas laisser pointer sur nous. Chaque fois qu'un artilleur ou un soldat de la Commune essayait de remuer l'instrument, quarante coups de feu l'étendaient mort à côté de sa pièce : ils y mirent une énergie dont le désespoir seul pouvait les rendre capables; tantôt l'un d'eux se sacrifiait, se découvrait entièrement et ne tombait qu'après avoir donné une assez forte impulsion à la mitrailleuse; tantôt un autre, se glissant au milieu des morts, poussait à la roue; nous fûmes alors obligés de tirer sans relâche dans le tas des cadavres; enfin, l'éclair jaillit; le coup partit. Mais il était pointé avec trop de précipitation, et les projectiles passèrent en sifflant bien au-dessus de nos têtes. Quelle ne fut pas notre surprise, quand l'épaisse fumée qui obstruait toute la rue se dissipa, de voir une sorte d'énorme paravent qui nous

masquait la mitrailleuse! les insurgés avaient poussé devant une grande porte arrachée à quelque maison voisine et rechargeaient maintenant tout à leur aise. Heureusement, quelques-uns de nous eurent la bonne idée de tirer dans ce rempart improvisé, et quelques petits jours apparurent immédiatement, qui nous montrèrent qu'il n'était pas à l'abri de la balle; en un instant, il fut criblé comme une écumoire. Les insurgés purent pourtant encore faire partir trois ou quatre fois leur mitrailleuse, mais sans plus de succès que la première. Notre nombre augmentait à chaque instant, et le feu de l'ennemi se ralentissait en proportion. A quelques mètres devant notre barricade, sur le côté droit de la rue Fontaine, il y avait une grande maison d'où étaient partis bon nombre de coups de fusil à notre adresse. Un des volontaires, nommé Simon, s'élança par-dessus notre barricade, et, sans souci des coups tirés sur lui de la tranchée, se mit en devoir d'enfoncer la porte en question. Quatre ou cinq d'entre nous vinrent le rejoindre, et, un instant après, le revolver au poing, nous fouillions la maison en tous sens. Une petite pancarte, collée sur la porte d'une chambre et surmontée d'une inscription, attira bientôt au plus haut degré notre attention. Il y avait là-dessus un nom que je ne me rappelle pas exactement, mais qui était accompagné de la mention suivante : « *Ancien quartier-maître du* Louis XIV; *pointeur de la* Joséphine *et de la* Valérie » ; puis les états de service très-brillants de

ce marin dont on a beaucoup parlé pendant le premier siége, et, enfin : « *Chargé par la Commune des signaux entre Asnières et Montmartre, et de la surveillance des batteries de Montmartre.* » Un coup de crosse fit voler la porte en éclats : un homme était couché dans un lit, s'étirant et étendant les bras comme quelqu'un qui se réveille; notez que, depuis une heure, on entendait un vacarme à ressusciter plusieurs morts. « Debout! » lui crions-nous; il se lève; il était encore tout habillé d'un uniforme de marin. — « Que faites-vous là? — Vous le voyez, j'étais fatigué, et je dormais. — Ça suffit, descendez. » Nous le fîmes descendre en lui appuyant notre revolver sur la tempe, et nous le conduisîmes à M. de Grandpré. En chemin, il criait et suppliait : « Vous ne me fusillerez pas! je suis un marin, un marin renommé pour la manière dont je tire; je suis un quartier-maître du *Louis Quatorze.* — C'est votre condamnation », lui dis-je froidement. Nous trouvâmes M. de Grandpré, qui s'amusait beaucoup; il avait pris, dans une maison située auprès de la barricade, quatre ou cinq individus plus que suspects, mais ils avaient juré, au moment où ils furent faits prisonniers, qu'ils étaient dévoués jusqu'à la mort à l'armée de Versailles. « Très-bien, leur dit M. de Grandpré, alors vous allez avoir une magnifique occasion de prouver votre dévouement. » Et il les obligea à travailler immédiatement à une barricade très-exposée au feu de l'ennemi. Rien de plus extraordinaire que les figures de

ces barricadiers malgré eux, dont deux étaient en chapeau et en redingote noire. Je dois dire, du reste, qu'aucun d'eux ne fut atteint, et l'on finit par les renvoyer chez eux, ce dont ils témoignèrent une joie bruyante. M. de Grandpré nous demanda quel était le prisonnier que nous lui amenions. « Mon capitaine, lui répondis-je, vous me reprochez toujours d'être trop bon pour les communeux, mais en voici un que je vous abandonne. C'est un marin qui a déshonoré son uniforme; du reste, c'est le fameux pointeur de la *Valérie*, et il est beaucoup trop adroit pour ne pas avoir tué plusieurs des nôtres à Asnières. » Le capitaine tira son revolver de sa ceinture et lui brûla la cervelle de sa main.

C'est seulement vers ce moment que nous pûmes aller chercher le pauvre commandant Durieu; il n'était pas encore mort, mais déjà il râlait sans connaissance : une balle lui avait fendu la tête et mis le crâne à découvert, et une autre l'avait frappé dans les reins. Il n'avait que trente ans, avait été décoré la veille et était marié! Notre second docteur, M. Quéval, qui était toujours là pour soigner les blessés, sous le feu même de l'ennemi, lava ses plaies et fit un pansement qu'il savait lui-même être inutile. Comme nous n'avions pas de civière pour l'emporter, on m'envoya en demander une à des soldats d'un régiment de ligne qui se trouvait à deux ou trois cents mètres de là, sur l'autre revers de la butte. Là je faillis pour la *première fois*, mais non pour la *dernière*, être tué

comme insurgé. Tandis que je traversais à mi-côte la butte Montmartre, des soldats qui étaient en bas de la butte me prenaient pour un garde national et me tiraient dessus, tandis que ceux vers lesquels j'allais, croyant que j'étais un ennemi qui venait se rendre, me tenaient tous en joue, afin de ne pas me manquer si par hasard il me prenait une velléité de rebrousser chemin. J'étais donc obligé de marcher la tête haute, le fusil en bandoulière, sans même *saluer* les balles, car un faux mouvement m'aurait coûté la vie! Au moment où j'arrivais à eux, les lignards me crièrent : « Eh bien, citoyen! comment vont les affaires de la république? » Heureusement, mon bataillon n'était pas loin, et je n'eus pas de peine à leur faire comprendre leur erreur et le but de ma mission; mais ils n'avaient pas de civière, et il nous fallut attendre longtemps avant d'en trouver une : nous finîmes cependant par pouvoir transporter le pauvre commandant dans une maison peu éloignée, qui était justement celle de la rue des Rosiers dans laquelle avaient été fusillés les généraux Lecomte et Clément Thomas; je ne l'ai su que depuis, en sorte que je ne l'examinai pas avec beaucoup d'attention dans le moment, mais il me souvient que c'était une belle habitation, avec un grand jardin et une serre; le propriétaire demanda avec bonté qu'on laissât le commandant chez lui, promettant d'en avoir grand soin : au reste, il était déjà à l'agonie et expira quelques heures après. Ce fut vers huit heures environ

que les derniers coups de fusil furent tirés à Montmartre ; le drapeau tricolore flottait déjà depuis plus de quatre heures sur le moulin de la Galette et sur la tour Solferino. Nous couchâmes sur la butte même, auprès du moulin, au milieu d'une immense quantité d'artillerie qui, sans la promptitude des Versaillais, aurait ravagé Paris! Mais, comme si les pertes que notre bataillon avait faites dans cette glorieuse journée n'étaient pas assez douloureuses, un cruel accident vint encore nous attrister : un coup de chassepot parti par imprudence des mains d'un sergent de notre compagnie, nommé C..., vint tuer roide deux jeunes gens d'un grand avenir, officiers de mobiles, qui servaient dans la première compagnie.

Telle fut cette journée du 24 mai dans laquelle les volontaires de la Seine eurent, comme le constate officiellement dans son rapport le maréchal de Mac Mahon, l'honneur de planter le drapeau tricolore sur les buttes Montmartre, un des plus redoutables repaires de l'insurrection : je l'ai racontée telle que je l'ai vue avec un petit groupe dans lequel je me trouvais; mais comme, pendant l'assaut, les volontaires furent divisés sur plusieurs points, il s'accomplit naturellement de très-beaux faits d'armes dont je ne pus être témoin ; ainsi, tandis que le capitaine Porret se battait comme un enragé à côté de nous, rue Fontaine, son fils, un enfant de quinze ans, qui était arrivé, pendant la première guerre, à être nommé sergent de chasseurs, et servait alors de clairon à la

première compagnie, accomplit des prodiges de valeur, courant sur toutes les barricades, son clairon d'une main, son fusil de l'autre, et sans que rien pût l'arrêter.

Le lendemain 25 mai, vers dix heures du matin, après quelques perquisitions et pas mal d'arrestations d'insurgés aux alentours de Montmartre, nous descendîmes dans Paris par la rue des Martyrs : quelques obus tombaient encore, envoyés par Belleville; nous eûmes même deux blessés, et un homme du nom de Thomas fut tué : tout en cheminant, nous défaisions les innombrables barricades que nous rencontrions sans cesse et sur lesquelles flottait déjà, au milieu de beaucoup de cadavres, le drapeau tricolore planté par la ligne. Nous prîmes la direction du boulevard Magenta et de la gare du Nord, où l'on entendait une fusillade et une canonnade des plus violentes : nous croyions qu'on allait encore nous faire donner, mais il n'en fut rien, heureusement, car nous étions épuisés de fatigue. On nous mit en réserve derrière l'église Saint-Vincent de Paul, tandis qu'en avant de nous les troupes attaquaient la gare du Nord et les barricades qui barraient le boulevard Magenta, défendu par les insurgés avec une grande énergie. Notre colonel nous dit que nous coucherions là, et ceux qui avaient encore des sacs commencèrent à établir leurs tentes sur le trottoir. Après avoir longtemps cherché en vain un endroit où nous pussions trouver quelque chose à manger, nous finîmes par trouver,

Piot, Ben-Aben et moi, un petit restaurant, le seul ouvert à trois kilomètres à la ronde. Le propriétaire, tout en se livrant à quelques considérations sur la politique, dans un sens un peu trop libéral, nous servit avec empressement à dîner. Cependant je savais qu'on s'était énormément battu sur la place de la Trinité et dans tous les environs; j'étais très-inquiet d'une maison qui appartenait à un de mes oncles et que j'habitais avec toute ma famille rue de Clichy; j'avais aussi besoin de faire panser ma blessure à l'oreille qui me faisait un peu souffrir; je résolus donc de m'en aller voir ce qui se passait rue de Clichy. Je n'avais aucune inquiétude, car je savais que Paris était à nous depuis Montmartre jusqu'au boulevard Magenta. Aussi je partis tranquillement les deux mains dans mes poches et le revolver à la ceinture. Jusqu'à la rue de Clichy, tout alla bien; mais au moment où j'étais déjà en vue de chez moi, je rencontrai un officier d'artillerie qui se mit à me regarder d'un air singulier. Je le saluai militairement en passant. Il me répondit par un « bonjour, *monsieur* », légèrement ironique, et, quelques secondes après, j'entendis derrière moi des psitt! psitt! qui me firent retourner : c'étaient quatre lignards qui m'invitaient à les suivre. « Où sont vos papiers? » me dit l'officier d'artillerie. Je répondis que je n'avais pas de papiers, qu'un soldat n'en portait généralement pas sur lui, mais que ma compagnie était tout près de là, à l'église Saint-Vincent, qu'il était facile de m'y envoyer

avec quatre hommes et un caporal et de vérifier que j'appartenais aux volontaires de la Seine : l'officier hésitait, lorsqu'un monsieur qui écoutait ce dialogue s'avança d'un air aimable et dit au lieutenant : « Mon lieutenant, c'est un traquenard que vous tend ce garde national : l'église Saint-Vincent est encore aux communeux !... » Du coup je partis pour le poste de la gare Saint-Lazare entre trois soldats dont un nègre. Telle était la terreur qui pesait alors sur Paris que plusieurs personnes du quartier qui me reconnurent parfaitement n'osèrent pas faire la moindre démarche pour me réclamer. En passant devant la boutique d'un fruitier de la rue de Londres, dont la fille était sur la porte du magasin, je lui criai : « Soyez donc assez bonne pour aller dire, 10, rue de Clichy, que M. de Compiègne est arrêté. » En arrivant à la gare Saint-Lazare, j'eus à subir quelques douceurs des curieux : « Comment! criait un grand monsieur qui, probablement, s'était tenu caché dans sa cave tout le temps que durait le danger, comment! vous faites encore des prisonniers parmi ces bêtes féroces? Mais il faut les fusiller tous !... » Quand je fus introduit auprès du lieutenant du poste, un jeune officier du 94e regarda d'abord ma tête enveloppée d'un linge tout saignant, puis mes mains noires de poudre, et, sans écouter ce que je pouvais lui dire : « Pris les armes à la main ! » dit-il aux soldats qui me conduisaient. « Mais oui, dit l'affreux négro, voilà son revolver ! » Justement il y avait trois cartouches

brûlées dans mon revolver!... « C'est bien, me dit simplement l'officier, *mettez-vous le long du mur!* » Je savais ce que cela voulait dire : j'en avais vu fusiller cinq ou six cents, auxquels on avait dit aussi : « Mettez-vous le long du mur! » Heureusement, je restai calme, car si j'avais crié ou si je m'étais débattu, mon affaire était claire; je fis observer au lieutenant, avec beaucoup de loquacité, que j'étais un volontaire de la Seine, que c'était une grosse affaire de fusiller un innocent : « Vous êtes là quarante ou cinquante autour de moi, ajoutai-je, attachez-moi les pieds et les mains, vous aurez toujours le temps de me tuer demain. » Enfin on finit, après m'avoir fouillé et refouillé, par me fourrer dans un wagon à bestiaux, où je me trouvai avec quelques frères ou amis de la Commune. L'officier daigna me prévenir que la sentinelle avait ordre de tirer sur le premier qui mettrait le nez à la portière. Il y avait là sept ou huit prisonniers, tous jurant qu'ils étaient innocents. De temps en temps on poussait un nouveau venu dans le wagon. Le premier qui entra ainsi n'était autre que le restaurateur chez lequel j'avais mangé dans la journée et que sa langue un peu trop longue avait fait arrêter par des soldats un peu trop zélés. Il me reconnut parfaitement, mais son témoignage m'aurait plutôt nui que servi; on aurait dit que nous nous entendions comme larrons en foire.

Au bout d'une heure, le wagon s'ouvrit, et je vis passer la tête complétement effarée du concierge de

ma maison qui, prévenu par la fruitière, était accouru en toute hâte. « Comment! c'est vous, monsieur le marquis? ça n'est pas possible? — C'est très-possible, puisque me voilà. — Monsieur sait que j'ai perdu ma femme cet hiver? » — Au diable sa femme! Je le priai de courir de toute la vitesse de ses jambes prévenir mon capitaine; il me le promit et partit... Je m'assis alors dans un coin tout à fait tranquillisé et ne doutant pas que mon capitaine ne vînt immédiatement me chercher. Au lieu de lui, ce fut encore mon pipelet, pâle comme un mort : « Monsieur, me dit-il, il tombe une grêle de mitraille et de balles du côté de Saint-Vincent de Paul, impossible d'y aller! — Imbécile! j'en viens; donnez cent sous à un commissionnaire. — Est-ce que monsieur croit qu'un commissionnaire ferait pour de l'argent ce que je ne ferais pas par dévouement pour la maison? me dit en fondant en larmes ce subalterne aussi honnête que poltron; pour dix mille francs, pas une âme n'irait. — Alors, revenez demain matin à six heures. » Il me le promit et s'en alla pleurant comme une Madeleine... Je m'étendis philosophiquement sur le plancher, tandis qu'un de mes collègues en détention, un monsieur paraissant fort au courant, nous expliquait qu'en supposant que nous ayons la chance de ne pas être immédiatement dirigés sur Versailles, nous irions, à dix heures du matin, au dépôt du boulevard Malesherbes où l'on pourrait s'expliquer. L'officier vint deux ou trois fois faire des rondes; mais comme,

à chacune de mes réclamations, il me répondit que je l'em...bêtais et que j'avais le droit de me taire, je pris le meilleur parti, qui était de m'endormir. Vers minuit, je fus réveillé par l'introduction dans notre compartiment d'un vieillard qui geignait beaucoup; j'entendis un des soldats qui venaient de l'amener dire qu'il fallait qu'il s'en retournât rue de Maubeuge. Alors je lui adressai quelques paroles éloquentes qui, avec une pièce de cinq francs, le déterminèrent à se charger pour mon capitaine d'un billet qui contenait ces seuls mots : « Je suis arrêté, venez me dégager. » Vers sept heures du matin, en effet, M. Lamoureux, notre lieutenant, accourait me serrer la main et me réclamer; je me croyais délivré cette fois, pas du tout : le capitaine commandant le poste déclara que tout cela ne le regardait pas, qu'il avait vingt-six prisonniers à rendre, et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de m'expédier au dépôt du boulevard Malesherbes, que mon lieutenant allât m'y attendre, et que là il me ferait aisément dégager. On attacha deux par deux les prisonniers; nos conducteurs voulaient m'attacher aussi, mais M. Lamoureux, qui était encore là, dit qu'il avait quatre hommes avec lui et qu'il emploierait plutôt la force que de me laisser mettre les menottes. On lui fit cette concession, et il partit en avant : au reste, comme nous étions cinq, j'avais l'air de ne pas avoir été lié, parce qu'on ne pouvait pas en lier trois ensemble. Je me mis en marche pour le boulevard Malesherbes, suivant la rue de la Pépinière

et traversant ainsi, au milieu des huées de la foule et des soldats, mon propre quartier. Je m'en consolais aisément, du reste, pensant que, dans dix minutes, j'allais recouvrer ma liberté. Quatre hommes et un caporal nous conduisaient; au moment où nous venions d'atteindre le rond-point qui est devant l'église Saint-Augustin, nous rencontrons un convoi d'environ deux cents prisonniers, attachés deux par deux pour la plupart et gardés par une quantité de sergents de ville et de gendarmes qui les menaient à Versailles. Jugez de ma satisfaction en entendant le dialogue suivant s'engager entre notre escorte et le commandant de la gendarmerie : « Où menez-vous ces cochons? — Boulevard Malesherbes, mon capitaine. — Qu'est-ce qu'ils ont besoin d'aller à Versailles? F...-moi toutes ces canailles-là avec les autres. Fusillés tout de suite ou à Versailles, voilà ce qu'il leur faut! » Ainsi fut dit, ainsi fut fait: me voilà incorporé dans le groupe partant pour Versailles. « Mais, mon commandant, hasardai-je, j'ai été arrêté par erreur; mon capitaine à moi m'attend pour me faire délivrer boulevard Malesherbes. — Brigand! cochon! assassin! il est en uniforme encore tout saignant et tout noir de poudre! Il n'est pas fusillé, et il ose parler! Sergent de ville, mettez-moi votre revolver sur la tempe de ce grand-là, et brûlez-lui la cervelle au premier mouvement... » Me voilà marchant avec un revolver tenu à la hauteur de mon nez! Partout sur mon passage j'entendais dire : « Oh! la bête féroce! la bête veni-

meuse! ça doit être un pétroleur!... » Quand j'essayais de parler à un sergent de ville ou à un gendarme, je recevais de grands coups de poing. Un insurgé qui marchait à côté de moi insulte un sergent de ville; celui-ci lui fend le nez d'un coup de coupe-chou, et, comme pour appuyer cette manifestation, le sergent de ville qui marchait derrière moi m'allonge un grand coup de pied quelque part... J'avoue que mon flegme commençait à se démentir. La perspective de faire ainsi cinq lieues à pied pour être ensuite fourré avec vingt-cinq ou trente mille communeux, dont je me serais dépêtré Dieu sait quand! me flattait fort peu. Une lueur d'espoir me restait : nous suivîmes la rue de la Pépinière, puis la rue Lafayette, puis la rue de Maubeuge dans la direction de Saint-Vincent! Si j'allais passer devant ma compagnie!... le cœur me battait bien fort!... Nous étions en vue de l'église quand nous tournâmes brusquement à droite!... Ma dernière espérance s'évanouit... et cependant j'approchais de ma délivrance. — Nous fîmes halte dans la caserne de la Nouvelle-France, où nous fûmes bien heureux de ne recevoir que des injures des soldats qui étaient là. A côté de moi se trouvait un gendarme qui avait l'air moins méchant que les autres. Au risque de recevoir encore des coups de poing : « Mon ami, lui dis-je, ce n'est pas ainsi que vous nous avez reçus quand nous sommes venus vous dégager à Colombes. — Comment cela, à Colombes? — Oui, lui dis-je, avez-vous oublié les volontaires de la Seine?... »

14

Ce détail intime fit réfléchir l'honnête représentant de la force publique; il alla trouver son commandant, qui pendant quelque temps ne voulut rien entendre; à la fin cependant il me fit comparaître devant lui : « Quel est votre capitaine? » me dit-il. Je répondis que c'était M. de Grandpré, en remplacement de M. A. de Vresse. « Cela suffit, me dit-il, je connais M. de Grandpré. Gardien de la paix, menez-moi cet homme-là jusqu'à l'église Saint-Vincent; si sa compagnie y est, vous le relâcherez. » Le cœur me battait encore bien fort en arrivant à l'église : si le malheur voulait que ma compagnie ait déménagé au point du jour, c'était à recommencer. Aussi, dès que j'aperçus sur les marches de l'église le ruban bleu d'un volontaire de la Seine qui montait la garde, je ne pus m'empêcher de crier de toutes mes forces, malgré les gardiens : « A moi les volontaires! » Ils accoururent en foule, et j'eus grand'peine à les empêcher d'assommer les deux sergents de ville qui me conduisaient, en leur expliquant que ce n'était pas eux qui m'avaient arrêté. Le colonel et le capitaine faillirent mourir de rire au récit que je leur fis de cette mésaventure qui est pourtant classée dans ma mémoire parmi les incidents les plus pénibles d'une vie fertile en incidents pénibles. On attendit jusqu'au milieu de la journée M. Lamoureux et mes fidèles amis Piot, Ben-Aben et Ducoudray, qui avaient battu tout Paris, désespérés de ne pouvoir me retrouver. Le colonel me céda très-aimablement un lit et une cham-

bre qu'on avait mis à sa disposition, dans une papeterie religieuse qui se trouvait en face de l'église ; je me couchai tout habillé et pris quelques heures d'un repos dont j'avais absolument besoin. Vers sept heures du soir, je fis partie d'une patrouille qui ne manquait pas d'intérêt au milieu de Paris en flammes ; M. Lamoureux nous commandait : nous suivîmes d'abord les boulevards ; je n'ai rien vu d'aussi triste ! Toutes les maisons étaient pavoisées de drapeaux comme pour un jour de fête, et cet aspect de réjouissance formait un contraste navrant avec la morne solitude de ces longues avenues dont la monotonie n'était rompue que par des barricades à demi détruites, des armes brisées, des cadavres de gardes nationaux ; autour de nous étaient allumés d'immenses incendies. Nous allâmes d'abord dans le quartier des Champs-Élysées ; nous avions à y opérer l'arrestation de plusieurs individus désignés comme communeux. La plus amusante fut celle de l'ancien pipelet de M. de Grandpré et de sa digne moitié. Ce respectable couple, pendant la Commune, n'avait cessé d'injurier madame de Grandpré à Paris, la traitant de chouane, femme d'assassin, etc., etc. Madame Pipelet avait même poussé la vivacité jusqu'à la griffer au moment où elle déménageait pour se sauver de Paris. — C'était impayable de les entendre : « O ma femme ! criait le concierge à son épouse en pleurs, c'est-il possible qu'il soit venu dans la malice des hommes de t'arrêter, ô ange d'innocence ! toi qui es ce qu'il

y a de plus pur au monde! » On chercha quatre ou cinq fois à les faire taire, mais ils se seraient plutôt fait couper la langue... Nous arrêtâmes ainsi sept ou huit bonnes pratiques, mâles ou femelles.

Des patrouilles de *gardes nationaux de l'ordre* se pavanajent ces jours-là dans toutes les rues, avec d'énormes brassards tricolores au bras; ils étaient forts pour injurier les prisonniers. A chaque instant, leurs officiers supérieurs, tout galonnés d'or, passaient à cheval d'un air superbe. Tout ce monde aurait mieux fait de se montrer au moment où l'on se battait, et maintenant qu'on ne se battait plus, d'aller faire la chaîne aux incendies, où l'on manquait absolument de monde. Quand nous arrivâmes rue Royale, il n'y avait personne pour aider les quelques soldats qui travaillaient. On nous supplia de rester là; mais il nous fallait d'abord mettre nos prisonniers en lieu sûr. Tout Paris était encombré : on n'en voulut pas place Vendôme, et nous dûmes les conduire au Châtelet. Nous suivions lentement la rue de Rivoli, nos armes chargées, l'œil fixé sur nos prisonniers. Derrière nous, le Ministère des finances brûlait; à notre droite, les Tuileries brûlaient; devant nous, s'élevaient jusqu'aux cieux les flammes de l'Hôtel de ville, du Théâtre-Lyrique, et de tant d'autres incendies; les rues étaient hérissées de barricades gardées par des sentinelles qui nous envoyaient sans cesse leur : Qui vive? Les cadavres n'étaient pas enlevés! Ils étaient là, hideux, sinistres, étendus pêle-mêle au milieu des

lignards qui, épuisés de fatigue, dormaient sur les trottoirs et au milieu de la rue. Belleville et le Père-Lachaise tiraient sur Paris, Montmartre tirait sur Belleville. De temps à autre, quelque obus venait mêler sa détonation au fracas de l'incendie, ou une balle, tirée du haut des maisons par quelque *desperado* de la Commune, sifflait à nos oreilles. Nous atteignîmes enfin le Châtelet. De tous côtés arrivaient des prisonniers; le théâtre en était rempli. Dans le café du théâtre était installée une cour martiale devant laquelle se succédaient tous les prisonniers qui arrivaient. Quelques-uns étaient condamnés à être passés immédiatement par les armes, les autres étaient divisés, de prime abord, en trois catégories, selon leur degré de culpabilité. De cette prison provisoire, ils pouvaient de temps à autre entendre les feux de peloton : on fusillait à gauche du théâtre, sur les rives de la Seine. Nous nous en allâmes après avoir remis nos prisonniers en bonnes mains et pourvu nos pipelets d'une bonne recommandation qui ne les a pas empêchés d'être relâchés quelque temps après.

Nous rejoignîmes notre bataillon vers minuit. Nous le trouvâmes sommeillant dans un grand manége situé non loin de l'église Saint-Vincent. Je me laissai tomber plutôt que je ne me couchai dans le sable destiné au cavalier maladroit. Le lendemain, *muni de papiers et de brassard,* je me donnai la grande satisfaction d'aller déjeuner chez moi avec mes trois amis. J'allai ensuite voir une de mes tantes et lui

annoncer que je viendrais lui demander à dîner le soir. Mais l'homme propose et Dieu dispose. En me rendant, vers deux heures, à la gare du Nord, où mon bataillon était installé depuis le matin, je trouvai qu'une autre division nous avait remplacés, et que les volontaires étaient partis Dieu savait où. Heureusement leur passage faisait une certaine impression, et je pus les suivre à la trace. Je les rejoignis près des remparts, sur le boulevard extérieur qui mène à la Villette, dont les docks, par parenthèse, brûlaient encore. Il avait plu à torrents toute la journée ; mais le mauvais temps cessait, et un rayon de soleil commençait à percer les nuages, comme pour éclairer l'assaut qui se préparait. Presque au pied des remparts de l'autre côté de Paris, on pouvait voir tous les soldats prussiens rangés en bataille, l'arme au pied, attendant que messieurs les Français s'égorgeassent sous leurs yeux ! Sur le sommet de Belleville tombait une pluie d'obus, et plusieurs maisons étaient en feu. Plusieurs drapeaux rouges flottaient au vent, et l'on en voyait deux se promenant sans cesse sur les hauteurs occupées par les insurgés. Nos troupes débouchaient de partout et se rangeaient au pied des buttes, tandis que les colonnes d'assaut, en tête desquelles marchaient les volontaires de Seine-et-Oise et la deuxième brigade de notre division, gravissaient silencieusement la colline et faisaient halte à mi-côte, attendant, derrière des épaulements qui les rendaient invisibles à l'ennemi, le signal de l'attaque. — Nous

étions rangés sous des halles situées auprès du bastion; tout à côté de nous, plusieurs batteries tiraient sur les insurgés, dont l'artillerie ne répondait plus que faiblement. Un de leurs obus vint cependant tomber dans nos batteries et tua deux officiers. Nous étions admirablement placés pour ne pas perdre un détail du drame sanglant qui allait se jouer. D'abord, un drapeau tricolore et un drapeau rouge s'avancèrent l'un vers l'autre et parlementèrent. Leur entretien fut long, et un instant le bruit se répandit que les gardes nationaux s'étaient rendus à discrétion. Mais bientôt nous vîmes le drapeau tricolore et le drapeau rouge s'éloigner à toute vitesse l'un de l'autre ; un instant après, une épaisse ligne de fumée enveloppait toutes les hauteurs occupées par les insurgés, et l'on entendit le roulement incessant de la fusillade. Les Versaillais s'étaient élancés hors de leur abri, et l'assaut commençait. Bien qu'acharnée, la lutte ne fut pas longue, et bientôt le drapeau tricolore, planté par un volontaire de Seine-et-Oise, flottait sur les murs d'un parc qui dominait la colline. Mais ce n'était pas tout que d'être arrivé en haut; chaque rue, chaque maison était défendue pied à pied par les insurgés, réduits au désespoir. De plus, il leur restait un bastion de fortification sur lequel ils furent, par parenthèse, cernés et fusillés en masse. Les colonnes d'assaut avaient beaucoup souffert; de tous côtés on rapportait des morts et des mourants : nous partîmes au pas de course pour aller remplacer

les volontaires de Seine-et-Oise. Le terrain était détrempé par la pluie, la montée rude, et le feu de l'ennemi très-meurtrier. Je me souviens d'avoir, en ce moment, admiré le courage d'un lieutenant d'artillerie, volontaire dans la première compagnie[1]. Ce jeune homme, blessé assez grièvement à l'armée de Faidherbe, ne pouvait marcher que sur des béquilles ; néanmoins, il avait employé son congé de convalescence à s'engager aux volontaires de la Seine, dans les rangs desquels il avait fait toute la campagne. En ce moment, son fusil en bandoulière, appuyé sur ses deux béquilles, il gravissait la butte, Dieu sait avec quelle peine ! mais presque aussi vite que les autres. Il a eu la médaille militaire, et l'a bien méritée.

Arrivés à grand'peine au haut des buttes, nous commençâmes à déblayer, maison par maison, Belleville, où la résistance fut plus acharnée encore qu'à Montmartre. Cette nuit-là, et le jour qui l'a suivie, ont été remplis de scènes si tristes et si horribles, que j'aime mieux ne pas en parler. C'est une horrible chose que cette guerre de rues ! Les ordres de fusiller tout ce qui serait pris étaient formels, et les soldats étaient exaspérés par les incendies de Paris et par cette dernière résistance sans espoir et sans but. Certes, je ne suis pas suspect pour les insurgés ; j'aurais vu fusiller avec joie tous ceux qui ont été les meneurs de la révolte, qui l'ont préparée de parti

[1] M. Albert Hans, aujourd'hui rédacteur à la *Liberté*. Il a publié chez Dentu les *Souvenirs d'un volontaire versaillais*.

pris, froidement, dans le seul but de satisfaire leur ambition ou leur vengeance ; ceux dont les écrits et la parole ont, sans trêve ni relâche, pendant de longues années, miné le peuple, corrompu son esprit, fait appel à ses plus mauvaises passions ; ceux qui ont profité des désastres de la patrie et des misères récemment endurées pour pousser tant de malheureux dans l'abîme. Mais ces gens-là, les Pyat, les Rochefort, les Paschal Grousset, ne se trouvaient pas sur les barricades ; et quand je vois des hommes comme Courbet, membre de la Commune, destructeur de la colonne Vendôme, d'autant plus coupable qu'il est plus intelligent, s'en tirer pour six mois de prison, je ne puis m'empêcher de me sentir pris d'une pitié profonde pour cette foule d'ouvriers qui, exaspérés par le besoin, n'entendant, depuis leur enfance, que des injures et des calomnies contre les clases élevées de la société, font comme leurs pères ont fait en 1848, prennent un fusil et payent de leur personne. Mais ce n'est pas le moment de revenir sur ce qui s'est passé dans ces jours-là ; qu'il nous soit seulement permis de prier Dieu qu'il nous préserve d'en revoir de semblables!

Le jour de la prise de Belleville fut le dernier jour *militant* du corps auquel j'appartenais. Elle coûta encore la vie à un de nos meilleurs officiers. Le capitaine Michel Delclos, ancien officier de la garde impériale, qui commandait la troisième compagnie, trouva sur la place des Fêtes, à Belleville, une mort

glorieuse. Ainsi, dans cette guerre, nos trois compagnies eurent le malheur de perdre leurs chefs. La part qu'eurent les volontaires de la Seine dans la prise de Paris leur valut individuellement de nombreuses citations à l'ordre de l'armée, parmi lesquelles j'eus encore le bonheur de figurer ; et, avant de se séparer de nous, notre vaillant général de brigade, le général Pradié, que la mort vient récemment d'enlever à sa brillante carrière, adressa à notre bataillon un ordre du jour qui restera gravé, avec un légitime orgueil, dans le souvenir de tous ceux qui en ont fait partie.

IV

FRAGMENT D'UN VOYAGE DANS LE NICARAGUA (AVRIL 1872)

Au mois d'avril 1872 je me trouvais à Granada (Nicaragua), dans la cour de l'hôtel Métayer : à peine le jour venait-il de paraître, et cependant, depuis une heure déjà, j'errais au milieu des grands bananiers, des orangers et des arbustes fleuris qui forment, au milieu même de la fonda, un brillant jardin : tout un peuple d'aras, de perruches, de singes, de tortues s'ébattait autour de moi ; mais les favoris de madame Métayer n'avaient point en cet instant le don de me distraire ; j'étais fort anxieux, et à vrai dire j'avais toute raison de l'être. Le capitaine du vapeur qui touchait à toutes les escales du lac Nicaragua, et sur lequel nous étions venus à Granada, avait proposé deux jours auparavant à mon ami et compagnon de voyage Hamilton B..., à notre factotum Harry C... et à moi de prendre part à une excursion que son bâtiment allait faire à l'île du Zapatero, où il devait prendre du bois. Une indisposition passagère m'avait empêché d'accepter son offre, mais Hamilton et Harry étaient partis avec lui la veille aux premières lueurs de l'aube : or, le soir même de leur départ,

la nouvelle était arrivée à Granada que le vapeur à bord duquel ils se trouvaient avait fait naufrage, et la rumeur publique, toujours prête à grossir les accidents, ajoutait que ce sinistre avait fait de nombreuses victimes. Mes compagnons de voyage étaient-ils saufs? Telle était la question que je me posais avec une inquiétude toujours croissante, car le lieu où le bateau à vapeur avait coulé bas n'était pas bien éloigné de Granada, et des barques étaient parties tout de suite pour s'y rendre : elles auraient dû depuis longtemps déjà ramener ceux dont le sort me tenait tant à cœur.

Depuis cinq heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi, je restai dans la plus douloureuse incertitude, et madame Métayer, bonne grosse Péruvienne, en me prodiguant dans son français mêlé d'espagnol un nombre incommensurable de consolations banales, augmentait encore mon énervement.

J'avais fait demander un bateau et allais partir afin de voir par moi-même ce qu'il en était, lorsque j'entendis résonner sur les dalles de la voûte des pas bien connus; quelques jurons énergiques retentirent, et deux jeunes gens coiffés de *cricket caps* aux couleurs éclatantes, ruisselants d'eau et exténués de fatigue, entrèrent dans le jardin. « *Welcome!* mes enfants, m'écriai-je en serrant les mains d'Hamilton et de Harry, je suis content de vous voir, je vous croyais noyés. — *Pshaw!* (fi!) grommela Hamilton, de la mauvaise graine comme nous ne se perd jamais.

Au diable les naturels du pays! pourquoi William Walker n'en a-t-il exterminé que la moitié en 1856[1]?... » Et tout en maudissant les naturels du pays, mon ami m'explique que deux heures après avoir quitté Granada, leur vapeur avait touché sur des récifs; les matelots, tous gens de Centre-Amérique, avaient sauté sur le rhum et s'étaient enivrés; puis, tandis que le bâtiment s'enfonçait, peu profondément heureusement, car son avant était pris entre deux rochers, cet équipage modèle s'était sauvé dans les embarcations et avait laissé le capitaine, Hamilton et Harry plonger toute la journée dans la cale pour retirer les objets les plus précieux qui s'y trouvaient. Tout en terminant ce récit, mes deux compagnons de voyage harassés se jetèrent dans leurs hamacs, où ils dormirent jusqu'au lendemain matin : profitons de leur sommeil pour les présenter au lecteur. Hamilton B. était petit de taille, d'une force herculéenne, adroit à tous les exercices du corps; ses yeux noirs petillaient de malice et avaient une inexprimable expression de sarcasme gouailleur; très-jeune encore, Hamilton avait été officier dans l'un des plus élégants régiments de lanciers de Sa Majesté Britannique : bientôt son humeur aventureuse et sa passion des

[1] Le flibustier W. Walker, appelé par les habitants de Léon, alors en guerre avec Granada, débarqua en 1855 avec une bande d'aventuriers des États-Unis; il commit toutes sortes d'horreurs dans le pays, incendia Granada en 1856, et finit par être fusillé en 1860.

voyages, qui s'accommodaient mal avec la discipline militaire, lui avaient fait vendre sa commission et quitter l'armée. Au moment de la guerre franco-allemande, après avoir suivi quelque temps les opérations du siége de Belfort, il vint, par suite de circonstances inutiles à expliquer ici, résider dans une grande ville allemande, à Stuttgard si je ne me trompe, où ses sympathies françaises bruyamment affichées le rendirent bientôt odieux aux autorités; au reste, on ne le laissa pas longtemps dans cette cité, et voici pourquoi : A Stuttgard se trouve, entourée de la vénération publique, une statue du père de l'empereur Guillaume : or, en s'éveillant un matin, les bons bourgeois de la ville trouvèrent avec horreur l'effigie du vénéré souverain ornée d'une énorme paire de favoris bleus, de moustaches bleues et de lunettes bleues, le tout soigneusement peint à l'huile. L'indignation fut générale, on crut à une insulte longtemps préméditée par quelque parti politique, et une récompense de 200 florins fut affichée pour quiconque ferait connaître l'auteur ou les auteurs de l'attentat. Pendant huit jours on chercha en vain; mais un beau matin, quelqu'un vint affirmer à la police qu'Hamilton B. et son frère avaient commis le forfait. Hamilton B. et son frère, arrêtés à l'instant même par *seize soldats*, furent jetés dans le plus infect cachot de la ville, où on les laissa trois jours. Au bout de ce temps, le préfet de police vint en personne les trouver et leur tint le langage suivant : « Les preuves

matérielles nous manquent, mais la certitude morale y est : si vous niez, on vous laissera ici jusqu'à ce qu'une enquête minutieuse, et qui durera peut-être des mois, ait prononcé ; si vous avouez, vous serez simplement expulsés de la ville. » — « Je déclare, répondit immédiatement Hamilton, être l'auteur de la superbe peinture qui siéyait si bien à la figure du feu roi, et puissé-je sortir au plus vite de votre ville empoisonnée pour ne plus jamais y remettre les pieds ! » — Reconduit le soir même à la gare par la gendarmerie, Hamilton vint à Bonn, où à mon arrivée de Wesel je le trouvai exerçant une large hospitalité envers les officiers prisonniers dans cette ville, et ne perdant jamais une occasion de vexer un agent de police prussien, ou de boire à la déconfiture de l'Allemagne.

Quelques mois après, il venait faire chez moi, en Champagne, l'ouverture de la chasse ; je lui proposai de m'accompagner dans l'Amérique centrale, où m'attirait invinciblement ma passion des explorations et de l'histoire naturelle ; il accepta sans hésiter, et quinze jours après, nous voguions en destination de Colon-Aspinwall (isthme de Panama) ; c'était un excellent compagnon, toujours prêt à égayer par quelque boutade les ennuis de la route, de fer à la fatigue, ne boudant devant aucune corvée ; il promenait de l'est au couchant un vaste mépris des peuples au milieu desquels il voyageait, et les ahurissait par ses termes excentriques et son langage plus qu'expres-

sif : il faisait sa cuisine lui-même pour ne pas être obligé de manger les ordures préparées par ces sauvages ; il se serait fait couper en quatre plutôt que de consommer un mets de provenance suspecte, à plus forte raison de l'iguane et du singe ; aussi combien de fois dut-il se passer de dîner ! il le faisait du reste sans récrimination, remplaçant le repas absent par deux ou trois pipes de tabac et une vigoureuse sortie contre la barbarie du pays.

Hamilton B. était merveilleusement complété par Harry C., garçon de bonne famille, qui, après une très-orageuse jeunesse, après s'être engagé dans la marine anglaise et avoir navigué assez longtemps dans les mers de Chine, s'était proposé à Hamilton, qu'il connaissait de longue date, pour nous accompagner en qualité de préparateur-naturaliste, secrétaire, intendant, en un mot de factotum ; nous prenions à notre charge les frais de son voyage, mais il n'acceptait aucune rétribution, et les dangers, les fatigues, les privations supportées en commun en avaient fait presque un ami : lui aussi était malin comme un singe, et faisait avec un sang-froid imperturbable les plus grandes excentricités.

Maintenant que le lecteur a quelques notions sur ceux dont il va lire les aventures, je reviens à ma narration. Depuis notre départ d'Europe, nous étions poursuivis par une série constante de mauvaises chances ; la dernière, le naufrage du seul et unique vapeur qui circulât sur le lac Nicaragua, nous mettait

dans un grand embarras : avec ce vapeur nous comptions rayonner de tous côtés, car il touchait à San-Carlos, San-Miguelito, San-Ubaldo, et enfin à Rivas (Saint-Jean du Sud); chacun de ces points devait être pour nous le but d'une exploration zoologique; de plus, il nous fallait absolument aller à Rivas, où tout notre gros bagage nous avait été expédié de Panama par la voie du Pacifique. Or, dans les circonstances actuelles, nous nous trouvions bloqués à Granada et nous ne voyions pas les moyens d'en sortir.

Au point du jour, quand Hamilton et Harry, reposés et rafraîchis par un sommeil de seize heures, se furent levés, Harry remplit de tisté (boisson aussi saine que rafraîchissante) un vaste pot à l'eau, puis, chacun de nous s'étant assis en rond, alluma, sous la forme d'une pipe en racine de bruyère, le calumet du conseil, et Hamilton, après avoir demandé et obtenu la parole, s'exprima en ces termes : « *Ladies and gentlemen*, dit-il avec un gracieux salut à l'adresse de Harry et à la mienne, j'ai à vous faire part d'un projet que, selon l'expression de notre Shakespeare, je qualifierai de « profond comme un « puits et haut comme une porte cochère ». Ne nous ruinons pas à acheter des chevaux, qui, d'ailleurs, seraient insuffisants à porter notre bagage; ne nous astreignons pas à coucher dans d'ignobles fondas et à vivre au milieu de sauvages sales et ignorants; sachons mettre à profit la présence dans notre trinité de deux marins aussi distingués que Harry et moi; j'ai vu sur

le port un petit voilier à vendre, *cheap as dirt* [1], achetons-le, errons sur le lac, plantons notre tente où le vent nous aura portés; chassons où la chasse sera bonne, vivons librement au grand air, et ainsi *the winter of our discontents shall be replaced by a glorious summer* [2]; donc, et pour me résumer, je propose l'acquisition du voilier. — J'ai dit, ai-je bien parlé, ô fils des Iroquois? » — Harry accueillit ce flot d'éloquence par un *hip! hip! hurrah!* des plus enthousiastes; pour moi, j'avoue que l'idée d'Hamilton me séduisit fort; je risquai cependant une timide objection : « Mon ami, lui dis-je, vous savez que la navigation du lac Nicaragua est fort dangereuse et difficile; vous avez vu, comme moi, que ses eaux sont jonchées de débris de bateaux de toute grandeur chavirés par le *hurracan* ou couchés sur les récifs. — Parce que les naturels du pays sont des ânes bâtés; mais un marin anglais et un membre du *Yachting-club* sauront bien se tirer d'affaire. — Sous votre responsabilité, Hamilton. — *All right.* » — Dans son ardeur, il partit immédiatement avec Harry pour faire l'acquisition du bateau en question : après avoir marchandé et juré pendant deux heures, ils parvinrent à s'entendre avec le propriétaire, et le prix d'acquisition fut fixé à soixante-quinze piastres (trois cent soixante-quinze francs). Vérification faite, ce fameux bateau nécessi-

[1] Bon marché comme de la boue.

[2] L'hiver de nos déplaisirs sera remplacé par un glorieux été. (SHAKESPEARE.)

tait des réparations importantes; de plus, il nous fallait coudre une voile et faire d'amples provisions de conserves, munitions, etc., etc., toutes opérations qui remettaient d'une dizaine de jours notre départ de Granada.

La vie n'était pas gaie dans cette ville morose, attristée par une longue série de guerres civiles, peu hospitalière, où chacun vivait chez lui, se défiant de ses voisins et encore plus des étrangers. « Inutile de se munir de lettres de recommandation pour le Nicaragua, écrit l'auteur de *A Ride across the Continent* [1], elles ne vous feraient pas donner un verre d'eau. » Aussi, celles que nous avions apportées, et elles étaient fort pressantes, ne nous servirent guère : il ne faut pas, du reste, trop en vouloir aux familles de ces contrées de l'accueil qu'elles font aux étrangers, et c'est à tort que les voyageurs leur ont prodigué les invectives à ce sujet. D'abord, le transit de la Californie par le Saint-Juan del Norte a valu aux habitants une invasion d'aventuriers de la pire espèce, qui ont indignement abusé de leur confiance; ensuite, ainsi que l'a dit Paul Lévy, dans son excellent ouvrage sur le Nicaragua [2], « la plupart des familles ont une sorte de honte de laisser voir la pauvreté de leur intérieur : elles se figurent que l'étranger est toujours

[1] F. Boyle.

[2] Paul Lévy, *Notas geographicas y economicas sobre la republica de Nicaragua.* Paris, librairie espagnole de Denné-Schmitt, 1873.

prêt à critiquer leur manière de vivre, et, pour cela, ne le laissent jamais pénétrer dans leur intimité; devant lui, on modifie entièrement l'ordinaire, et chacun se contraint; il en résulte que l'on cherche à abréger le plus possible, en se débarrassant de sa présence, une situation pénible et embarrassante... » D'ailleurs, un étranger est un dérangement, et se déranger est au monde ce dont les habitants de Nicaragua ont le plus horreur. Remettre les affaires à *mañana* (demain), vivre couché dans des hamacs, fumant des cigarettes et buvant du tisté, ne s'occuper pas plus des voisins que les voisins ne s'occupent de vous, tel est l'idéal de l'homme comme de la femme dans la meilleure société. Cette indolence sans bornes, ce laisser-faire général ne manque pas de déteindre sur l'aspect extérieur du pays aussi bien que sur la vie intérieure de ses habitants. « Les rues ne sont balayées que par la pluie et le vent; l'enlèvement des immondices est confié aux vautours et aux chiens; l'éclairage public se fait au moyen d'un petit fanal que chacun accroche à sa porte jusqu'à neuf heures; les chemins s'entretiennent eux-mêmes, et c'est à peine si l'on veut bien détourner les arbres qui tombent en travers [1]. » (Paul Lévy.) C'est seulement lorsqu'il s'agit de fomenter des troubles politiques et des discordes

[1] Il ne faut pas oublier que l'ouvrage de M. P. Lévy, approuvé et subventionné par le gouvernement de Nicaragua, est naturellement très-favorable à ce pays.

intestines qu'une partie des habitants des villes sort de son apathie. « Il y a au Nicaragua, écrit M. Belly, une quantité considérable de prétendus colonels, de prétendus licenciés, de prétendus médecins, en un mot, de prétendus *caballeros* qui ne savent rien, ne font rien, ne s'occupent ni d'agriculture, ni d'industrie, ni de commerce, et qui, n'ayant aucun intérêt à la sécurité et à la paix, sont constamment disposés à sacrifier cette sécurité et cette paix à leurs intrigues et à leur ambition. » — Quand on voit les immenses richesses dont la Providence a doté ces belles contrées et l'invincible incurie des populations qui les habitent, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec le poëte : « *Why nature waste thy goods on such men* [1]... » Les seuls hommes qui vivent en joie au milieu de ce monde singulier sont les apothicaires : il y en a une quantité à Granada, et « il n'est si pauvre famille, dit M. Lévy, qui ne fasse acheter, presque chaque jour, quelque médecine ».

A la défiance que nous inspirions aux habitants de Granada en qualité d'étrangers, venait s'ajouter un profond mépris pour notre manière de vivre : tous les matins, ils nous voyaient sortir à pied le fusil sur l'épaule: or, aller à pied est, pour des gens *de la clase comoda*, une turpitude sans égale : de plus, il fallait, pensaient-ils, être fou à lier, avare comme

[1] O nature, pourquoi gâcher tes biens en les prodiguant à de semblables hommes? (Byron, *Child-Harold.*)

Gobseck ou pauvre comme Job, pour s'en aller chaque jour, sous un soleil ardent, poursuivre le gibier et les oiseaux. « Si nous voulions manger de la venaison ou avoir des oiseaux, ne nous était-il pas facile de payer un pauvre diable de *cazador* indien, qui, à la sueur de son front, fusillerait, moyennant quelques réaux, plus de cerfs et de volatiles que nous n'en pourrions dévorer? » Aussi, quand, vers onze heures du matin, nous gravissions dans le sable jusqu'à mi-jambe la longue route qui conduit des bords du lac à l'hôtel Métayer, les haussements d'épaules, les ricanements et les quolibets pleuvaient dru comme grêle; un jour même, un homme fit mine de nous jeter des *quartillos* (liards) : il est vrai que Hamilton lui administra, suivant toutes les règles de la boxe, une volée, qui fit taire pour toujours les mauvais plaisants. Dans ces conditions, tout le temps que nous ne passions pas à la chasse, dont les aigrettes et des *porrologos* (mots-mots, ou rolliers aux couleurs éclatantes) faisaient tous les frais, s'écoulait à l'hôtel Métayer, une véritable oasis dans Granada. Si la table s'y ressent un peu trop de la passion des indigènes pour la soupe au riz, les *frïjoles* (haricots) et les *chiles* (piments); si l'on s'y laisse entraîner quelquefois à vous servir du saint-estèphe fabriqué à Bordeaux, pour trois francs cinquante les douze bouteilles [1], ou du *vino dulce*, aimable composé d'alcool et de caramel que

[1] *Panier et verre compris.* Je pourrais donner l'adresse de cette fabrique, qui a un dépôt à Bercy et un autre à Nantes.

l'on fait aux États-Unis; si les lits sont généralement remplacés par des hamacs, on y trouve du moins un comfort relatif, du pain excellent, du potage et du bouilli, sans parler des charmes de la conversation du propriétaire, M. Métayer. M. Métayer est un Breton bretonnant, honnête homme et excellent cœur, établi depuis vingt ans à Granada, où il a réalisé une jolie fortune; il eût pu être parfaitement heureux, et pourtant il ne l'était pas, car il était atteint d'une maladie qui faisait alors de terribles ravages dans tout le Nicaragua : la *fièvre d'or*. Jour et nuit, il était obsédé par des rêves de placers, de mines d'or, de millions à gagner : la première fois que je fis sa connaissance, c'était à San-Carlos, à l'embouchure du Saint-Jean du Nord : je vis arriver, sur le vapeur qui nous conduisit à Granada et fit malheureusement naufrage quelques jours après, un petit homme aux cheveux blancs tout hérissés, l'œil en feu, les vêtements en loques; tantôt il se frappait le front avec force, comme Galilée disant son fameux *E pur si muove!* tantôt il se grattait avec fureur les bras, les jambes et le dos; il vint droit à moi : « C'est la fatalité, monsieur! car elle existe! elle existe! elle vaut quinze millions, vingt millions, trente millions... diables de *garrapates* [1]! j'en suis dévoré!... Un Belge l'a vue il y a trois ans, monsieur; je viens de la rechercher avec lui pendant deux semaines, jour et nuit... Brigands

[1] Sorte de pou. Voir plus loin quelques détails sur ce fléau minuscule.

de *garrapates!* ils me rendront fou... mais je la retrouverai, monsieur, et je serai riche, immensément riche... gredins de *garrapates!* si je n'en ai pas dix mille sur moi, je n'en ai pas un!... » « Cet homme est fou, dis-je tout bas au capitaine du vapeur. — Nullement, me répondit-il, il est fort intelligent; mais il a la fièvre d'or, il vient de passer quinze jours dans la broussaille à chercher une mine d'or qu'un Belge prétendait connaître et que, naturellement, il n'a pas trouvée. » Si le pauvre Métayer n'avait fait que chercher lui-même des mines, il n'y aurait pas eu grand dégât; malheureusement, il employait la plus grande partie de ses économies à acheter dans le Chontalès des terrains aurifères. Or, si l'or se rencontre presque partout dans le Nicaragua oriental, il s'y rencontre, à peu près partout, en quantité insuffisante et dans des filons si difficiles à exploiter qu'ils deviennent une source de ruine, au lieu d'une source de fortune pour beaucoup de gens. C'est un véritable malheur de voir que le peu d'hommes travailleurs et intelligents que renferme le pays, au lieu de se livrer à une industrie rémunératrice, s'adonne avec fureur à l'acquisition et à l'exploitation des mines : « Dans les seuls districts de Juigalpa et de Libertad, déclaration a été faite au gouvernement dans le but d'en acquérir la possession de plus de trois cents mines [1]. » (Paul Lévy.)

[1] Ce n'est pas à dire que les mines d'or du Nicaragua, exploi-

Mais quittons cette digression et revenons à notre séjour dans Granada. Durant les derniers temps passés par nous dans cette ville, la monotonie de notre existence fut interrompue par les fêtes de la semaine sainte, auxquelles la ville tout entière prend part. Les nombreuses cérémonies qui se font à cette occasion présentent un coup d'œil à la fois pittoresque et ridicule, dans lequel le religieux le dispute au grotesque; déjà nous en avions eu un spécimen le dimanche des Rameaux : dans une grande procession officielle, une statue de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'en va attachée sur un âne, qui sert exclusivement ce jour-là et pour ce pieux usage, et précédée par douze ou quinze violoneux; derrière marche, en chapeau haute forme et habit noir, tôute la municipalité de la ville, des palmes à la main; puis viennent le clergé, également avec des palmes à la main; les femmes, dans leurs robes de mousseline voyante, les cheveux ornés de fleurs, et, enfin, les hommes, tout enrubannés. Le cortége fait halte devant la vieille cathédrale de la ville, encore criblée par les balles des flibustiers de Walker; les portes de cette cathédrale sont fermées; un air de violon lent et solennel se fait entendre, pour avertir que Notre-Seigneur est là et qu'il faut lui ouvrir; néanmoins, on n'ouvre pas: c'est

tées par de grandes compagnies disposant de capitaux considérables et employant d'habiles ouvriers, ne pussent donner de beaux résultats. « Les mines, dit M. P. Lévy, sont excellentes; ce sont les mineurs qui ne valent rien. »

que les Juifs sont censés être à l'intérieur et refusent énergiquement de laisser entrer le Sauveur du monde. Dzing! dzing! deuxième sommation; voilà les violons qui s'animent; leurs notes sont plus précipitées, plus criardes... rien ne bouge. Dzing! dzing! don! troisième sommation; cette fois, tout le monde a perdu patience, les violons raclent avec fureur, la municipalité se démène comme une troupe de possédés, la foule pousse des cris et des invectives... peine perdue : l'obstination des enfants d'Israël est sans égale, et ils restent cois dans l'église; enfin, après un quart d'heure d'un tapage effroyable, on fait le simulacre d'enfoncer les portes, qui cèdent alors, et la statue du Christ entre triomphalement, suivie des autorités, des prêtres et du peuple agitant à qui mieux mieux leurs rameaux et chantant des hosannas enthousiastes.

Le jeudi saint, on organise le tombeau : il y en a non-seulement dans les églises, mais encore dans des sortes de reposoirs dressés sur les places par des particuliers : chacun de ces tombeaux est orné de fleurs, d'oranges, de mangos et de fruits de toutes sortes : dans la journée, les processions se succèdent sans relâche; chaque famille influente fait sa procession et tient à honneur qu'elle soit la plus brillante et la plus suivie ; le soir, c'est la fête des *sandillas*, et toute la jeunesse s'en va sur la plage manger des *sandillas* (pastèques, ou melons d'eau). La nuit se passe là : l'*aguardiente* et le *chiché* circulent, et l'obscurité

aidant, les bonnes mœurs subissent d'assez rudes assauts.

Le vendredi saint, les processions sont peut-être plus nombreuses encore que la veille : dans la plus belle, la statue du bon saint Pierre, tout de violet habillé, s'en va clopin clopant sur une planche à roulettes et suit à vingt pas en arrière Notre-Seigneur : la foule montre le poing à l'apôtre et lui reproche dûrement d'avoir renié le Christ : cette fois le Christ n'est plus représenté par une statue, mais par un pauvre diable qui marche piteusement, les yeux bandés, les épaules nues, et pour quelques piastres se fait impitoyablement flageller. Le samedi saint on procède à la pendaison de Judas : Judas, invariablement figuré par un mannequin habillé comme un curé et coiffé d'un chapeau à larges bords, se balance dans les airs, pendu au clocher de toutes les églises et au toit de plusieurs maisons : les gamins dérobent, dans les maisons de leurs voisins, tous les menus objets qu'ils peuvent attraper sans être vus, et viennent les brûler au-dessous de l'effigie maudite ; c'est ce qu'on appelle faire le testament de Judas. Toutes ces pratiques grossières indiquent chez ces peuples un si inextricable mélange de la superstition et de la barbarie avec la foi, que lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer, mais celui qui là-bas n'aurait pas l'air de les prendre au sérieux serait assommé sur place : il me souvient que le vendredi saint, tandis que j'assistais, la tête découverte et le maintien par-

faitement respectueux, à la procession, j'eus le malheur de ne pas me ranger assez vite sur le passage du flagellé; aussitôt un curé vint à moi, leva son bâton sur ma tète, et m'en aurait sans doute frappé, s'il ne m'avait reconnu pour avoir déjeuné une fois à côté de moi, chez M. Métayer. Le clergé du Nicaragua est du reste fanatique, ignorant et de mœurs plus que douteuses; il entretient le peuple dans ces grossières superstitions, et craint surtout de voir arriver dans le pays des missionnaires éclairés : en 1873 il contribua puissamment à faire expulser les Jésuites de la république.

Cependant nos emplettes étaient faites, et notre bateau, radoubé, repeint, orné d'une voile neuve, fut solennellement lancé sur les ondes du lac; nous l'appelâmes *the Friendly Pig* (le Cochon amical), en souvenir de certain porc fort aimable qui nous rendait chaque jour visite à Matachine, et ce nom fantaisiste fut inscrit en grosses lettres blanches à l'avant et à l'arrière : notre pavillon se balança bientôt au sommet du grand mât; Hamilton avait tenu à ce qu'il fût entièrement noir; c'est, disait-il, la couleur des écumeurs de mer.

Le lundi de Pâques nous enrôlâmes un jeune nègre pour compléter notre personnel, et le lendemain, après trois décharges de tous nos fusils, le *Cochon amical* déploya au vent sa blanche voile et se mit en mouvement dans la direction de Rivas : les populations étaient stupéfiées ; Hamilton et Harry trépi-

gnaient de joie. Hélas! cet enthousiasme devait être bientôt refroidi. « Mais ce bateau ne gouverne pas! » s'écria Hamilton au bout d'une demi-heure... Je m'aperçus alors seulement que notre embarcation, au lieu de s'en aller au sud sur Rivas, but de notre première étape, marchait droit sur les rochers de las Isletas, petites îles à quelques milles est de Granada. En vain Hamilton et Harry firent des prodiges de génie; en vain les manœuvres succédèrent aux manœuvres, deux heures après notre départ, le *Cochon amical*, le flanc percé par la pointe aiguë d'un récif, donnait passage à une large voie d'eau et sombrait rapidement : au bout de quelques instants, la moitié du mât, sur lequel flottait encore le drapeau noir, devenu maintenant un pavillon de deuil, restait seule hors de l'eau, tandis que Hamilton, Harry, moi et le nègre, perchés sur un rocher, gagné par nous à la nage, nous contemplions d'un œil ahuri le naufrage de toutes nos espérances : notre inaction ne dura pourtant que quelques secondes. Hamilton avait un magnifique fusil (canon de Joseph Manton), qu'il appelait *old Joë*, et qu'il aimait comme on aime un ami. « Les fusils! s'écria-t-il tout à coup, sauvons les fusils! » En un instant nous étions tous quatre dans l'eau. Harry, un plongeur de premier ordre, coupa avec le *bowieknife*, qui ne quittait jamais sa ceinture, les ficelles qui attachaient nos fusils au fond du bateau, puis les retira un par un, nous les donnant à mesure qu'il les retirait. Heureusement, cent cinquante mè-

tres à peine nous séparaient de la terre ferme, que chacun de nous, tenant une arme d'une main et nageant de l'autre main, ne tarda pas à atteindre. A peine avions-nous déposé sur le sable notre premier fardeau, nous nous mîmes de nouveau à l'eau pour retourner au bateau et commencer le sauvetage de ce que nous avions de plus nécessaire : un rude sauvetage, sous un soleil de feu : toutes les armes, les lignes, les couteaux, les boîtes à scalpel, la boussole, nos hamacs heureusement roulés en boules d'un petit volume, furent ainsi repêchés. Hamilton et Harry étaient infatigables ; ils travaillèrent ainsi jusqu'au soir : pour moi, moins bon nageur qu'eux, je m'étais, après le cinquième voyage, jeté épuisé sur le sable. Vers cinq heures du soir, comme nous n'avions rien mangé depuis la veille, je me mis en campagne pour tâcher de trouver quelques vivres : le lieu sur lequel nous étions venus échouer se trouvait à plus de cinq lieues de Granada et était parfaitement désert : c'est seulement à deux kilomètres de là que je parvins à découvrir une misérable hutte dans laquelle une vieille femme accroupie se leva effrayée à mon approche : « Avez-vous, lui demandai-je dans mon plus bel espagnol, à me vendre un peu de tassajo, quelques tortillas, quelques poissons salés, en un mot quelque chose qui se mange? — *No tengo nada* (je n'ai rien), me fut-il répondu. — *Nada!* — Ah! si, *huevos de lagartes* (des œufs d'alligator), les voulez-vous? » Certainement je les voulais, j'en

achetai dix tout cuits ; j'avais déjà vu plusieurs fois ces œufs sur le marché de Granada, où ils se vendent seulement pour l'usage de la partie la plus pauvre du peuple, mais je n'en avais jamais goûté : ils étaient à peu près de la grosseur d'un œuf d'oie, seulement beaucoup plus allongés par les deux bouts ; la coque était molle comme celle des œufs de tortue ou de serpent. Chemin faisant, je refléchis qu'Hamilton ne consentirait jamais à manger des œufs d'alligator, et comme le pauvre garçon n'avait encore rien pris de la journée, je résolus de lui dissimuler la provenance de ce mets singulier : « Mon vieux, lui dis-je en arrivant, je n'ai pu acheter que des œufs. — C'est ce que je préfère. — Oui, mais ce ne sont pas des œufs de poule, ce doit être des œufs de pélican ou d'un grand oiseau que je ne connais pas ; ils sont cuits. — Donnez toujours, je suis affamé. » Les œufs étaient détestables, le blanc, comme ceux des pélicans, ne durcissait pas ; néanmoins, comme nous mourrions de faim, chacun de nous, y compris Hamilton, en consomma plusieurs. Quand je dis, deux jours après, à mon compagnon, qu'il avait mangé des œufs de caïman, il faillit en faire une maladie.

Le soir de cette journée néfaste, nous accrochâmes nos hamacs, à peine secs, aux branches d'un arbre, et nous dormîmes tous trois de ce sommeil de plomb qui, selon Balzac, suit toujours les grands désastres.

Le lendemain matin, nous partîmes piteusement à pied pour Granada, portant sur nos épaules nos fusils

et les quelques débris échappés au naufrage du *Cochon amical :* c'est seulement dans l'après-midi que nous atteignîmes l'hôtel Métayer. Là, après avoir nettoyé de notre mieux nos pauvres fusils, puis englouti un repas substantiel, nous tînmes de nouveau conseil : cette fois la situation avait encore lamentablement empiré ; nos munitions, nos effets, nos conserves, tout était irréparablement perdu ; les dépenses faites pour équiper le *Cochon amical* avaient absorbé à peu près toutes nos ressources pécuniaires, très-modestes, je dois l'avouer : il est vrai qu'à Rivas nous trouverions un ravitaillement complet d'effets et de munitions venus par le Pacifique, mais une distance de plus de vingt-cinq lieues nous séparait de cette ville, et la voie de terre nous était seule accessible maintenant. Après un assez long débat, il fut convenu que notre bande se diviserait : Hamilton, de beaucoup le meilleur cavalier de nous trois, ferait la corvée de s'en aller à cheval à Rivas et de rapporter, comme il pourrait, ce dont nous avions le plus besoin pour le moment, de la poudre, des cartouches et quelques vêtements. Le neveu de Métayer nous ayant recédé une certaine quantité de cartouches calibre 16, Harry occuperait ses loisirs à chasser dans les montagnes aux environs de Granada ; quant à moi, je partirais en reconnaissance, à douze lieues de la ville, pour étudier un endroit appelé Tismité qu'on nous avait signalé comme merveilleusement riche en oiseaux d'eau et en gibier de toutes sortes. Le pauvre

Hamilton était dans un triste état pour faire cinquante lieues (aller et retour), Dieu sait sur quelle selle et sur quel cheval! En travaillant au sauvetage de nos affaires, il avait attrapé sur le corps un coup de soleil tel que toute sa peau s'en allait par morceaux ; la fièvre avait suivi, néanmoins il voulut partir, il nous quitta à huit heures du soir : le lendemain, aux premières lueurs du jour, j'étais moi-même à cheval, en campagne pour Tismité ; j'emportais, outre la bénédiction d'Hamilton, trois piastres (quinze francs), trois cents cartouches et une lettre de recommandation pour le caballero senor don Manuel ***, qui devait me donner une hospitalité toute patriarcale. Afin de ne pas me singulariser, je m'étais équipé à la manière des voyageurs du pays, c'est-à-dire que j'avais un sombrero de feutre à larges bords, une paire d'énormes éperons à roulettes, une selle flanquée d'une longue pointe devant et d'une longue pointe derrière, un lazzo roulé autour de ladite selle, et enfin un sac de tisté, ainsi qu'une petite calebasse destinée à le boire, pendue à ma ceinture : un habitant du Nicaragua ne voyage jamais sans tisté : c'est un mélange de maïs et de cacao pilé et réduit en poudre; étendu de l'eau fraîche que l'on puise dans les sources sur son chemin, il forme une boisson à la fois saine, rafraîchissante et nourrissante. J'avais en bandoulière un fusil Lefaucheux, en travers de ma selle une énorme canardière que nous avions surnommée *le Bœuf;* mes pieds étaient chaussés de longues bottes de marais;

malheureusement, ces bottes ne pouvaient pas entrer dans mes étriers, sorte de sabots très-étroits, en sorte que j'imaginais, après une heure ou deux de marche, d'ôter ces bottes, de les attacher à la queue de mon cheval et de mettre mes éperons sur mes chaussettes : mal m'en prit, comme on verra tout à l'heure. Mon *bucéphale* était aussi belliqueux d'apparence qu'indolent de nature, et mon guide, un enfant de douze ans, monté sur un affreux petit bidet rouge, nuisait considérablement à la dignité de ma démarche en me dépassant chaque instant au lieu de rester à quinze pas en arrière, comme doit faire dans ces contrées tout *criado* (serviteur) bien stylé.

Pendant toute la route de Granada à Tismité, une longue route de quarante-cinq kilomètres, on voyage sans abri contre les ardeurs du soleil, entre des haies qui bordent les *potreros* (pâturages enclos de haies) dans lesquels paissent un grand nombre de vaches, de mules et de chevaux : partout on croise des nègres qui poussent devant eux des troupeaux de bœufs; des jeunes filles vêtues de mouselines, avec des fleurs dans les cheveux, portant sur leur tête des *huacales* (calebasses) pleines d'eau ou des paniers de fruits, animaient de leur aspect gracieux la monotonie du paysage : elles me saluaient gaiement de la main, en me criant : *Adios, cazador!* (Adieu, chasseur!)

Vers midi j'avais très-faim, et je me préparais à entrer dans la première *tienda* venue pour y acheter quelques centimètres de *tassajo* (bœuf fumé, coupé

en longues et étroites lanières) et quelques *tortillas* (galettes de maïs); mais mon gamin me dit qu'il allait me conduire dans un endroit où je trouverais à faire un excellent déjeuner : nous prîmes un petit sentier sur notre droite et nous engageâmes bientôt dans une véritable forêt d'arbres à *mangos*, tout couverts de fruits[1], puis dans une avenue longue d'un kilomètre, plantée de ces mêmes arbres ; une véritable grêle de *mangos*, détachés par les écureuils et les perroquets, nous tombait sur la tête. Enfin, nous arrivâmes à une grande *hacienda*, semblable au palais de la Belle au bois dormant, car on n'y voyait pas bouger âme qui vive : petit à petit cependant, au bruit que nous fîmes en entrant dans la cour, bon nombre de têtes se levèrent nonchalamment au-dessus d'une douzaine de hamacs accrochés aux piliers de la maison, et quand nous eûmes, suivant l'usage, attaché nos chevaux avec les *lazzos* que nous portions à nos selles, un jeune homme assez bien mis, évidemment le propriétaire de l'établissement, s'avança au-devant de moi d'un air gracieux, mit lui, les siens et toute sa maison à ma disposition, et ordonna qu'on me fît tout de suite à déjeuner. Tandis qu'on préparait le repas, mon hôte m'offrit de faire avec lui le tour de ses plantations de cacao qui étaient fort belles. Chemin faisant, nous cau-

[1] Ces fruits, les plus sains des pays tropicaux, et que je trouve excellents malgré leur odeur très-prononcée de térébenthine, sont si abondants dans le Nicaragua, que pour un réal (dix sous) on obtient d'en emporter la charge d'un baudet.

sâmes : il me dit que son père était général et l'un des plus grands propriétaires de Granada, qu'il lui avait confié cette *hacienda* dont il tirait un beau revenu, mais qu'il était bien seul dans ce vaste domaine, et qu'il éprouvait une véritable joie quand des *caballeros* aussi distingués que moi voulaient bien lui rendre visite : sur ces entrefaites, on annonça que le déjeuner était prêt ; il se composait d'œufs, de saucisses à l'ail, ou plutôt d'ail à la saucisse, de haricots et d'un verre d'*aguardiente*. Admirant la beauté d'une hospitalité ainsi exercée envers un étranger, je me creusais la tête pour savoir quelle politesse je pourrais bien faire à celui qui m'avait si bien reçu, lorsque mon jeune guide me tira d'embarras en me disant qu'il fallait payer *quatro y medio* (quatre réaux et demi, 2 fr. 25 c.) pour moi et *uno* (0 fr. 50 c.) pour nos deux chevaux) ; non sans *verguenza,* je glissai deux francs soixante-quinze dans la main du fils du général, qui les empocha paisiblement, me souhaita bon voyage avec effusion, et m'assura que lui et sa maison étaient toujours à ma disposition (pas gratuite, sous-entendu). J'eus bientôt un autre spécimen de la valeur de ces à la *disposicion de usted.* Au bout d'une heure, comme la route ne faisait plus aucun détour vers Tismité, le gamin qui m'accompagnait prit congé de moi et retourna sur ses pas. Je chevauchais solitaire dans une vaste forêt ; j'en admirais les arbres couverts de fleurs, sur lesquels bourdonnaient de nombreux oiseaux-mouches, et j'écoutais avec une joie de naturaliste le chant

de plusieurs volatiles inconnus de moi ; tout à coup je fus interrompu dans mes méditations par le bruit du galop d'un cheval, et, me retournant, je vis un cavalier approchant sur l'un des plus beaux coursiers que j'aie rencontrés dans l'Amérique centrale. Arrivé près de moi, il ralentit l'allure de sa bête, me salua gracieusement, et se mit à faire route à mes côtés ; je me serais bien passé de ce compagnon, néanmoins je fis bonne contenance, et, pour répondre à sa politesse, m'extasiai sur la beauté de l'animal qu'il montait. *Toma lo : e de usted* (prenez-le : il est à vous), me répondit mon homme avec une générosité sans égale ; mais à peine avait-il prononcé ces paroles, l'idée lui vint sans doute que j'étais étranger, que je ne savais pas ce que parler voulait dire et que je pourrais bien accepter son offre ; car, enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, il partit à toute vitesse et disparut bientôt dans un nuage de poussière. « Ce qu'il y a de plus difficile dans ces pays, écrit très-sérieusement M. Lévy (lorsque l'on met ainsi quelque chose à la *disposicion de u.*), est de savoir si c'est une offre positive ou une offre de pure formalité. Dans le premier cas, sous peine de passer pour un homme mal élevé, on ne doit jamais, même quand on n'a nul besoin de l'objet offert, le refuser ; le refus, dans ce cas, s'appelle *desprecio*, et est une véritable insulte ; ainsi, lorsqu'on vous offre un cigare, *il faut* l'accepter ; au contraire, si l'on vous invite à partager le repas de la famille, ce qu'on fait infailliblement quand vous

entrez à l'heure de ce repas, il est entendu d'avance que vous *devez* refuser, car la coutume de s'inviter sérieusement à dîner, coutume si fréquente dans d'autres pays, n'existe pas au Nicaragua. »

Avant d'arriver à Tismité, j'eus à subir une petite mésaventure aussi ridicule que désagréable. En passant au-dessous d'un arbre élevé, j'aperçus un superbe toucan dont le cri, familier à mon oreille, avait attiré mon attention; sa gorge, jaune d'or cerclée de rouge, brillait au soleil : je ne pus résister à la tentation; mettant pied à terre, j'attachai ma monture par le lazzo à un arbuste voisin, puis fis feu sur le toucan, qui tomba foudroyé : malheureusement, au bruit du coup de fusil, mon bucéphale avait fait un bond énorme, cassé son lazzo et repris la route de Granada; mes bottes, attachées à la queue de l'animal, battaient ses flancs et accéléraient encore sa fuite. C'était un spectacle grotesque de me voir courir derrière mon cheval avec d'énormes éperons aux pieds, mal protégé par mes chaussettes contre les cailloux ; cette sotte poursuite dura près de trois quarts d'heure; ma bête, qui s'arrêtait de temps à autre, se reprenait à courir chaque fois que je l'approchais, et courrait sans doute encore si un grand nègre, que Dieu bénisse! ne l'avait arrêtée : grâce à lui, je pus me remettre en selle, jurant qu'on ne m'y prendrait plus et que tous les toucans du monde ne me feraient pas descendre.

Enfin, au moment où le soleil couchant projetait

ses derniers rayons, j'atteignis une interminable file de cabanes, construites sur une même ligne à d'assez grandes distances les unes des autres, et, me renseignant auprès des premières personnes que je rencontrai, j'eus la satisfaction d'apprendre que j'étais à Tismité. Je demandai l'habitation du señor don Manuel, et l'on m'indiqua immédiatement une maisonnette plus grande que les autres et entourée d'une triple haie de cactus : sur la porte se tenait un grand Espagnol de six pieds, maigre comme un clou, la moustache en crocs, le portrait frappant de don Quichotte ; c'était don Manuel en personne ; j'entrai dans la cour, attachai mon cheval à la barrière, échangeai avec mon futur hôte *una cortesia*, et lui tendis une lettre de recommandation : il la prit en me saluant gravement, ajusta sur son nez recourbé une paire de lunettes à laquelle un des verres manquait et épela à haute voix la missive : à peine eut-il terminé cette lecture, il appela à grands cris sa femme, grosse boulotte dont la jeunesse avait été, m'ont dit depuis les mauvaises langues, plus qu'orageuse ; sa femme appela son fils, grand gaillard de seize ans ; puis le père, la mère et le fils, se précipitant sur moi, me tapèrent sur le dos à la manière de Centre-Amérique, et me donnèrent des marques de cordialité et de respect tellement démonstratives que, pendant plusieurs minutes, je ne pus ni me dépêtrer d'eux ni placer un mot. — J'ai depuis retrouvé sur ma note tous ces frais d'amabilité. — Enfin, le señor don Manuel me dit

que lui, sa femme et son fils étaient à ma disposition, et qu'il me priait de lui ordonner ce que bon me semblerait : je lui demandai de me trouver quelque part dans le village la table et le logis : il protesta que nul autre que lui-même n'aurait l'honneur insigne de me posséder. Je le remerciai avec une effusion mêlée d'une certaine inquiétude : bien que la case du señor don Manuel eût le luxe rare d'avoir deux compartiments séparés l'un de l'autre par une cloison, je ne voyais guère où je pourrais trouver place; car, de ces deux compartiments, le premier était entièrement absorbé par une petite table, un banc et deux hamacs; le second avait juste l'espace nécessaire pour le lit conjugal, un grand lit orné d'un beau couvre-pied en soie rose, et pour le lit plus modeste du fils de don Manuel; mais mon hôte décida que son rejeton coucherait dans le hamac et moi dans le lit adjacent au lit conjugal. Restait la question de l'ordinaire. La señora doña Manuela se chargea de faire ma cuisine et me pria de commander à l'instant même, pour mon dîner, tout ce qui me plairait; seulement, elle ajouta qu'on ne pouvait pas se procurer autre chose que des œufs, du tassajo et des dulces de coco, avec du tisté comme boisson : je commandai, en conséquence, des œufs, du tassajo et des dulces de coco avec le tisté obligatoire. Le tout me fut servi lestement et proprement. Je dois dire, chose merveilleuse pour le pays, que les porcs n'entraient que rarement dans la maison de don et de doña Manuel, et que même, sur ma

demande, ils en furent radicalement exclus tant que dura mon séjour au milieu de cette respectable famille. Don Manuel mit le comble à son hospitalité en m'offrant la jouissance de sa bibliothèque, qui se composait de trois volumes du *Vicomte de Bragelonne* traduits en espagnol.

Après le dîner, mon hôte et sa femme s'étendirent dans un hamac, son fils et moi dans l'autre, et, tout en nous berçant, nous entamâmes une conversation qui était pour moi du plus haut intérêt : il s'agissait de savoir si vraiment, comme on me l'avait dit, le pays abondait en aigrettes blanches, spatules roses, oiseaux brillants, gibier, etc., etc. Le père et le fils me firent des récits merveilleux du *charco* (voir ci-dessous l'explication de ce mot), qui était tout blanc de *garzas blancas* (aigrettes) et de *garzas morenas* (spatules roses); quant aux forêts, elles pullulaient d'oiseaux extraordinaires et de bêtes de toute sorte. « Ce pays est magnifique, me dit en terminant don Manuel, et d'ailleurs vous n'y trouverez pas les inconvénients communs à la plupart des autres régions du Nicaragua. — *Calle!* m'écriai-je radieux, *no hay mosquitos* (il n'y a pas de moustiques)? — *Ah! si, bastante mosquitos* (assez de moustiques). — Alors, pas de *pulgas y pijotes*[1]? — *Ah! si, bastante pulgas y pijotes.* — Pas de *sancoudre* et de *guzano?* — *Ah! si, mucho sanscoudre y guzano* (beaucoup de *san-*

[1] Voir ci-dessous pour la description de ces animaux.

coudre et de *guzano*). — Peut-être pas de *nigua* et de *garrapates?* — *Ah! si, muchissimo nigua y garrapate* (une masse de *niguas* et de *garrapates*). — Alors, dites-moi plutôt les inconvénients qu'il n'y a pas. — Eh bien, monsieur, vous ne trouverez ici que trois espèces de serpents venimeux, et les grands tigres y sont très-rares. — J'aimerais mieux que les grands tigres n'y fussent pas rares... enfin! »

Ce serait peut-être le moment de donner au lecteur quelques détails sur tous ces animalcules malfaisants, aussi désagréables qu'acharnés compagnons du voyageur dans l'Amérique Centrale : il verra à quelles dures épreuves peut être soumise la patience de l'homme qui se risque dans ces contrées.

1° *Pijotes* (poux);

2° *Pulgas* (puces);

3° *Mosquitos* (moustiques);

Trop connus sous toutes les latitudes pour avoir besoin d'être décrits dans ce livre.

4° *Nigua*, que les Anglais des colonies appellent *jigger*, s'introduit délicatement entre les doigts, et, plus souvent, sous les ongles du pied, y creuse un petit trou et y dépose un millier de tout petits œufs blancs ; si on les laisse éclore, ces œufs donnent naissance à autant de petits vers qui causent des souffrances intolérables : un petit point noir dénote la présence des œufs du nigua; sitôt qu'on l'aperçoit, il faut faire une incision au-dessous du point noir, et,

avec la pointe d'un canif, retirer tous les œufs : les habitants du pays mettent du jus de tabac sur la plaie ; je le remplaçais par de l'acide phénique et m'en trouvais très-bien.

5° *Garrapates*. Le garrapate est une sorte de pou de bois ; il s'attache par myriades au voyageur que sa mauvaise étoile conduit dans la forêt : il en est littéralement tout noir ; pour nous débarrasser des garrapates, nous nous plongions tout entiers dans l'eau, nous nous savonnions à fond, puis nous supprimions les derniers récalcitrants au moyen d'une boule de cire vierge et molle que nous appliquions sur chacun d'eux et dans laquelle ils restaient fichés.

6° *Sancoudre*. Sorte de taon dont les bois sont infestés ; sa piqûre est très-désagréable.

7° *Guzano*. De tous ces parasites, le guzano est le plus douloureux ; c'est une sorte de larve ou grand ver déposé dans la chair par une mouche que l'on ne connaît pas encore ; il se produit, sur la place piquée par cette mouche, une grosse tumeur dans laquelle le guzano éclôt et tient sa résidence. De temps en temps, il vient mettre le nez à la fenêtre ; il faut prendre ce moment, saisir sa grosse tête noire avec des pinces et l'extirper : Hamilton et Harry passèrent un jour près d'une heure à l'affût avant de pouvoir attraper sur moi deux guzanos, dont l'un s'était logé dans mon bras et l'autre... ailleurs.

Pour ne pas abuser de la patience du lecteur, je ne m'occupe pas des innombrables espèces de fourmis,

araignées, mille-pattes, centipèdes, etc., etc., dont le pays pullule, et je reprends ma narration.

J'étais très-fatigué ce soir-là, et j'aurais bien voulu me retirer de bonne heure, mais toute la population vint voir l'*illustrissimo caballero frances,* et il me fallut subir une quantité de présentations et échanger une quantité de *cortesias.*

Le lendemain matin, cependant, avant le jour, je réveillai mon hôte et le priai de m'indiquer le chemin de la forêt, que j'atteignis après avoir, pendant trois kilomètres, suivi des chemins bordés de haies de cactus, plus infranchissables qu'aucune palissade.

Ami lecteur, si vous avez réunies en vous deux folies spéciales, deux monomanies (que nous autres initiés nous appelons le feu sacré), celle des explorations et celle de l'histoire naturelle; si vous êtes poussé par une passion irrésistible vers des régions nouvelles; si vous avez soif de l'isolement, du danger, des splendeurs de la nature; si le chant d'un oiseau inconnu vous fait tressaillir comme le clairon des batailles fait tressaillir un soldat; si vous poursuivez un animal nouveau pour la science avec la fièvre du joueur qui poursuit la fortune, alors, mais alors seulement, vous comprendrez les sensations qui débordèrent en moi lorsque j'entrai dans ces bois magnifiques. Quel contraste avec ces sombres forêts vierges de l'Afrique centrale, que je devais parcourir plus tard, où le soleil ne pénètre jamais, où l'air est vicié et délétère, où rien ne se meut, où les rares oiseaux

qui les habitent semblent redouter de faire entendre leur cri! Ici, tout est vie, tout est mouvement, tout est lumière; un monde s'agite sous ces arbres séculaires; l'oiseau-mouche bourdonne sur les fleurs, et près de lui, plus grands, non moins brillants, volettent des papillons d'un azur incomparable; partout gambadent des singes, les uns énormes, comme le monos chillon (*myceta stentor*), les autres tout petits, tout mignons, comme le miquito (*midas Geoffregi*); des écureuils gris, rayés d'une large bande brune, grignotent les fruits sauvages; la broussaille craque au passage du cerf et des sangliers, les toucans se poursuivent bruyamment dans les branches, le hocco ou paon de montagne s'envole lourdement sous les pieds du chasseur; le couroucou, oiseau d'un vert métallique, avec la poitrine rouge comme du sang, fait entendre son chant mélancolique. Partout des sources jaillissantes et de petits ruisseaux au murmure argentin entretiennent une douce fraîcheur. En marchant dans ce *luogo d'incanto*, l'œil au guet, le doigt sur la détente, mon cœur battait plus fort, mon sang coulait plus chaud dans mes veines, je me sentais vivre d'une vie grande, inconnue au monde civilisé.

Mes méditations furent brusquement interrompues par un singe noir qui montrait au-dessus de ma tête sa face grimaçante; d'un coup de double zéro, je l'abattis à mes pieds : sa compagne, que je n'avais pas vue d'abord, était près de lui quand il tomba; elle se mit à sauter de branche en branche, hurlant et

donnant tous les signes de la plus vive douleur : je ne la tuai pas, car je n'aurais pas pu préparer deux singes dans la même journée, et je ne fais en aucun cas de massacre inutile; mais, depuis ce jour jusqu'à mon départ de Tismité, jamais je ne suis revenu en cet endroit, et j'y passais tous les matins, sans revoir comme un spectre vengeur, le poil hérissé, l'œil en feu, bondissant au-dessus de ma tête et poussant des hurlements plaintifs, la guenon dont j'avais fusillé l'époux. Quand le señor Manuel, qui m'accompagnait souvent, la voyait, il ne manquait pas de se signer pieusement et me disait d'une voix grave : « Prenez garde qu'elle ne vous jette un sort! »

Je tuai, ce jour-là, un ravissant oiseau, bien petit, mais dont la possession me remplit de joie, le manakin à longs brins; sa tête est du plus beau rouge, son dos bleu, sa poitrine et son ventre d'un noir brillant, et sa queue est, ainsi que son nom nous l'indique, ornée de deux longues plumes extrêmement fines et gracieuses : on le trouve rarement dans les collections, car il est cantonné dans certaines forêts de l'Amérique Centrale : on le rencontre seulement sous d'épais ombrages au bord de petits ruisseaux ; il fait sans cesse retentir l'air de ses joyeux sifflements. Les habitants du pays l'appellent *el bailador* (le danseur) : c'est qu'en effet, perchés deux par deux et côte à côte sur quelque branche, les manakins exécutent de véritables danses, se saluant alternativement, faisant de gracieuses courbettes et sifflant un :

toledo! toledo! très-distinct. Combien de fois, guidé par leur voix, rampant au pied de l'arbre qui les abritait, me suis-je arrêté, saisi d'un véritable remords, au moment de fusiller ces jolis et innocents petits volatiles! mais le naturaliste est sans pitié, et bientôt un coup de cendrée réunissait les deux bailadores dans une même mort. J'en ai expédié vingt-six à mon ami Bouvier.

C'est seulement à deux heures de l'après-midi que la faim me força à reprendre la route du village : chemin faisant, je tuai un énorme iguane; la chair de ce vilain lézard est vraiment fort bonne ; elle a le goût du lapin; ses œufs sont aussi agréables au goût que ceux de la tortue ; les gens du pays les font sécher au soleil et les vendent enfilés les uns aux autres comme les grains d'un chapelet.

De retour chez don Manuel, je me mis au travail, et c'est seulement à une heure avancée de la nuit que j'avais terminé mes préparations zoologiques ; néanmoins, le soleil levant me trouva de nouveau dans la forêt : j'étais déjà en chasse depuis une heure, et j'avais tué, outre plusieurs oiseaux, un *conejo pinto,* singulier animal qui tient le milieu entre le lapin et le cochon, lorsqu'une bande de ces grands singes hurleurs, que les indigènes appellent *congos* ou *chillons,* se mit à gambader devant moi, s'attacha à mes pas, et, faisant un vacarme effroyable, m'accompagna partout où j'allai. Pendant plus de trois quarts d'heure, ils firent sauver tous les oiseaux et

tout le gibier que j'aurais pu tirer. A la fin, agacé de ce manége, j'en avisai un plus bruyant que les autres et lui campai mon coup de fusil; c'était un tout jeune macaque; en le voyant tomber à mes pieds, sa mère, une énorme guenon jaune, poussa un hurlement effroyable, gagna d'un bond une grosse branche à cinq mètres au-dessus de ma tête, et, d'un autre bond, s'élança sur moi; je la tuai, de mon second coup, pour ainsi dire sur le canon de mon arme : il était temps, car elle m'aurait arraché les yeux; presque au même moment, un *sapote* (sorte de gros coco sauvage) lancé avec violence vint frapper sur un tronc d'arbre à un demi-pied de mon front; plusieurs autres succédèrent à celui-là, et, une minute après, toute la bande des singes, il y en avait au moins vingt, faisant pleuvoir autour de moi une grêle de sapotes, qui, heureusement, ne m'atteignirent pas, car ils m'auraient assommé! Quatre fois mon lefaucheux jeta par terre un des assaillants, et quatre fois le bombardement, un instant arrêté par le bruit de la détonation, recommença de plus belle : il me fallut prendre honteusement la fuite et me sauver jusqu'à la lisière du bois, abandonnant mes victimes sur le champ de bataille.

En revenant au logis, je faisais route avec un des habitants du village, que je venais de rencontrer, lorsqu'un animal nouveau pour moi sortit de dessous une haie de cactus et s'arrêta au beau milieu du chemin, à deux pas de moi. Un coup de fusil le fit rouler

dans la poussière : je m'élançai pour le ramasser, lorsque l'homme qui était à mes côtés me cria de toutes ses forces : « Arrêtez! ne le touchez pas, c'est un *zorro fetido*[1]. — Eh bien! après? — Mais, ne le savez-vous pas? cette vermine exhale une odeur tellement fétide que, si vous mettiez la main dessus, vous en seriez empesté pendant des semaines, sans que l'eau ni le savon puissent vous en débarrasser. » J'hésitai un instant à abandonner ma proie, mais elle sentait si mauvais, en effet, que je m'y résignai; bien m'en prit, et plût au ciel que je ne l'eusse pas poussée du bout de ma botte, car, au moment où j'arrivai chez don Manuel, coqs et poules, reconnaissant l'odeur de l'un de leurs plus dangereux ennemis, s'enfuirent avec des cris et des battements d'ailes, et, pendant plus de quinze jours, rien ne put faire partir la senteur nauséabonde dont ma chaussure était imprégnée.

Le lendemain de mon arrivée à Tismité, mon hôte et son fils m'avaient promis de me guider pour chasser dans le *charco* (on appelle charco d'immenses étangs adjacents au lac Nicaragua) : ces étangs augmentent ou diminuent considérablement, suivant que la saison est sèche ou pluvieuse. Dans toutes les parties du charco qu'avoisine la terre ferme pousse une véritable forêt de petits arbres, sortes de palétuviers d'eau douce ayant à peu près la hauteur et la forme

[1] Sorte de fouine (*vivera quasje*).

de nos saules, mais dont la feuille est dentelée et les branches couvertes d'épines longues et acérées. Nous montâmes, don Manuel, son fils, moi et deux bateliers indiens, dans une barque plate, et, pendant une heure, nous suivîmes, non sans employer souvent la matchette pour dégager la route, une sorte de coulée pratiquée depuis longtemps au milieu des fourrés du charco : nous atteignîmes ensuite une large et belle nappe d'eau où le gibier aquatique s'ébattait en nombre tel, que, pour me servir de la phrase de P. Lévy, « *las hay tan abundantes, que exceden toda exageracion* » (il s'y trouve en quantité si abondante, qu'elle surpasse toute exagération) ; de tous côtés se levaient par bandes épaisses les *patos reales* (canard royal), identiquement semblables à ce que l'on appelle, dans nos basses-cours, canards de Barbarie, les sarcelles, les anhingas, que les indigènes appellent *patos de aguja* (canard à aiguilles), les macreuses, les hérons et une foule d'oiseaux de toute sorte : il y avait aussi une masse d'aigrettes blanches et de spatules roses; mais ces deux espèces d'oiseau étaient remarquablement sauvages et difficiles à approcher, en sorte que, comme j'en voulais surtout à elles, nous ne pûmes faire qu'une chasse ordinaire.

Au moment où, vers cinq heures du soir, notre barque rentrait par une autre coulée dans le charco proprement dit, c'est-à-dire dans la région des palétuviers épineux, je vis que toutes les aigrettes, toutes les spatules, tous les anhingas, etc., etc., se diri-

geaient vers un même endroit qui me parut distant de quatre ou cinq cents mètres, et où se trouvait évidemment un roost des plus importants. Je priai don Manuel de faire diriger notre bateau sur ce point, mais il me répondit que c'était impossible; le charco n'avait en cet endroit qu'un pied et demi de profondeur. Je demandai aux bateliers de se mettre à l'eau avec moi et de me guider; ils s'y refusèrent énergiquement; alors, n'écoutant que mon ardeur, je résolus d'aller tout seul; je dis à mes hommes de m'attendre, et, malgré les représentations de don Manuel, et me mis en marche vers le roost. Je n'avançais qu'avec peine au milieu de tous ces palétuviers épineux; j'étais trop bas pour apercevoir le but de mes efforts, mais un bruit semblable à celui d'une tempête et le cri aigu des grands oiseaux me rendaient impossible de me tromper sur la direction à suivre. Seulement, la direction à franchir était beaucoup plus longue que je ne me l'étais figuré, le soleil allait disparaître à l'horizon lorsque j'arrivai : j'oubliai mes peines devant le spectacle qui s'offrit à mes yeux : sur chaque arbuste étaient perchées des centaines d'aigrettes, de spatules roses, d'anhingas, de pingouins; à mon premier coup de fusil, tout ce monde ailé s'éleva dans les airs avec le fracas d'un ouragan, puis, ne voulant pas abandonner un abri dans lequel, depuis des siècles peut-être, il n'avait jamais été troublé, se mit à tourbillonner et à voler en rond, passant et repassant sur ma tête comme un nuage épais : pour moi, je tirai sans

relâche ; souvent un même coup abattait à mes pieds une aigrette aux longues plumes et une spatule aux ailes d'un carmin éclatant. Absorbé par cette chasse, grisé par la poudre, je ne m'apercevais pas que le jour, dans ces pays où le crépuscule n'existe pas, décroissait rapidement, et c'est seulement quand il ne me fut presque plus possible de distinguer le bout du canon de mon fusil, que je songeai à m'arrêter : je ramassai toutes celles de mes victimes que je pus trouver, quatorze aigrettes et cinq spatules; avec une ficelle, je les attachai par la patte et, les laissant flotter sur l'eau, je traînai derrière moi ce fardeau incommode; je croyais m'être bien orienté et marcher exactement vers l'endroit où était la barque, et cependant, chose étrange, plus j'avançais et plus l'eau devenait profonde; au bout d'un quart d'heure j'en eus jusqu'au-dessous des épaules : il était évident que je faisais fausse route. La nuit était venue, une nuit sans une étoile : j'appelai de toutes mes forces, aucune réponse ne vint; je tirai un coup en l'air, puis deux, puis trois; rien ne se fit entendre que le cri des oiseaux aquatiques effrayés par les décharges de mon fusil : je retournai sur mes pas, m'ensanglantant terriblement la figure et les mains dans les épines des arbustes. Le charco avait huit lieues d'étendue; une fausse direction me menait dans les profondeurs du lac : autour de moi, j'entendais les alligators s'ébattant bruyamment en ronflant à leur manière sinistre : à chaque instant, des pingouins, couchés sur les bran-

ches que je cherchais à écarter, effarouchés par mon arrivée, se heurtaient violemment contre ma figure, et, comme pour jeter une lueur fantastique sur mon émouvante situation, d'innombrables mouches à feu, volant sur le charco, faisaient miroiter devant mes yeux mille lueurs étranges : de temps à autre, me butant sous l'eau à quelque tronc d'arbre mort, je me reculais précipitamment, croyant avoir touché un alligator endormi; j'avais arraché et mis dans ma poche les longues plumes des aigrettes que je ne pouvais plus traîner derrière moi, et abandonné ces spatules, que, quelques heures auparavant, je convoitais si vivement. Je marchais le doigt sur la détente, prêt à faire feu sur le premier alligator qui m'attaquerait; un moment, je montai sur un palétuvier incliné de quelques centimètres au-dessus de l'eau et me décidai à passer là la nuit l'œil au guet, cherchant en vain à pénétrer les ténèbres épaisses qui m'enveloppaient; puis, je réfléchis que mon immobilité encouragerait les sauriens à se jeter sur moi, et je me remis en chemin, chantant à tue-tête le chœur de *Faust* et l'air le plus tapageur de l'*OEil crevé;* non pas pour m'étourdir comme les poltrons qui vont chez le dentiste, mais pour effrayer les alligators, que le bruit empêche presque toujours d'attaquer l'homme. Tantôt trébuchant dans la vase, tantôt me heurtant la tête contre un tronc d'arbre, me déchirant sans cesse la figure et les mains, je tâtonnai longtemps : enfin, Dieu aidant, je sentis que l'eau diminuait, et, après cinq heures

qui me parurent cinq siècles, j'atteignis l'entrée de la forêt. Ruisselant d'eau et brisé de fatigue, je me jetai sur le sol, un gazon qui, poussé sans doute au-dessus de la vase, tremblait sous moi; et là, tandis que, trop harassé et trop ému encore pour dormir, je cherchais un sommeil qui fuyait mes paupières, je ne pouvais m'empêcher de redire tout bas les vers de Longfellow :

> Where hardly a human foot could pass [1],
> Or a human heart would dare
> On the quaking turf of the green morass,
> He couched in the rank and tangled grass
> Like a wild beast in his lur.

Au bout d'une heure, il me sembla entendre dans le lointain la détonation d'une arme à feu; je répondis immédiatement en déchargeant mon fusil, et trois coups, se suivant à intervalles égaux, me montrèrent que le bruit venait bien de mes compagnons inquiets. Je me remis en marche immédiatement, et, guidé par les coups de fusil d'abord, par les cris ensuite, après être tombé cent fois dans les lianes, après m'être heurté le nez contre tous les troncs d'arbres, après m'être défiguré de plus en plus dans les ronces, j'arrivai à rejoindre d'abord les deux Indiens envoyés

[1] Où à peine un pied humain pourrait passer, où à peine un cœur humain voudrait se risquer, sur le sol tremblant du vert marécage, il se coucha sur l'herbe rude et froissée comme une bête sauvage dans sa tanière.

en avant à ma recherche, et, enfin, don Manuel et son fils, qui n'espéraient plus me revoir.

Peut-être reprendrai-je ailleurs la série de mes aventures dans le Nicaragua et l'Amérique Centrale; mais, en ce moment, je ne veux pas abuser de la patience déjà bien éprouvée du lecteur, et la narration de la nuit dans le charco, l'un des plus mauvais souvenirs d'une vie fertile en mauvais souvenirs, terminera ce fragment. Il ne me reste donc qu'à prendre congé du lecteur et à le remercier d'avoir bien voulu suivre jusqu'au bout ces simples récits dont la véracité est le seul mérite.

PIÈCE JUSTIFICATIVE

POUR LES *SOUVENIRS D'UN VERSAILLAIS*

Armée de Versailles

1er CORPS. — 1re DIVISION. — 2e BRIGADE

VOLONTAIRES DE LA SEINE.

Le colonel commandant les Volontaires de la Seine certifie que, durant le nouveau siége de Paris (insurrection du 18 mars), M. de Compiègne a été porté deux fois à l'ordre du premier corps d'armée, les 30 avril et 5 juin 1871. Le colonel certifie en outre que ce volontaire a été blessé deux fois : à Asnières et à Courcelles. Quoique blessé, M. de Compiègne est resté à son poste de combat.

A la suite des combats de Courcelles, des buttes Montmartre, de la tour Solferino et de Belleville, M. de Compiègne a été proposé pour la croix de la Légion d'honneur à la date du 31 mai (n° 5 sur 7 présentations).

Seul volontaire proposé, les autres étant des officiers supérieurs ou des lieutenants ou des sous-lieutenants.

Versailles, ce 27 juin 1870.

Le colonel : VALETTE.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

